

LA MÉMOIRE DE HOUAT



Catherine Gaston-Mathé a consacré sa vie professionnelle à l'enseignement et à la vie associative. Co-auteur de *La Santé est-elle au dessus de nos moyens ?* (Plon, 1970), elle a rédigé *La Société française au miroir de son Cinéma* (Cerf, 2001) et *La dernière Cellule* (Blurb, 2011).

Ce livre a été publié aux éditions Coop Breizh en 1995 sous le titre *Houat, la mémoire de l'île* et ré-édité en 2012 aux éditions Berg International. Il est paru en 2015 sous le titre *La mémoire de Houat*.

Edition revue, corrigée et complétée
© 2018, Catherine Gaston-Mathé

Catherine Gaston-Mathé

LA MÉMOIRE DE HOUAT



**Ce livre est dédié à Augusta, Colette, Huberte, Léone et
Michel dont il transmet le savoir.**

**Merci à Benoît, Clément, Dominique, Emmanuel, Francis,
Marie-Renée, Monique, Olivier et Yann pour leur
contribution aux dernières éditions.**



LE MYTHE DE L'ÎLE

« L'île est une expérience culturelle pour l'humanité entière »

Gin Rachelli

Les îles fascinent les hommes. Depuis Homère, le mythe de l'île s'est surtout enrichi au dix-huitième siècle, lorsque l'archétype insulaire correspondait particulièrement aux aspirations profondes d'une société occidentale qu'angoissaient les prémices de la modernité et les mutations qu'elle annonçait.

Le « désir d'île » s'exacerbe dans le monde contemporain caractérisé par l'urbanisation, la mobilité, l'insécurité, le changement, le déracinement et la déstabilisation. L'île répond aux besoins d'innocence, de retour aux sources, de pureté originelle et de sécurité qui en découlent.

Il est important, non seulement pour les insulaires, mais aussi pour la société moderne, que les îles continuent à vivre, que leur mémoire ne disparaisse pas, que leur culture et leur identité originales soient respectées, qu'elles échappent à la monoculture touristique et que le tissu vivant qu'elles constituent soit préservé, parce qu'elles représentent un art de vivre indispensable à l'équilibre moderne.

Perdu dans la société contemporaine, l'homme a besoin de retrouver des limites, des repères, un espace continu et clos, mais aussi une collectivité conviviale et solidaire dont l'île constitue l'idéal. Elle incarne le refuge, la retraite hors du temps, l'absence de temporalité, la tentation de repartir à zéro.

Elle représente un autre monde, caractérisé par la symbiose entre un territoire et ses habitants que lient un très fort esprit de groupe et un puissant sentiment d'identification. Nulle part ailleurs, les individus ne dépendent autant du lieu de vie collectif, délimité par l'eau qui le sépare du reste du monde, et avec lequel ils vivent dans une imbrication complexe et inextricable. Vivre sur une île implique un mode de vie et une mentalité spécifiques, une identité, une solidarité et une conscience de sa différence.

L'évolution économique contemporaine, la mondialisation des échanges, la modernisation à outrance de l'agriculture, puis de la pêche, l'exode des forces vives, menacent la survie des îles. Quel avenir leur reste-t-il dans le monde d'aujourd'hui, alors que des mutations brutales mettent en danger leur fragile équilibre écologique, économique et culturel, et que le monde extérieur pèse chaque jour un peu plus ?

L'amélioration des transports, la fin de l'autarcie économique, l'accès aux *mass media* atténuent l'insularité mais accélèrent l'exode ainsi que la destructuration des cultures et des économies locales. Les jeunes îliens sont aujourd'hui les derniers héritiers de l'identité insulaire traditionnelle qu'ils ressentent fortement, tout en étant attirés et intégrés par la société moderne : placés au confluent des deux cultures, ils doivent, de plus en plus, choisir l'exil.



L'ÎLE IDÉALE

Une île préserve ses caractéristiques si elle est relativement éloignée et nécessite un passage assez difficile pour créer une rupture naturelle et psychologique par rapport au continent. Entourée d'îlots et de rochers, l'île de Houat se situe à quinze kilomètres au large de Quiberon, ce qui, jusqu'aux années 1970, représentait une traversée assez longue et quelquefois pénible, qui protégeait son insularité et donc son originalité.



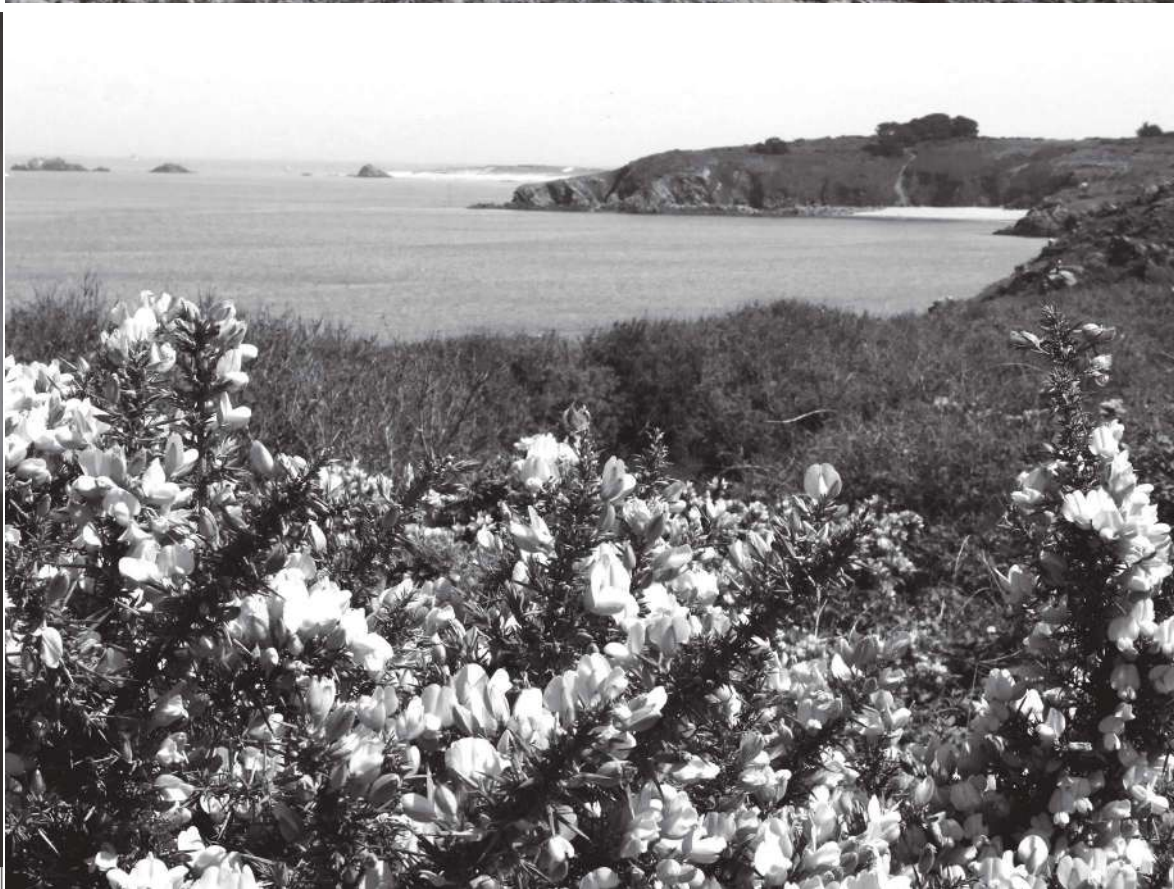
Pour que ses limites soient constamment présentes à l'esprit et répondent au besoin de maîtriser le territoire en saisissant la totalité de son contour, une île ne doit pas être trop grande ; elle doit cependant offrir une diversité suffisante pour éviter l'ennui qui naîtrait de la monotonie. On peut faire le tour de l'île de Houat en une journée de marche, en ayant constamment sous les yeux des paysages aussi beaux que contrastés : grandiose côte sauvage, petites criques de sable fin, grands arcs sablonneux dessinant un paysage parfait.

D'une longueur de quatre kilomètres et demi pour une largeur variant entre huit-cent et mille-cinq-cents mètres, l'île offre une palette extraordinaire de couleurs, de lumières et d'odeurs perceptibles avant même d'y accoster.









La blancheur odorante du lys de Houat, l'or et la senteur des ajoncs, des genêts et des immortelles safranées, le mauve des oeilleux, de l'ail et des oignons sauvages s'épanouissent dans la pureté et la virginité de la nature, ainsi que toute une flore sauvage constituée de chèvrefeuilles, chardons bleus, bruyères, églantines, serpolet et rosiers rampants.

Avec des falaises qui s'élèvent jusqu'à quarante mètres de hauteur, Houat est par ailleurs une île haute dont les contours granitiques se distinguent nettement de la mer.



**DES CONTACTS SPORADIQUES
ET SOUVENT DÉSASTREUX
AVEC LE CONTINENT**



DE LA PRÉHISTOIRE À LA BATAILLE DES VÉNÈTES

Successivement appelée Horata, Hoiata, Siata et Hoad, l'île de Houat, dont le nom actuel vient, soit d'un vieux mot celtique signifiant « La Grande » pour la comparer avec l'île voisine d'Hoedic, soit de sa propension à attirer les canards sauvages, a subi au cours de son histoire des contacts irréguliers, mais souvent catastrophiques avec l'extérieur.

Remarquablement boisée, la presqu'île de Quiberon se prolongeait probablement à l'époque préhistorique, au delà des rochers du Cardinaux, jusqu'au plateau du Four (*Cap Baz*) à l'entrée de Saint Nazaire. La légende veut que des torches guidaient les cavaliers de Quiberon à Houat, dans l'obscurité qui régnait sous les branches des grands chênes. Le phare de la Teignouse occuperait l'emplacement d'une de ces torches.

Aux alentours de moins 6200 à moins 3300 avant Jésus Christ, le niveau de la mer aurait monté de quatre-vingt mètres, noyant les vallées et transformant en îles et en rochers, certaines parties du continent parmi lesquelles Houat et Hoedic, mais aussi *Beg Conguel*, *En Toul bihan*, *En Toul bras*, *Men fourchec*, *Men er broc*, *Guric*, *Cenis*, *Melvant*, *Dre-vantec*, *Men Korban*, et bien d'autres rochers redoutés des navigateurs.



Menhir houatais

Houat est habitée depuis presque dix mille ans et semble avoir été, sous le nom de Siata, très prospère jusqu'à l'époque romaine. On y trouve des vestiges de civilisation préhistorique : des menhirs debout ou enterrés, quelques dolmens très abîmés (comme celui de *Koh Kastel*) et d'innombrables autres vestiges mégalithiques.

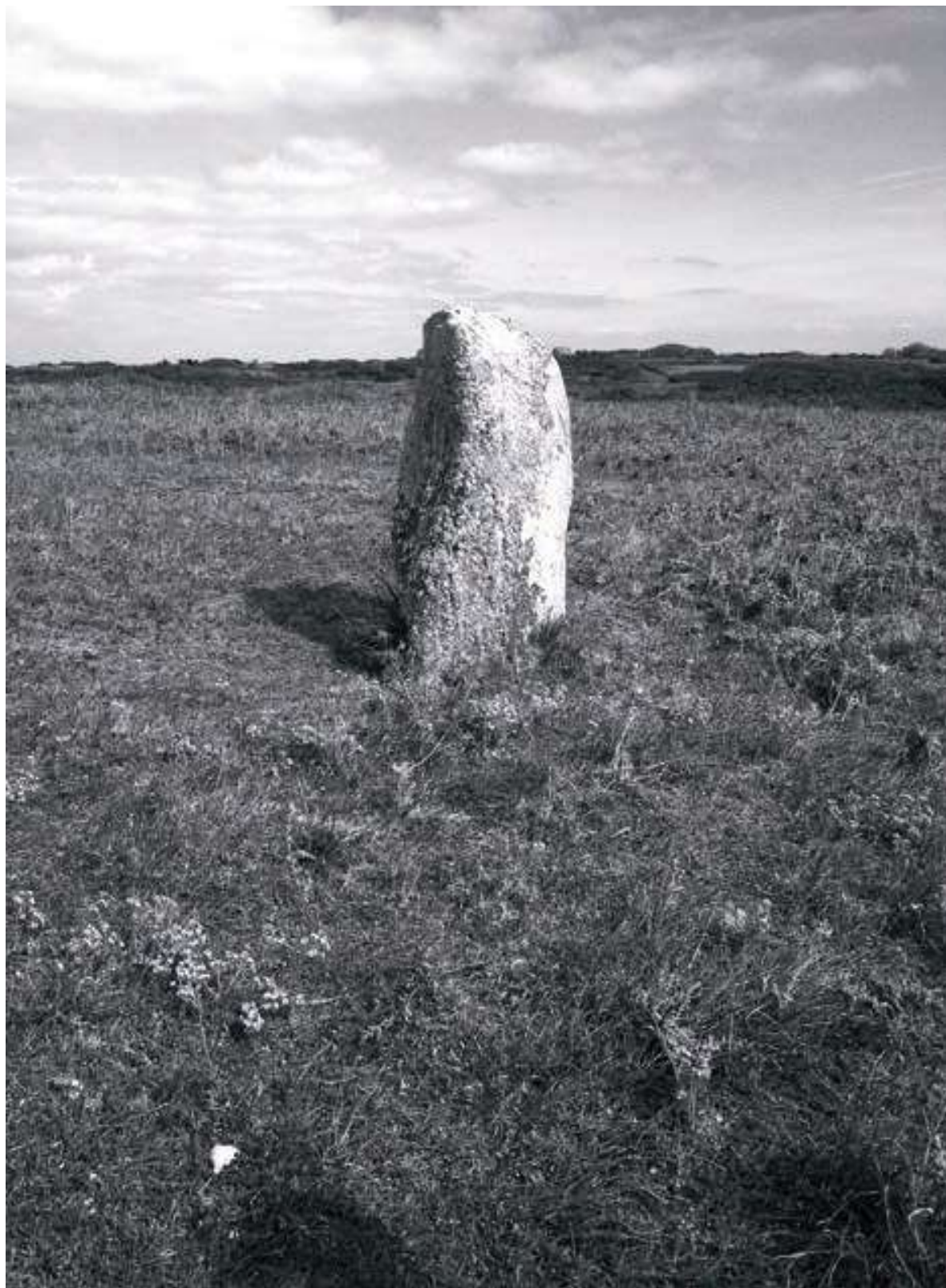


Marthe et Saint-Just Péquart, Zacharie Le Rouzic ont mis à jour, à la fin du dix neuvième et au début du vingtième siècles, sur certains îlots comme le Mulon *Er Yoch*, des rejets de cuisine, des débris d'os et de poteries, des éclats de silex et un crâne humain, indiquant clairement l'existence d'une civilisation mésolithique, caractérisée par l'utilisation de petits outils en silex taillé, de forme géométrique, ainsi que d'une civilisation mégalithique plus évoluée et d'une civilisation gallo-romaine : haches en diorite, flèches en silex, outillages fabriqués avec des ossements d'animaux et des bois de cerfs, meules primitives, grains de colliers en quartz et en serpentine, collier de petits galets plats et percés, vases et poteries.

Plus récemment, Michel Gortais a retrouvé sur le site de *Stang Er Vras*, des silex datant du Mésolithique, ainsi que des pierres taillées, du matériel et des fragments de poterie datant du Néolithique.

Silex houatais





Menhir houatais



Pierres taillées néolithiques houataises



Fragment de poterie néolithique houatais



Galet de foyer néolithique houatais



Grattoir âge de bronze houatais

La bataille des Venètes

À l'époque gauloise, Siata faisait partie de la clientèle des Vénètes, la plus puissante des associations liant les peuplades armoricaines du bord de mer, qui avaient étendu leur commerce de la Baltique et l'Angleterre aux côtes africaines et occupaient approximativement le territoire du Morbihan. Sentinelle avancée de ce peuple de hardis navigateurs, l'île jouait un rôle de surveillance de ce trafic considérable, servait de port d'attache aux Vénètes et leur fournissait des marins.



Pièces gauloises houataises

Après la venue de César en Gaule en l'an 58 avant Jésus Christ, Decimus Brutus fit construire en Armorique, une flotte de galères destinée à anéantir les Vénètes, seuls adversaires qui menaçaient la suprématie des Romains et les empêchaient de dominer cette partie de la Gaule, essentielle pour faciliter leur conquête ultérieure de la Grande Bretagne.

La défaite des 220 vaisseaux vénètes contre Jules César en l'an 56 avant Jésus Christ, fut la première bataille navale livrée devant Houat. Les marins vannetais, handicapés par le manque de maniabilité de leurs énormes bateaux, furent harponnés par de longues faux munies de crochets qui coupèrent leurs drisses et firent s'effondrer leurs voiles, les mettant à la merci de l'ennemi.

Cette défaite anéantit presque entièrement leur marine et ruina pour une large part leur commerce. L'Armorique devint une province romaine et une partie des Houatais émigra sur le continent au cours des cinq siècles d'occupation de la Gaule. On a trouvé à Houat quelques médailles de César et de Vespasien, d'Antonin le Pieux et de Faustine, de Marc Aurèle et d'Agrippine. Les habitants qui étaient restés, se découragèrent devant les incursions des Saxons qui terrorisaient les Bretons et l'île se dépeupla.



Pièces romaines houataises



DU MOYEN ÂGE À LA RÉVOLUTION

Saint Gildas

La légende veut que Saint Gildas, un moine écossais qui évangélisa la Bretagne au sixième siècle, se soit retiré sur l'île déserte de Houat, dans une petite cabane en forme de ruche d'abeille.

On raconte que le trou du diable (*Toul en Diaul*) sur le rocher du Mulon *Er Yoch*, aurait été fait par Lucifer en essayant d'imiter le cheval de Saint Gildas qui avait sauté directement de la presqu'île de Rhuys jusqu'à Houat. On dit aussi qu'un jour que le Saint se trouvait sur l'île et que les provisions manquaient, il amena ses compagnons sur la plage du Salus où une multitude de soles sautèrent à leurs pieds, miracle perpétué à son emplacement par une saillie du rocher en forme de sole.



Vieille statue en bois de Saint Gildas

La légende veut que pendant son premier séjour dans l'île, Saint Gildas l'ait débarrassée de tous les animaux venimeux qui la peuplaient. Les habitants de Rhuys sont longtemps venus chercher de la terre houataise, qu'ils épandaient sur leurs champs, pour les préserver des animaux nuisibles.

Le Saint serait mort à Houat en 570, après avoir demandé que l'on dépose son corps sur une barque, la tête posée sur une pierre et que l'on envoie la barque au hasard. Cette barque serait arrivée trois mois plus tard au Crouesty.

Dans les années 900, les Vikings font fuir les habitants et détruisent l'oratoire houatais consacré à Saint-Gildas.

Le sort de Houat est lié à celui de l'Abbaye de Saint Gildas de Rhuys qui fut détruite par des pirates normands et ne fut reconstruite qu'en 1008 par Saint Félix, ce qui permit à Houat de retrouver une activité importante. Un prieuré y fut construit, dont il ne subsiste que des ruines. Les restes d'une vaste enceinte, d'une maison de trente mètres de long, de vastes dépendances et les nombreux débris humains, indiquent qu'il s'agissait probablement d'un prieuré peuplé de familles originaires de la presqu'île de Rhuys.

Après les Abbatiats de Saint Félix et de Vital, l'Abbaye de Saint Gildas de Rhuys connut une période de décadence jusqu'à la fin du douzième siècle, dont souffrit son prieuré de Houat.

Les Invasions

Pirates normands, espagnols, hollandais et anglais se succèdent sans relâche, en particulier aux quatorzième et quinzième siècles. En 1313, les pirates anglais débarquent à Houat après avoir pillé Belle Île : ils vandalisent le prieuré, brûlent tout, brutalisent moines et villageois avant d'emporter les objets précieux, calices, ciboires et livres d'église, ainsi que les meubles et provisions qu'ils trouvent.

À peine relevée de ses ruines, l'île est de nouveau pillée lors des guerres de succession de Bretagne entre Jean de Montfort et Charles de Blois. Les moines abandonnent le prieuré, mais Houat reste la propriété de l'Abbaye, ce qu'Anne de Bretagne confirme en 1502. Les Houatais reconstruisent la chapelle Saint Gildas et en bâtissent une autre en l'honneur de Notre Dame de Confort.

L'île reste la proie des pillards anglais, espagnols et hollandais. En 1548, les équipages de douze frégates et vingt-quatre vaisseaux anglais pillent l'île et font prisonniers des habitants qu'ils ne relâcheront que contre un nombre égal de cochons. Une autre attaque anglaise a lieu en 1563.

Entre 1568 et 1578, l'abbaye de Saint Gildas de Rhuys aliène Houat au gouverneur protestant de Belle Île, le sieur de Sourdeval. L'Abbaye récupère la propriété de l'île en 1628. En 1653, Houat devient une trêve de la paroisse de Saint-Gildas et un prêtre régulier y est affecté. Seul à savoir lire et écrire sur l'île, il est le guide spirituel et temporel des Houatais et leur sert de médiateur avec l'extérieur. Ces liens, concrétisés par le prélèvement du quart de la récolte de froment, se maintiendront jusqu'en 1791.

En 1674, 8000 Hollandais débarquent et rasant toutes les constructions, en particulier l'Église du Vallon, ce qui entraîne le départ des moines. Seul reste un prêtre à Hoedic, qui dessert les deux îles et fait hisser un drapeau blanc au moment de la consécration lorsqu'il célèbre la messe dominicale dans l'une des deux îles, afin que ses fidèles le sachent de l'autre côté du bras de mer.

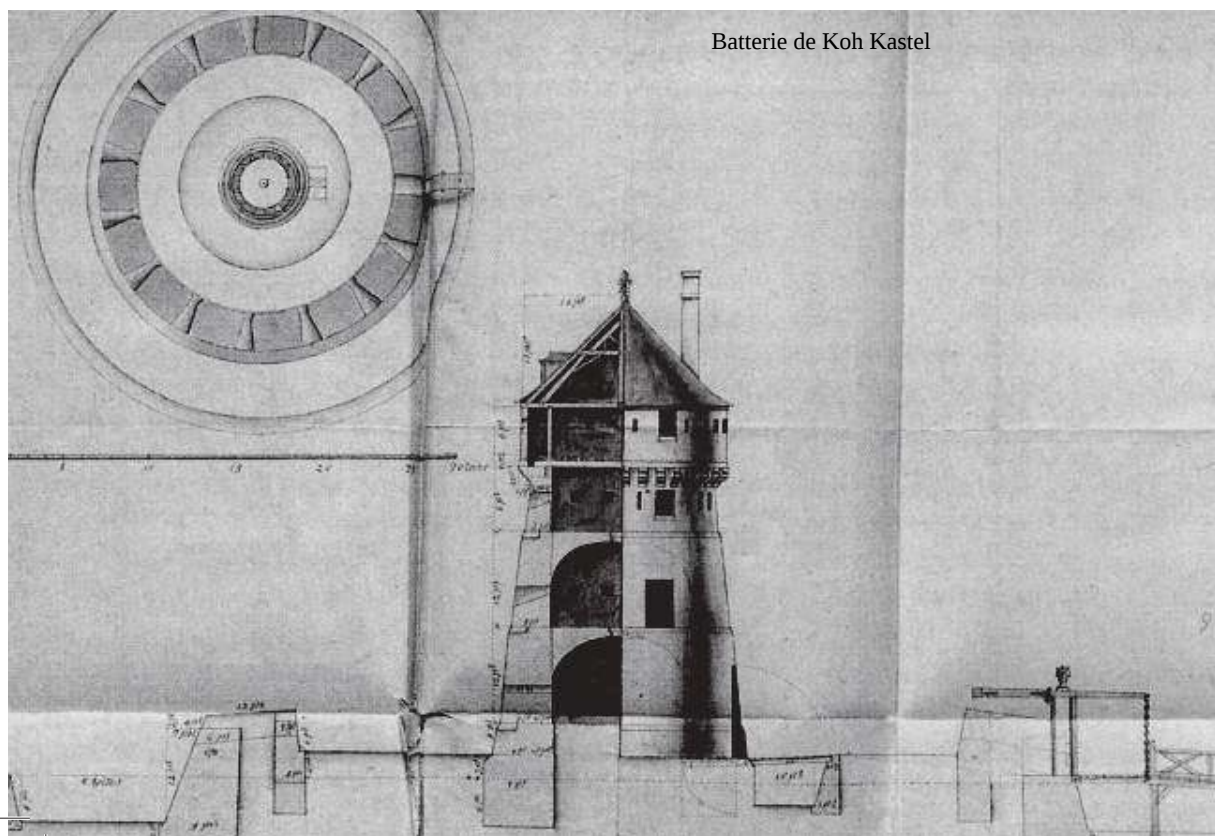
Ruines de la Chapelle de Saint Gildas de 1682



Les Forts Vauban

De 1685 à 1815, Houat est au premier rang des combats entre la France et l'Angleterre. Vauban, ayant visité Houat en 1689, aurait dit : « Les bâtiments ont plutôt figure d'étables à cochons que de demeures de Chrétiens. » Sur l'ordre de Louis XIV, il fait fortifier l'île pour la protéger contre les pirates et les envahisseurs. Il fait construire un fort circulaire de trente-cinq mètres de diamètre sur la pointe Nord Est de *Koh Kastel*, au dessus de la fontaine, une redoute de vingt-huit mètres de diamètre en forme de fer à cheval sur la pointe Sud Ouest de *Portz Chudel* et peut-être même une batterie au Béniguet. Elles protégeront les habitants contre une flotte de pillards anglais en 1696, mais pas contre les Hollandais. En 1746, les Anglais attaquent et détruisent les forts, font prisonniers les soldats, pillent et brûlent Houat.

Désarmée, l'île subit de nouveau les attaques et les pillages ; les îliens se réfugient sur le continent. En 1758, on entame la reconstruction du fort, mais on ne rétablit pas la batterie de *Portz Chudel*, ni celle du Béniguet.



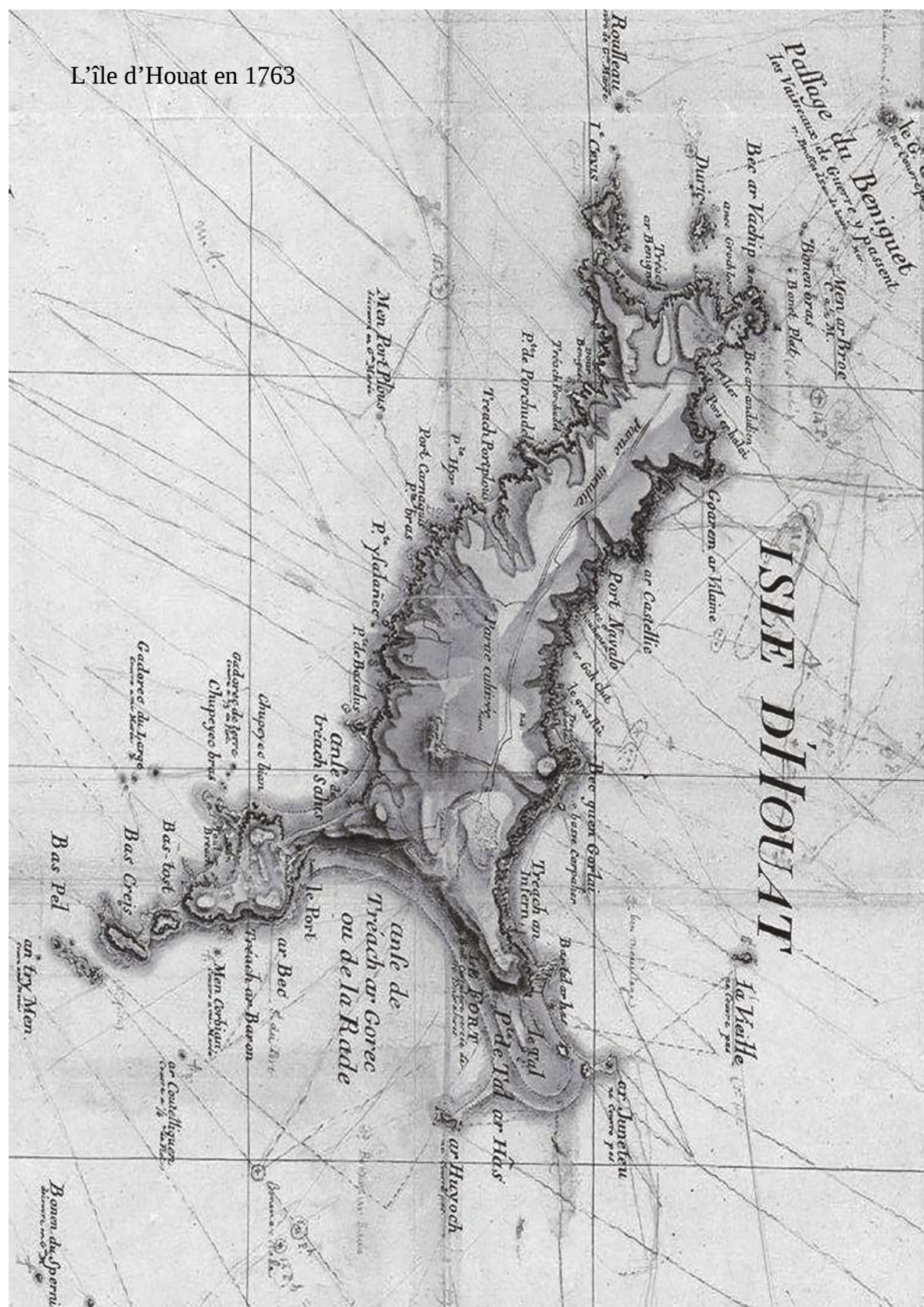
Ruines de la batterie de Portz Chudel



Ruines de la batterie (?) du Béniguet



L'île d'Houat en 1763



Une vie « idyllique »

Un des premiers témoignages sur la vie des Houatais remonte à 1778, sous la plume du Major des garde-côtes de Belle Île, Monsieur Detaille. Sans doute influencé par les mythes de son temps, il fait une description idyllique de ce prieuré dont les habitants ne communiquent avec le continent que pour y vendre du poisson en été et s'y fournir, avant le mauvais temps, de quelques provisions indispensables pour l'hiver. Selon lui, jamais aucun Houatais ne s'est fixé « en grande terre » et jamais aucun étranger ne s'est installé à Houat, ce qui maintient la population dans un état de pureté et d'innocence qui rappelle les mœurs patriarcales et n'a vraisemblablement de modèle, ni en France, ni même en Europe. Le plus ancien est le chef de la peuplade, les maisons n'ont ni serrure ni verrou, les bateaux et les produits de la pêche sont communs. Les terres sont réparties entre les habitants et lorsqu'un décès ou un mariage exige un réarrangement, c'est le curé qui l'écrit sur une feuille de papier qu'il signe. Les Houatais sont d'une grande douceur, ne se tutoient pas, ne s'insultent pas, se marient entre parents très proches et vivent une longue vie frugale et dénuée de tout vice. La moitié des terres est cultivée en froment, lin et chanvre par les femmes, tandis que les hommes pêchent sur cinq chasse-marées à partir d'une jetée de pierres sèches à Port-Navallo ou au Collet.



Pièces Louis XIII houataises



Pièces Louis XVI houataises

La Bataille des Cardinaux

En novembre 1759, a lieu, presque sous les yeux des habitants de Houat et de Hoedic, la bataille navale des Cardinaux. Elle oppose une flotte anglaise de trente vaisseaux et six frégates à une flotte française de vingt-et-un vaisseaux et trois frégates, appelée de Brest pour escorter une centaine de bateaux de transport à destination de l'Écosse. Le temps étant très mauvais, les Français, commandés par le duc d'Aiguillon et le maréchal de Conflans, tentent de passer par les Cardinaux, où ils espèrent n'être pas suivis, mais un brutal changement de vent et l'attaque de la flotte ennemie mènent la flotte française au désastre et à la débandade. Cette défaite catastrophique ruine la marine française. Les îles tombent aux mains des Anglais qui occuperont les forts jusqu'en 1763. Les îliens se réfugient jusqu'à cette date sur le continent. À leur retour, ils s'installeront sur la côte Nord dans des cabanes en pierre recouvertes de chaume et ils y construiront leur église en 1766.



Couleuvrines houataises, fin XVIII^e siècle

La Révolution et le Débarquement de Quiberon

Pendant la révolution de 1789, bien qu'ayant fait partie des biens du clergé confisqués et que ses droits de champart eussent été loués à un citoyen de Vannes pour neuf ans, la fonction de desservant est officialisée à Houat en 1792. L'île est pourtant alors dirigée par un jeune prêtre réfractaire. Arrêté à deux reprises en 1793-94, le recteur Lorcy, s'évade et revient se dévouer corps et âme à ses ouailles jusqu'à sa mort en 1795.

En juin 1795, à l'instigation du Comte Joseph de Puisaye, chef de la Chouannerie bretonne et mancelle, une escadre anglaise ayant à son bord une armée de plusieurs milliers d'émigrés, tente à Carnac, un débarquement qui tourne au désastre. Écrasés par Hoche sur la presque-île de Quiberon, les royalistes survivants du massacre, capitulent contre la promesse d'avoir la vie sauve. Un grand nombre d'entre eux sont néanmoins fusillés sur ordre de la commission militaire d'Auray.

Mille-huit-cent émigrés et chouans parviennent à regagner la flotte anglaise. Le comte d'Artois est toujours à son bord. L'île de Houat recueille plusieurs centaines de rescapés, parmi lesquels le Comte de Puisaye, qui y reste jusqu'à l'annonce, au mois d'août, de l'arrivée du Comte d'Artois. Débarqué sur les épaules d'un Houatais, celui-ci fait célébrer un service funéraire pour les victimes. Une grande partie des troupes anglaises s'installe à Houat et dans toute l'île s'élèvent des tentes, sur lesquelles flottent les couleurs de l'Angleterre et de la Monarchie française, jusqu'au 27 décembre 1795, date à laquelle l'escadre appareille pour l'Angleterre après destruction des forts.

Une épidémie tue 1200 émigrés et quatre Houatais en un mois dont le recteur Lorcy victime de son abnégation. Elle est suivie en 1800, d'une épidémie que l'on dit de fièvre jaune qui décime la population et amène la mise en quarantaine de l'île.



Pièces
révolutionnaires houataises



LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Le Consulat et l'Empire

Au décès du recteur Lorcy en 1795, le curé Jean Marion, recteur d'Hoedic, assume officiellement la responsabilité religieuse et civile des deux îles. Il conçoit un système coopératif paroissial destiné à subvenir à leurs besoins. En 1801, il en est nommé officier d'état civil, ce qui sera confirmé en 1802 lors de leur érection en paroisses sous la dépendance administrative de Le Palais qui s'en désintéresse

Jusqu'en 1815, Houat semble n'appartenir à personne. L'île sert de refuge aux royalistes et de place d'armes aux Anglais. Maîtres incontestés de la mer, ceux-ci considèrent que l'île leur appartient. Elle sert aux trafics d'armes et de subsides entre l'Angleterre et les Chouans du Morbihan, dirigés par Cadoudal. Mise en état de siège en 1801, elle subit une expédition consulaire qui se solde par des pillages et des exactions contre la population. D'autres interventions ont lieu en 1803 et 1804, destinées à rompre les communications entre les Royalistes et les Anglais.

Pendant les guerres napoléoniennes, l'île est traitée comme un terrain neutre. Les Anglais laissent naviguer et pêcher les Houatais et leur achètent des provisions de bouche. Les habitants sont régulièrement pillés. Le recteur Marion constitue le seul élément stable et le seul intermédiaire des îliens avec les différents protagonistes.

En 1812, un officier chouan, de passage à Houat, est arrêté dans l'humble demeure qui l'abritait et tué avec ses deux compagnons. Son hôtesse, Anne Marie Le Gurun, est internée à Paris jusqu'à ce que le tzar Alexandre lui rende la liberté. Elle y donne naissance à une petite fille qui reviendra vivre à Houat où on la surnommait « la Parisienne ».

La Théocratie îlienne

La population reste relativement isolée au dix-neuvième siècle car les communications avec le continent sont irrégulières. Dans l'un des rares témoignages dont on dispose sur cette période, le recteur Roussel explique en 1818 qu'« aucun des habitants de l'île ne sait ni lire, ni écrire. Le recteur doit donc remplir toutes les fonctions d'état civil et les relations avec les autorités ». Il est l'unique administrateur temporel de ses misérables ouailles.

En 1826, Jean-Marie Bachelot de la Pylaie décrit une population pauvre, honnête, pieuse, travailleuse, sobre, pacifique et illettrée. Le recteur en est le seul recours, à la fois curé, maire, juge de paix, syndic, notaire, douanier et gérant de la cantine.

En 1843, Amédée de Francheville évoque les mœurs patriarcales et la vie laborieuse, vertueuse et frugale des Houatais. Il confirme que le recteur est la seule autorité de l'île et gouverne son petit royaume avec l'aide du conseil des anciens. Il possède un magasin de marchandises dont les profits sont versés à la masse commune pour aider les plus pauvres et les pêcheurs. La cantine fonctionne sous sa surveillance pour éviter les abus d'alcool.

L'Abbé Delalande fait en 1850, l'éloge de la vie innocente et heureuse des Houatais, de leurs mœurs pures et simples sous la direction paternelle d'un recteur qui veille à tout. L'abbé Delalande publie sous l'appellation de Charte, les notes laissées par le recteur Jean Marion, lui-même écrivain, concernant les us et coutumes des

iliens ainsi que le système coopératif paroissial qu'il a conçu pour eux. Destinées à concourir au bien général et à la paix sociale en protégeant les faibles contre les forts, ces notes avaient été formalisées à Hoedic en 1822 sous le titre de Règlement.

Ce régime théocratique, n'établissant aucune distinction entre les affaires temporelles et religieuses, reposait sur le pouvoir absolu des recteurs, seuls personnages à savoir lire et écrire sur l'île et qui étaient en toutes circonstances, libres d'agir selon leur conscience, pour le bien général.

Pour atténuer la misère de la population houataise, le recteur Simon a créé en 1825, sur le modèle imaginé par le recteur Marion, une cantine ayant le monopole de la vente du vin sur l'île : on y vend soixante à soixante-dix barriques de vin par an, pour un bénéfice de vingt Francs la barrique, ce qui permet de soutenir les nécessiteux et les vieillards et de prêter sans intérêt aux pêcheurs quatre cents francs par chaloupe avant chaque campagne de pêche.

Ont également été créées en 1828 une boutique paroissiale coopérative et, en 1833, une école tenue par une jeune Houataise que le recteur Kersaho a envoyée étudier à Auray aux frais de l'Église.

En 1865, le recteur Célo signe un traité avec la congrégation des filles de Jésus de Kermaria. Celle-ci fournit à Houat une maîtresse d'école, une pharmacienne et une soeur converse. Les soeurs feront l'école et le catéchisme, visiteront les malades et assureront la pharmacie et la télégraphie. À partir de 1877, elles tiendront également la boutique paroissiale coopérative.

Les bénéfices de la cantine et de la boutique paroissiale coopérative, regroupées sous la dénomination de *fabrique*, permettent la construction de l'église, du cimetière, du presbytère, du couvent ainsi que l'acquisition de terrains au nom de l'Église. Ils financent les salaires des deux cantinières, de la boutiquière, du meunier, des soeurs, du garde-champêtre, de l'institutrice, de la sonneuse de cloches ainsi que le bateau du recteur.

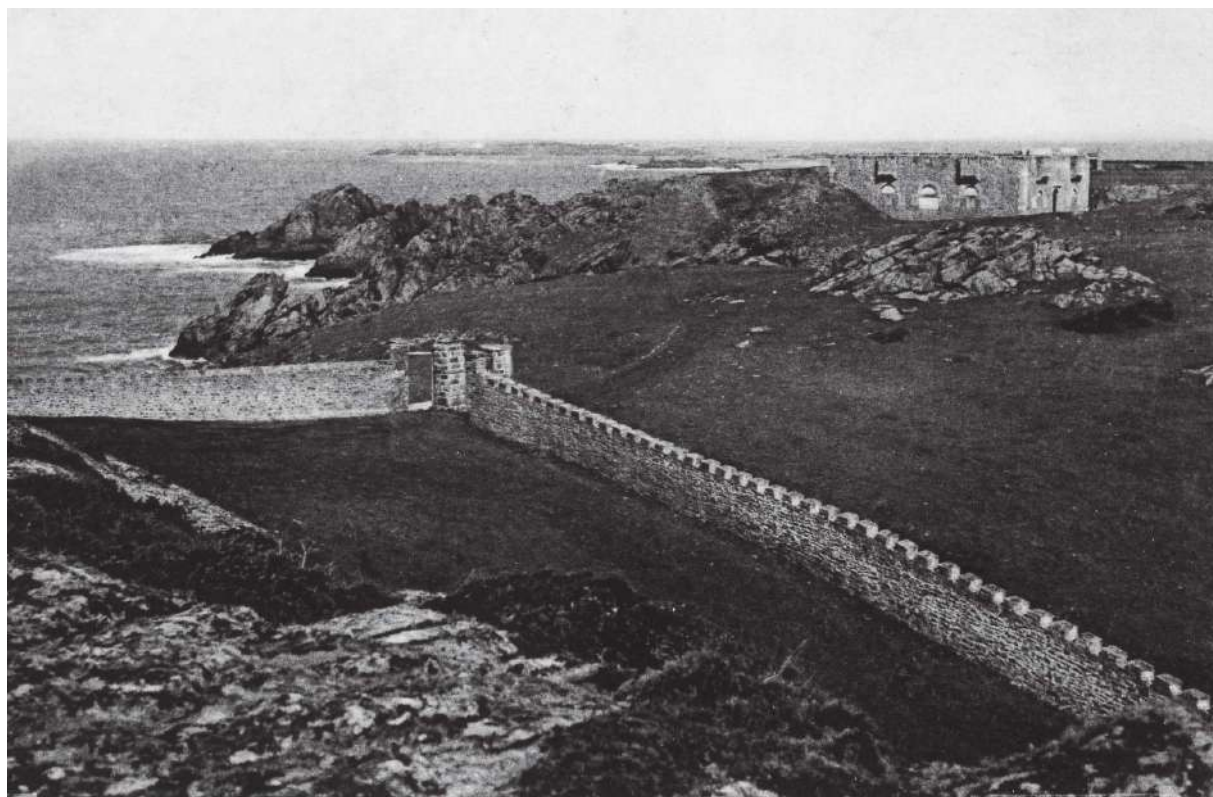
Les Fortifications

La paix était revenue après les Cent Jours, mais l'île était dépeuplée par les épidémies et réduite à la misère par les difficultés d'échanges. Louis Philippe fait concevoir de nouvelles fortifications, dont la construction aura lieu sous le Second Empire sur des terrains achetés en 1850 aux Houatais. Elles ne recevront jamais de garnison.



Pièces Napoléon III houataises

Un fort est construit au Béniguet et un autre à la pointe d'*Eun Tâl*.



Fortin et Chaussée du Béniguet



Le Fort d'En Tal

Un fort central carré percé de meurtrières, entouré d'un mur de dix mètres de haut et d'un fossé profond est établi au sud-ouest du bourg. Commencé en 1848 et achevé en 1856, ce fort qui a coûté plus d'un million, pouvait abriter deux cents hommes et leur ravitaillement pour trois mois, ainsi que trois canons de trente et trois obusiers ; dans la cour, une poudrière construite en 1855 communiquait par un souterrain avec la mer. Le Fort central servira d'école publique et de mairie à la fin du dix-neuvième siècle avant de tomber en ruines en 1926, parce que ses pierres étaient utilisées pour les diverses constructions entreprises dans l'île.



Ruines du Fort Central au début du XX^e siècle

Les forts ne serviront pas militairement, sauf pendant les deux guerres mondiales. Ceux du Béniguet et d'*Eun Tâl* seront vendus à la fin du dix-neuvième siècle à des familles du continent qui les convertiront en résidences secondaires.

La Lutte entre l'Église et l'État

Houat est intégrée par étapes à la France républicaine à la fin du dix-neuvième siècle : le recteur y était toujours tuteur de l'île, syndic des gens de mer, agent de l'octroi, directeur de la poste, capitaine du port, officier de l'état civil, juge de paix, notaire, écrivain public, pharmacien, médecin, receveur des contributions, de l'enregistrement, des domaines, responsable du ravitaillement, de la boutique, de la cantine, du moulin et de l'école...

La République décide en 1880 de mettre fin à cette situation de confusion des pouvoirs de l'Église et de l'État. Elle nomme un agent spécial laïque pour remplacer le recteur dans ses fonctions municipales, mais dans un premier temps, ce fonctionnaire se bornera à signer les actes et la situation ne changera guère. Une campagne anti-cléricale se déchaîne contre le recteur Lavenot qui tente de défendre ses prérogatives. En 1881, est nommé un syndic de mer ; en 1882, s'installe une école laïque. En 1883, le préfet du Morbihan vient renouveler le Conseil des notables pour y faire entrer des habitants plus indépendants, mais ceux-ci démissionnent en bloc lorsque l'agent spécial les convoque à la mairie en l'absence du recteur. En 1888, les Houatais confirment l'appartenance de la cantine et de la boutique à l'Église.

En Décembre 1891, Houat est détachée de Le Palais et devient une commune de droit commun rattachée à Quiberon. L'île est dotée d'un maire et d'un conseil municipal, mais dans la pratique, le recteur continue à gouverner et à choisir les conseillers comme auparavant. S'il cesse d'être syndic des gens de mer, agent des douanes, tabellion, juge de paix, écrivain public, médecin et pharmacien, il reste le tuteur de l'île, le propriétaire du moulin, de la boutique et de la cantine, achetant pour son propre compte les articles qu'elles vendent et les faisant acheminer sur son propre dundee. Son pouvoir s'atténuera progressivement jusqu'au milieu du vingtième siècle, avant d'être battu en brèche par le bouleversement des mentalités qui interviendra à partir des années 1960. Il restera néanmoins secrétaire de mairie jusqu'en 1990.



LES DEUX GUERRES MONDIALES

1914-18

En 1914, la population houataise, forte de 284 habitants, voit son isolement tranquille interrompu par la première guerre mondiale.

Le jour de la mobilisation, deux grands dundees quittent le port en emmenant les mobilisés, au milieu des pleurs des familles. Sur les quarante-quatre mobilisés, onze ne reviendront pas, ce qui représente huit pour cent de la population masculine. Certaines familles perdront trois hommes. Inauguré en 1922, le monument aux morts, surmonté d'un fusilier marin, rend hommage aux Houatais tombés pour la France : Armand et Emile Le Fur ; Jean René, Pierre-Louis, Mathurin, Antoine et Dominique Le Gurun ; Patern et Yves Le Scouharnec ; Hippolyte Le Hyaric et Jean Deschamps.

Paradoxalement, la guerre aura pour conséquence de permettre le passage de Houat à l'économie de marché, à la fois parce que les pensions de guerre constitueront un apport de capital monétaire, et parce que la présence à Houat d'un groupe de prisonniers allemands logés dans le grand Fort central et au fort d'*Eun Tâl*, permettra de construire le port d'*Er Bec*.

1939-45

La seconde guerre mondiale a été beaucoup moins meurtrière que la première pour la population houataise, puisque seul Charles Le Berre a eu le malheur d'y perdre la vie, d'ailleurs très peu de temps avant la paix. Elle a néanmoins sévèrement affecté l'île. En 1939, les pêcheurs et leurs bateaux ont été réquisitionnés pour poser des mines destinées à empêcher un débarquement allemand. Pendant l'Occupation, cinq Allemands installés dans l'Hôtel du Bourg qu'ils avaient réquisitionné, sont restés en poste à Houat, pour contrôler les allées et venues et surveiller les côtes.



L'hôtel réquisitionné transformé en commandanture



Les pêcheurs, dont les moteurs avaient été confisqués, et qui ne pouvaient plus se déplacer qu'à la voile, ne pouvaient aller pêcher sans pointer à la « commandanture » matin et soir.

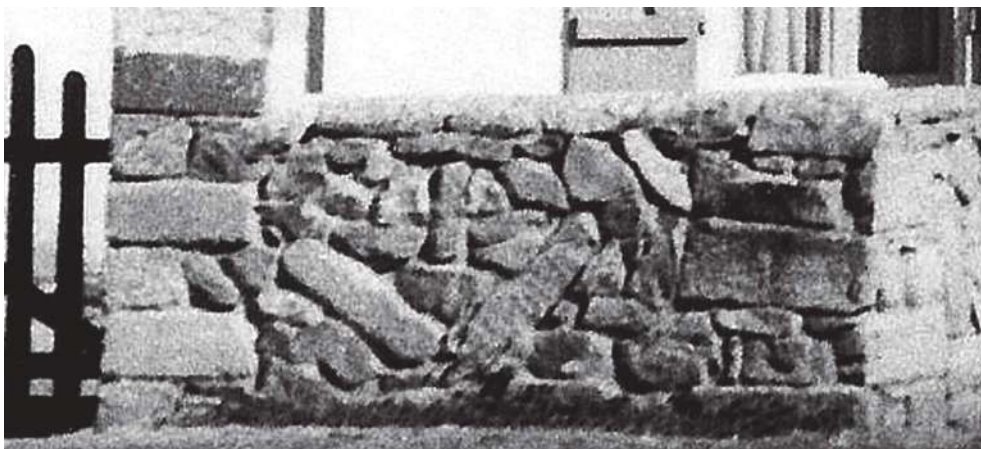
On mangeait un peu de poisson, mais les pêcheurs, n'ayant pas le droit d'aller au large, devaient rester aux abords de l'île, ce qui limitait considérablement les prises et explique les pêches miraculeuses qui auront lieu après guerre. Ne pouvant plus sortir du tout à une certaine période, les Houatais ont ramassé du goémon pour fabriquer de la soude et récolté du chiendent à *Toul Er Brer* pour faire des brosses : les voyant creuser, les Allemands de Belle Île ont cru qu'ils faisaient des tranchées et les ont bombardés.

Le ravitaillement de l'île était très difficile, car seul le maire Louis Le Hyaric avait l'autorisation d'aller à Vannes une fois par semaine pour chercher des produits alimentaires, ce dont il profitait pour transporter des armes et des résistants. La population a totalement manqué de pain pendant trois mois : les Houatais échangeaient du poisson contre du pain avec les occupants ou confectionnaient des galettes dans la cheminée, avec une sorte de farine Heudebert.

Les privations et la faim se sont surtout fait sentir en 1942-43, mais les vaches donnaient du lait et les jardins des légumes, ce qui permettait une certaine autosubsistance. La situation alimentaire s'est améliorée en 1944, lorsque les pêcheurs ont pu aller vendre leurs crabes sur la côte, en échange de farine.

Ceux qui ont vécu la deuxième guerre mondiale à Houat, se souviennent des obus tirés de Belle Île, des tracts jetés d'un avion, disant qu'il fallait s'enfuir sur les dunes, parce que le village allait être bombardé. Ils n'ont pas oublié l'épisode de regroupement de la population par les Allemands le 5 Mars 1944, au son des cloches sur la place de l'église, les femmes d'un côté et les hommes de l'autre, parce que les occupants avaient cru voir des signaux lumineux sur le clocher et les attribuaient à la Résistance : le maire, le recteur et l'instituteur, interlocuteurs habituels des Allemands, s'étaient alors proposés en otages.

Si l'on ne peut, à proprement parler, évoquer de Résistance spécifiquement houataise, la population est restée, essentiellement par l'intermédiaire de son maire, en liaison constante avec la Résistance de Belle Île et certains Houatais ont activement participé à la lutte armée : l'un a filé à Londres avec son bateau l'*Emile Bertin* rejoindre la France Libre ; un autre a sauvé son bateau de guerre. D'autres encore se sont battus jusqu'à la fin de la guerre. Les Houatais faisaient pour l'essentiel de la résistance passive et leur mauvais esprit envers les Allemands se manifestait avec humour : un bateau nommé *GDG* évoquait le Général de Gaulle pour les résistants, mais s'appelait *Gueule de Grade* pour les Allemands. On peut également se demander à quoi se référait le V surmonté d'une croix, formé par les pierres d'un muret entourant un jardinet dans le village, symbole qui se retrouvait sur la porte du puits.



Après le débarquement allié, de violents combats continuent à se dérouler en Bretagne. Malgré la poussée de l'armée de Patton, la délivrance se fait attendre car, pressés de foncer vers l'Est, les Américains ne laissent, de Brest à Royan, qu'une division que les FFI doivent aider à contenir les poches de Lorient, Saint Nazaire et Royan, occupées par les Allemands, jusqu'à la capitulation de Mai 1945.

En novembre 1944, les Américains installent au Fort du Béniguet de l'île de Houat, un poste de dix hommes, équipés de mitrailleuses lourdes et reliés par un câble téléphonique au sémaphore d'Hoedic, lui même en communication avec Saint Gildas de Rhuys. Le mois suivant, les Allemands décident de neutraliser Houat. Les Résistants de Belle Île tentent sans succès de prévenir les habitants.

Le jeudi 14 décembre 1944, deux patrouilleurs français (*l'Abel Alain* et *le Mineur*) arrivent de la Trinité sur Mer, pour débarquer des détachements militaires de jeunes engagés. Le mauvais temps retarde leur installation et ils ne sont pas opérationnels lorsque le lendemain, quatre-vingt soldats allemands débarquent de quatre chasseurs baleiniers, escortés de quatre vedettes rapides. Les jeunes Français se replient sur le fort du Béniguet où se trouvent trois soldats américains. Ils sont tous faits prisonniers et *l'Abel-Alain*, arrivant pour assurer la relève et apporter du ravitaillement, est attaqué et s'échoue sur la falaise, ses officiers Louis Pochard et Jean Le Pogam tués. Les Allemands détruisent toutes les installations téléphoniques de l'île, réquisitionnent les habitants pour porter le ravitaillement aux bateaux et quittent l'île en emmenant les prisonniers français et américains.



Les Houatais se souviennent aussi que dans la nuit du deux au trois mai 1945, des Allemands venus de Belle Île dans une vedette, ont débarqué à *Eun Tâl* et tenté d'embarquer, au vieux port, une cinquantaine de vaches récalcitrantes, ainsi que du froment, mais ayant probablement reçu l'ordre de regagner leur base en urgence, ils sont finalement repartis en laissant sur place, veaux, vaches et sacs de blé.

HOUAT AVANT WATT



Le bourg en 1900





LA COMMUNAUTÉ HOUATAISE

Le Bourg

L'une des plus anciennes descriptions du bourg de Houat remonte à 1778 quand le Major Detaille évoquait des habitations très basses et mal construites. Dans son témoignage rédigé en 1826, Jean-Marie Bachelot de la Puisaye décrivait une cinquantaine de chaumières alignées sur deux rues d'Est en Ouest et une rue allant du Nord au Sud. Il parlait d'habitations constituées d'une seule pièce en rez-de-chaussée, sombre, enfumée, et mal aérée, éclairée par une unique petite fenêtre. Le grenier où l'on stockait le foin était couvert d'une toiture en chaume.

En 1850, l'abbé Delalande évoque les maisons orientées au Sud, leurs toits de roseaux et d'ajoncs, leurs murs de granit, leurs greniers à l'étage pour le foin, la paille et le varech. Les rares ouvertures consistent en une seule fenêtre et une porte extérieure ouvrant sur un corridor qui dessert deux habitations. Les écuries sont, déjà à cette époque, isolées des habitations.

En 1876, Alphonse Daudet, en visite à Houat, dit avoir ressenti la misère en lutte contre les éléments ennemis, en voyant les toits très bas, serrés les uns contre les autres autour du clocher, comme pour tenir tête au vent, les portes basses, les fenêtres étroites, le fumier entassé sur les seuils.





Le bourg en 1900



La pauvreté est également notée en 1895 par Ardouin-Dumazet qui relève aussi la rareté des arbres houatais, le seul arbre étant le figuier du recteur dans le jardin des religieuses. En 1897, l'abbé Escard note que les ardoises commencent à remplacer les toits de chaume.

Les autres témoignages de cette époque évoquent de minuscules maisons adjacentes disposées en rangées parallèles d'est en ouest, très basses pour donner moins de prises au vent, et toutes semblables, avec leurs moellons de granit gris reliés avec de l'argile et leurs toits d'ardoises jaunies par les mousses et cimentés pour les protéger des tempêtes.

Les maisons construites au dix-neuvième siècle, couvrent une superficie de trente-six mètres carrés (six par six), tandis que les écuries font trois mètres par six. Sans ouverture au Nord, elles sont orientées au Sud, sur lequel ouvrent des portes gerbières. Les murs sont épais de soixante à quatre-vingt centimètres et des chaînages de pierre tiennent lieu de gouttières. Une maison se compose d'un couloir, une pièce en terre battue avec des lits de coin en merisier garnis de paillasses fourrées de paille ou de varech.





Dans l'entre-deux-guerres, il n'y a plus de toits de chaume, les toits d'ardoises teintés de lichen orange sont cimentés pour résister au vent et les ouvertures restent rares, mais les façades des maisons sont pour la plupart blanchies à la chaux, le blanc du village servant alors d'amer. Chacun puise dans un grand réservoir de chaux apportée de Vannes, situé à la Sirène.





Il est rare de rencontrer un crépi de couleur, mais les entourages des portes et des fenêtres, ainsi que le bas des maisons, sont souvent délimités en rose orangé, vert, gris ou bleu, avec de la chaux teintée de poudre de couleur, les portes et les fenêtres étant peintes de la même couleur dans un ton plus soutenu. On ne se copie pas, chacun utilise la teinte de son choix, qui ne correspond pas nécessairement à celle de son bateau.

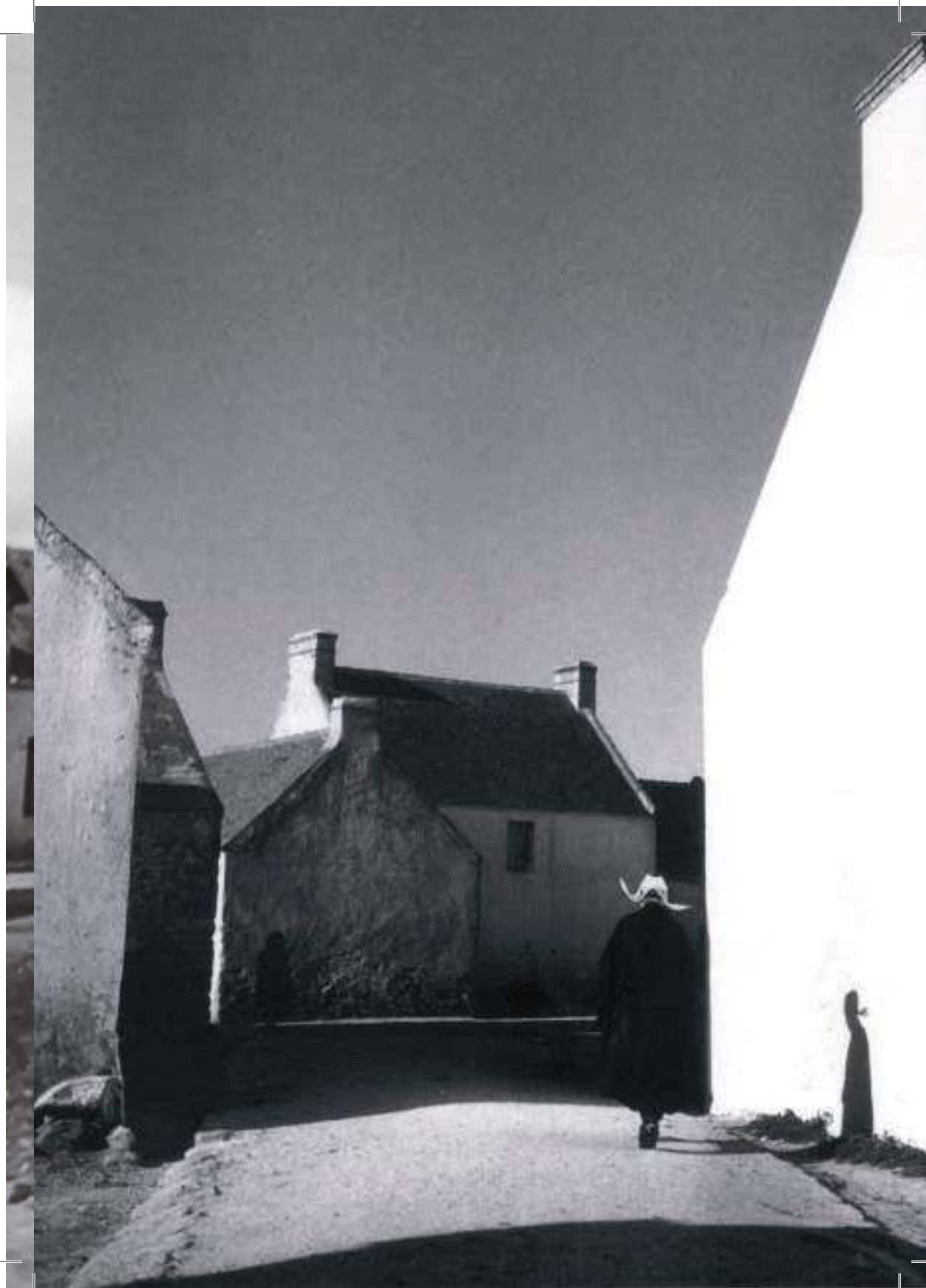
On refaisait les peintures au printemps, mais cette habitude s'est estompée après les années cinquante, parce qu'on a adopté d'autres sortes de peintures qui ne se dégradent pas en hiver. Les intérieurs étaient également refaits tous les ans au printemps, après que l'on eût tout sorti dehors sur des casiers de pêche.

À la différence des maisons, les écuries n'étaient pas chaulées, mais laissées en pierres sèches, jointoyées avec de la terre glaise ; sur leurs murs, on faisait sécher les bouses de vache pour le feu.











Les Habitudes vestimentaires

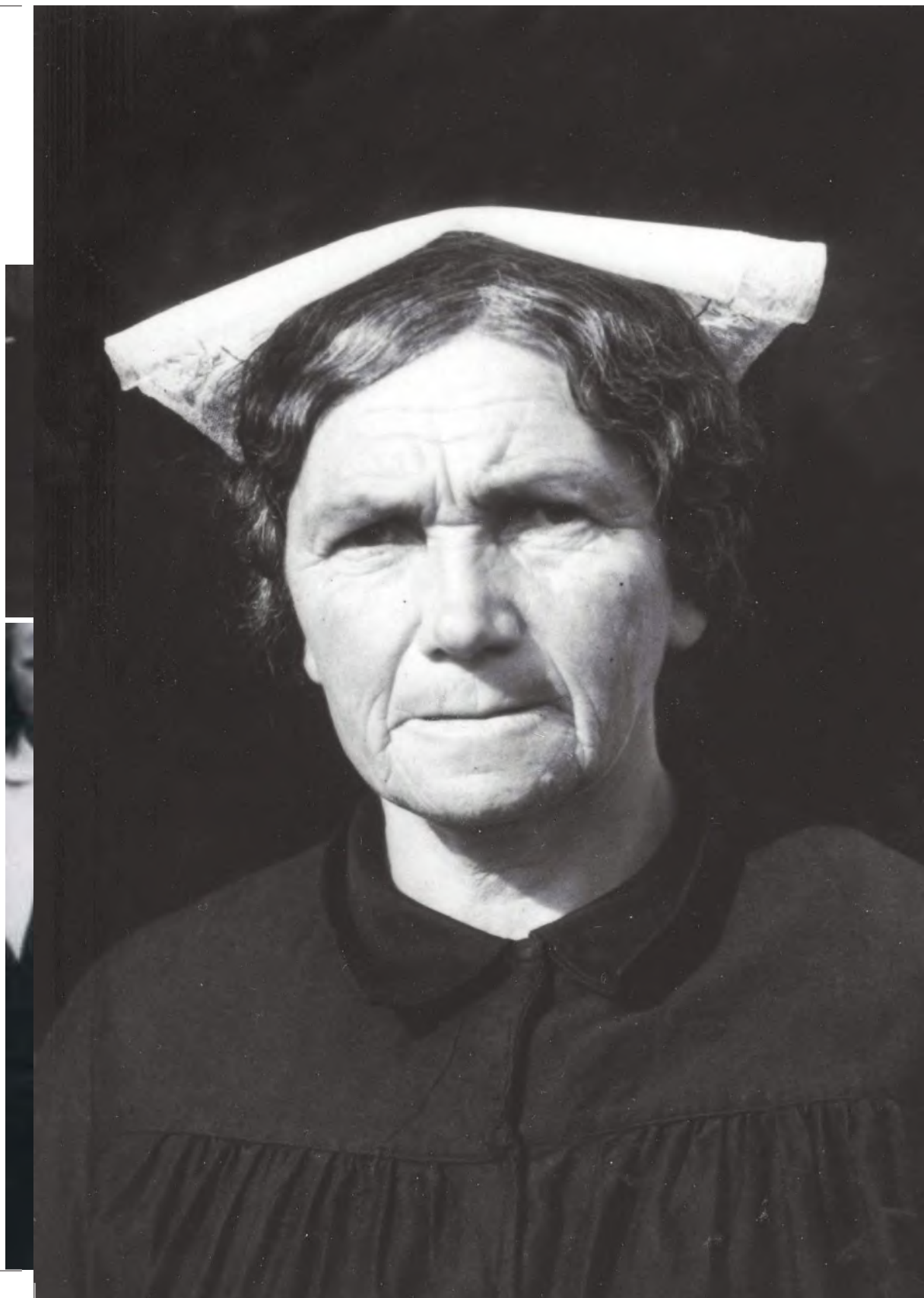
En 1850, l'abbé Delalande décrivait des hommes en casquette ou béret basque, des femmes en coiffe ou fichus blancs, des enfants en calotte tricotée au crochet.

Les femmes portaient les cheveux nattés et roulés sur le haut de la tête en un petit chignon serré et couvert d'un bonnet de dentelle qu'elles crochetaient elles mêmes à la veillée. Ils étaient recouverts en semaine d'un foulard blanc, d'une petite coiffe ou d'une kichenotte pour travailler la terre. Le dimanche, pour aller à la messe, la coiffe était de rigueur. La coiffe traditionnelle houataise tombait de chaque côté du visage mais les femmes pouvaient relever les deux ailes et les attacher par une épingle. La coiffe d'Auray, plate et plus petite, s'est progressivement substituée à la coiffe houataise.



La jobeline d'Auray était un carré de mousseline orné de dentelles, froncé autour du chignon et épinglé sur un béguin de tulle ou un filet.





Les femmes portaient aux pieds, des sabots de bois garnis de petites feutrines ou de morceaux de bassane, apportés du continent par un colporteur. On les appelait des hirondelles. Pendant la deuxième guerre mondiale, on clouait des morceaux de pneu sous les sabots pour qu'ils s'usent moins vite.

En semaine, les femmes âgées portaient de longues jupes noires, alors que les femmes plus jeunes portaient des blouses. Le dimanche, les jupes se couvraient de tabliers brodés. Les jeunes filles portaient un châle blanc et les femmes mariées, un châle noir.







Houatais en 1900



Jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, les garçons comme les filles, portaient la robe. Ils étaient ensuite en sarreau. Ils allaient souvent pieds nus, surtout de mars à octobre, sinon ils portaient des sabots. Recevoir en cadeau de communion solennelle, une paire de chaussures, constituait un sujet de grande fierté.



Houatais en 1900



Ardouin-Dumazet a parlé en 1895, d'hommes qui assistaient à la messe, en blouse de toile noire avec des anneaux d'or aux oreilles.

Les pêcheurs portaient des pantalons et des marinières de toile, des pulls ouverts sur l'épaule, tricotés avec de beaux motifs. Leurs sabots de bois, fourrés de papier journal, s'entendaient de loin quand ils partaient en mer la nuit. Pour pêcher, ils portaient des bottes et des cirés fabriqués avec de la toile à voile imbibée d'huile de lin.



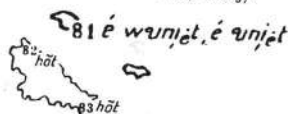
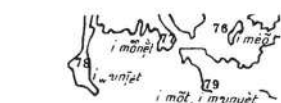
Le Langage

Langue indo-européenne parlée dans la majeure partie de l'Europe il y a vingt-cinq siècles, la langue celtique s'est subdivisée en gaélique et brittonique. Les invasions romaines et saxonnes ont conduit à l'éclatement du brittonique en trois branches : le gallois, le cornique et le breton. La langue bretonne (*brezhoneg*) se subdivise en quatre principaux dialectes : le cornouaillais, le léonard, le trégorrois et le vannetais. Ce dernier, parlé par les Vénètes, se distingue nettement des autres dialectes, notamment par la formation des pluriels et la place de l'accent tonique (l'accent y porte sur la dernière syllabe). Accentuation, prononciation et orthographe y sont spécifiques.

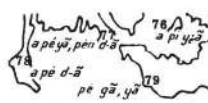
Parler vannetais selon les nuances de Saint Gildas de Rhuy, le breton parlé à Houat se distinguait, selon le major des garde-côtes de Belle Île au dix-huitième siècle, par un accent très doux. Certains mots et prononciations étaient communs à tout ou partie de la Bretagne, comme par exemple *bag* (le bateau, la barque), *ker* (le village, la forteresse), *kiveleg* (la bécasse), *kongr* (le congre), *kroez* (la croix), *kroh* (la grotte), *foz*, (la fosse), *gored* (la chaussée), *groah* (la vieille, la sorcière, la vieille roche), *hoh* (le cochon), *hoer* (la soeur), *iliz* (l'église), *iniz* (l'île), *lann* (la lande), *lanneg* (le landier), *marh* (le cheval), *pus* (le puits), *sabl* (le sable), *sperneg* (le roncier), *talar* (le sillon)...

Cependant, parmi les soixante-dix-sept parlers bretons étudiés sur quatre-vingt-dix points, au début du vingtième siècle, par Pierre Le Roux, le dialecte houatais se différenciait des autres, même s'il en était géographiquement proche, comme l'illustrent les compilations de cartes extraites de son *Atlas Linguistique de la Basse Bretagne*, où Houat figure sous le numéro 81.

QUELQUES FORMES DU VERBE « ALLER »



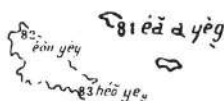
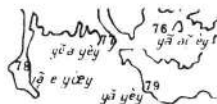
(il est en train) d'aller



quand je vais



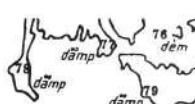
quand j'irai



il ira



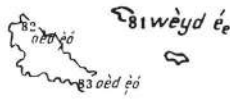
va; allez



allons



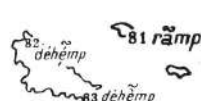
il irait



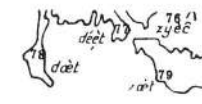
il est allé



quand je viens



quand nous viendrons



quand vous viendrez

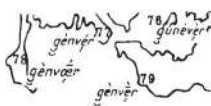


quand ils viendront

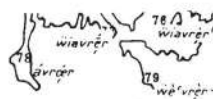
LES MOIS DE L'ANNÉE



mois; des mois



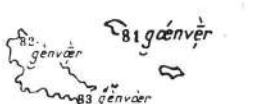
janvier



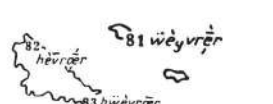
février



mars



avril



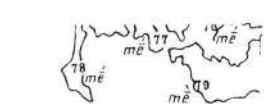
mai



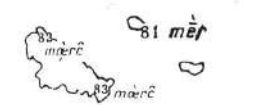
juin



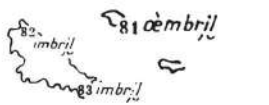
juillet



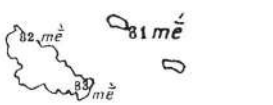
septembre



octobre



novembre



décembre

VOCABULAIRE RELIGIEUX



le recteur



enfant de chœur



prier



jeûne



pécher

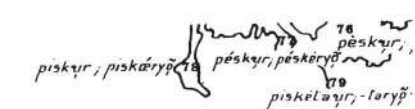


péché(s)

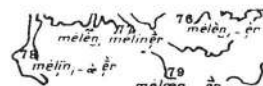


enfer

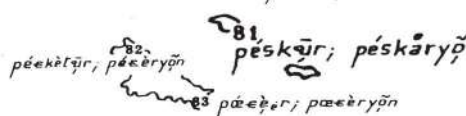
VOCABULAIRE ÉCONOMIQUE



pêcheur(s)



moulin à vent; meunier



bête(s)



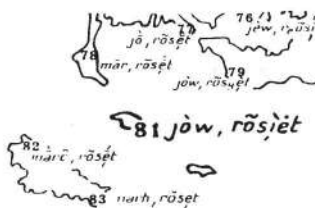
étable(s)



poule(s)



porc(s)



cheval; chevaux

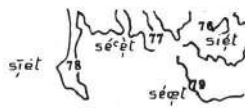


veau(x)

VOCABULAIRE COURANT



faim



soif



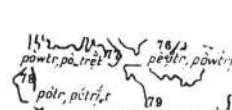
(du) lait



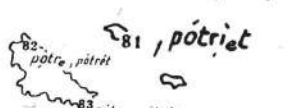
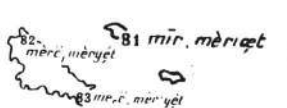
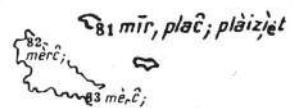
une fille; des filles



(votre) fille; (vos) fille



fils (sing); fils (plur)



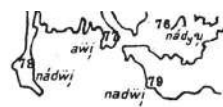
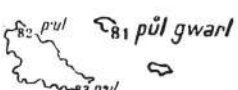
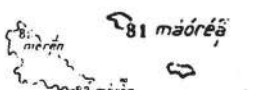
tante(s)



marraine



lavoir



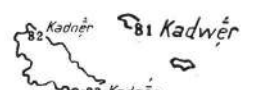
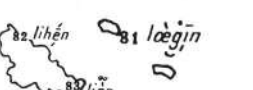
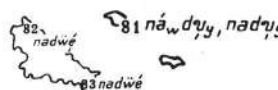
aiguille à coudre



de la toile



chaise



VOCABULAIRE COURANT



oui; si fait; non



peut-être



midi



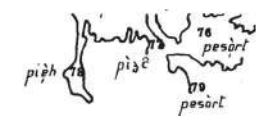
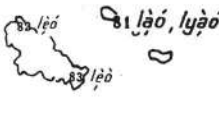
combien (de temps) ?



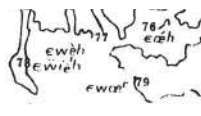
combien (de...) ?



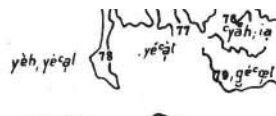
lieue (unité de mesure)



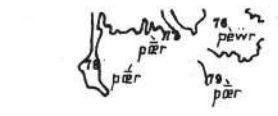
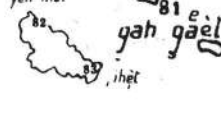
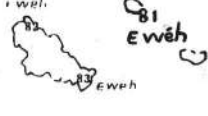
quel ?



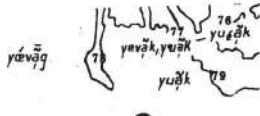
fatigué



en bonne santé



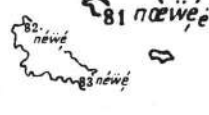
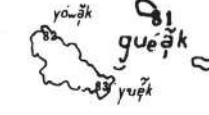
pauvre



jeune



neuf; nouveau



Les rares visiteurs de l'île, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, s'accordent à témoigner que les Houatais s'exprimaient uniquement en breton. Si cela semble exact en ce qui concerne les femmes, les hommes étaient conduits, par la nature de leurs activités économiques, à communiquer avec le continent, et donc à comprendre et parler un minimum de français. Jusqu'à la première guerre mondiale, les anciens possédaient également quelques notions d'anglais, acquises durant la présence des Britanniques dans l'île.

À l'école religieuse, on n'apprenait que le breton et un peu de latin jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle. Jusqu'en 1865, le français n'était pas la langue maternelle de l'institutrice : elle enseignait surtout aux élèves, des prières en breton et des chants grégoriens. Les religieuses qui lui succédèrent parlaient le français, mais ne l'enseignaient pas aux élèves.

Les Houatais ont donc essentiellement utilisé leur propre parler, jusqu'à ce qu'en 1882, les garçons, scolarisés à l'école publique, soient obligés d'apprendre le français, obligation étendue au début du vingtième siècle, à l'école religieuse où continuaient à aller les filles.

La version suivante de la parabole du fils prodigue, selon Saint Luc⁽¹⁵⁾, a été recueillie à Houat et publiée en 1892 dans la *Chrestomathie Bretonne* : *Eun din en dwé deuu vâb*. (Un homme avait deux fils.)

Er youankan é laras d'é dâd : « Mé zâd, reit t'eign me lôd treu ; er péh e za d'eign. » *Ha ean e rannas é zanné get-ent*. (Le plus jeune dit à son père : « Mon père, donnez moi ma part de bien » Et le père partagea ses biens entre eux.)

Hac eun di benac arleh, er mâb youankân en dwé chêrd er péh e yé dihou, hac éan e hum lakas en hint eit mônét d'ur vrô pél, hac inô ean zispignas ol é dreu én ur viueign e'r plijadurieu fâl. (Peu de jours après, le plus jeune fils ayant tout ramassé, partit pour un pays éloigné, où il dissipa son bien en vivant dans la débauche).

Hâ p'en dwé drebét er péh en dwé, e hariuas ur gélteri vras e'r vrô-sen ha éan é hanauas er beuranté. (Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays et il connut la pauvreté).

Ean e yas de vout gwâz é ti eun din ag er vrô-sén, hac en din men er has-sas én eun to dihou ar er mézeu de warn er moc'h. (Il alla se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs, garder le cochon.)

Hanteign e ré cargeign é gô get er péh e chomé arleh er moc'h ; ha dén ne ré dihou de zrebel. (Il aurait bien voulu se rassasier des carouges que mangeait le cochon, mais personne ne lui en donnait).

Nwac'h éan e hum zistroas doc'htou hés unan, hac é lâras : nag a wazéet, é zou é ti me zâd ag en dés bara ha treu de zrebel, ha mi zou é veruel get en nan. (Étant rentré en lui même, il dit : combien de domestiques chez mon père ont du pain et des choses à manger et moi ici, je meurs de faim.)

Mi sawou ha mi yé de gavet me zâd, ha mi larou dihou : me zâd pihéd emés inemp d'oc'h hac inemp d'en néan, me oan ket dign de vout galuet crwédur d'oc'h. (Je me lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils)

Mès en tâd e lâras d'er gwâzét : digasset bian é sé a uéh-aral, ha guiskét-i-dihou ; digasset ur bizéu de lakât d'o'ch é viz, ha boteu de lakâd én é dreid. (Mais le père dit à ses serviteurs : apportez vite sa robe d'autrefois et l'en revêtez ; mettez lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds.)

Digasset iuén er lé lartan ; lahet éan, drèbamb ha groamb fèst. (Amenez le veau gras et tuez le. Mangeons et faisons la fête.)

Rac er hrwédur men d'eign mé e wé maru, ha setui éan biu ; colt e wé hac e ma cavét. Hac ind e hum lakâs d'obér ur fest brâs. (Car voici que mon fils était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé. Et ils se mirent à faire la fête.)

Nwac'h er mâb kohan e wé ar er mézeu. Ha pe zas én dro, hac a pe dosté d'er gér, ean e gleuas er horol hac er sonneneu. (Or le fils aîné était dans les champs. Lorsqu'il revint et approcha de la maison, il entendit la musique et les danses).

Ean e grias ar uinan ag er wazéd, hac é houlennas get-ou petra wé kement-sén. (Il appela un de ses serviteurs et lui demanda ce que c'était).

Hac hénéch e laras dihou : deit é hou prér hac ou tâd en dés lahet er lé lartan a gaws m'e ma deit yac'h d'er gér. (Ce serviteur lui dit : votre frère est de retour et votre père a tué le veau gras parce qu'il est revenu en bonne santé à la maison).

Pe gleuas kement-sén, é tas droug-calon bras dihou, ha ne vénas ket mônét e'n ti ; més en tâd é zas é'r méz hac e hum lakas d'er pedeign de

zônet. (Il se mit en colère et ne voulut pas entrer. Son père sortit et le pria d'entrer).

Ean e reskondas hac e laras d'é dâd : sétui mar a vlé é hon idan ou kourhemeneu ha jamès n'e hués reit ur gavrik d'eign eit gobir fest get me hansortéd. (Mais il répondit à son père : voici, il y a tant d'années que je suis sous vos ordres, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour que je me réjouisse avec mes amis).

Mès kentec'h m'e ma deit henan, er mab en dés drebet é dreu get er mirhieéd, hui hués lahét er lé lartan. (Et quand votre fils est arrivé, celui qui a mangé votre bien avec des prostituées, c'est pour lui que vous avez tué le veau gras !)

Hac en tâd e laras dihou : me mâb, hui zou perpet geneign, hac ol er péh emès é zou d'oc'h ; mès rét e wé gobir fest ha bourustéd, rac henan, hou prér, a wé maru he setui éan biu ; colt e wé, hac e ma cavét. (Mon enfant, lui dit le père, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous ; mais il fallait bien se réjouir et faire la fête, parce que votre frère que voici était mort et qu'il est revenu à la vie, parce qu'il était perdu et qu'il est retrouvé.)

La première guerre mondiale a accéléré l'adoption du français par les hommes, enrôlés dans l'armée combattante. Dans l'entre-deux guerres, on parlait encore le breton en famille, car les mères le maîtrisaient mieux que le français, sauf si elles avaient travaillé dans des hôtels ou restaurants, mais les enfants et les pères étaient bilingues. Les deux langues ont coexisté jusqu'à ce qu'après la seconde guerre mondiale, l'usage du breton disparaisse progressivement, sauf à la messe.

Parmi les vestiges du breton houatais, les noms des lieux ont été étudiés par Gildas Bernier. Selon les recherches qu'il a menées de 1948 à 1957, quelques termes originaux figurent dans la toponymie de Houat : ainsi *bonnen* y désigne une roche ronde, d'étendue restreinte, située à la limite d'un plateau, couverte aux plus hautes marées et découvertes aux plus basses, *dour* (eau) y signifie une « aiguade » (lieu où l'on fait de l'eau), *gored* évoque une chaussée naturelle de cailloux et galets qui se découvre aux grandes marées, *baz* (*vas*) indique trois îlots rocheux d'une vingtaine de mètres de haut situés à la pointe sud est de l'île, et *gra* désigne un tertre ou un haut-fond formé de roches arrondies.

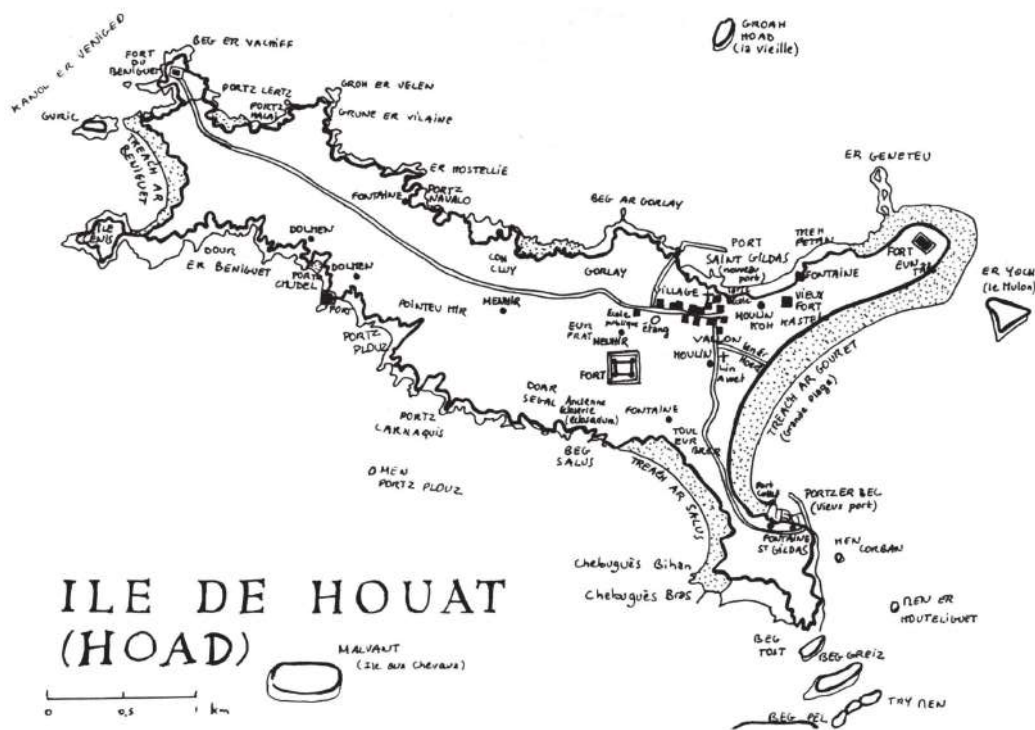
La plupart des autres termes se rapprochent de ceux que l'on rencontre en Basse Bretagne : *beg* signifie une pointe, *pell* évoque l'éloignement, *brerh* désigne un bras (qui en l'occurrence relie l'île à un piton rocheux), *kanol* se réfère à un chenal et *karreg* à une roche. *Doar* désigne la terre, *greiz* (*kreiz*) signifie « milieu », *men* indique une pierre. *Treh* (*treac'h*) signifie la plage et *penn* la tête. *Porh* (*portz*) désigne un port et *stank*, un étang. *Toull* se réfère à un trou ou un passage.

Portz Chudell (*Porh Chudell*) signifie « le Port du bouclier », en référence à la batterie implantée sous Louis XIV. *Portz Plous* (*Porh Plous*) indique le « Port de la Paille » et *Portz Carnakis* (*Porh Karnakiz*), le « Port de la Roche du Tas de Pierres » ou « du Sommet ». *Chubèguès Bras* (*Chubèguès Vras*) se réfère à une « Grande Balayeuse » et *Chubéhès Bihan* (*Chubèguès Vihan*) à une « Petite Balayeuse ». *Try Men* (*En Tri Men*) désigne « Trois Pierres ». *Beg Pel* (*En Vaz Pell*) se réfère à « la Basse Lointaine », *Beg Greiz* (*En Vaz Kreiz*) à « la Basse du Milieu », et *Beg Tost* (*En Vaz Tost*) à « la Basse Proche ». *Toull Er Brerh* (*Toull Er Barh*) indique « le Trou du Bras », et *Len Er Hoed* « l'Étang du Bois », tandis que le passage du Béniguet (*Kanol er Veniged*) évoque le « Chenal de la Coupure ».

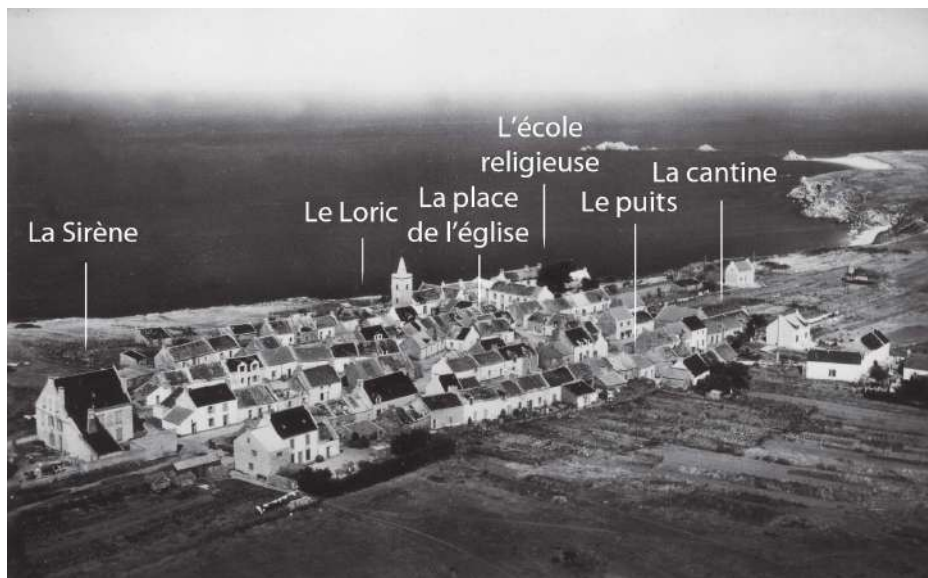
Les noms des sites allaient se franciser. *Eun Tâl* qui signifie « Le Front », deviendrait « Le Tal ». *Malvant* (*Er Valant*) deviendrait « L'île aux chevaux ». *Er Geneteu* deviendrait « Les Génétaux ». *Treac'h Er Gouret* (*Threh Er Gored*), deviendrait « La Grande Plage », alors que cela signifie « La Plage de la Chaussée ». Le passage de la *Tagnouz* allait devenir « La Teignouse » alors que cela signifie la « grincheuse » ou la « mauvaise ».

Les noms sont parfois partiellement ou totalement traduits : *Treac'h Ar Salus* (en Houatais *Treh Salus*) devient « la Plage du Salus » et *Treh Fetan*, « la Plage de la Fontaine ». *Groah Hoad* devient « La Vieille », *Beg el Gorlay* devient « le Gorlay », *En Diu Hoer*, « Les Deux Soeurs » et *Er Yoch* (en Houatais *Er Yoh*), « Le Mulon » (petite meule). Le Port *Er Bec* (qui aurait signifié le « Port du Feu Éteint »), devient « le Vieux Port » (traduction de son nom Houatais, *Porh Koh*.).

Avant même que l'acculturation ne s'accélére dans la deuxième partie des années 1960, le breton n'était plus parlé que par les personnes nées avant la première guerre mondiale, même si les patronymes houatais témoignaient de sa domination antérieure. C'est ainsi que *Le Gurun* signifie « Le Tonnerre », *Le Fur* « Le Sage », *Scouharnec* « Grandes Oreilles », *Le Berre* signifie « Le Court » et *Le Hyaric* « Petite Poule ».



Solidarité et Travail Collectif



À Houat, on ne sentait pas les différences entre les plus pauvres et les plus riches, même si certains réussissaient mieux que d'autres. Il n'y avait pas de retraite, mais les personnes âgées étaient nourries par leur famille proche et éloignée. On s'entraidait ; s'il y avait un peu de poisson, on le partageait ; les veuves et leurs enfants étaient aidés par la collectivité. Le don faisait partie de la culture houataise beaucoup plus que l'argent, notion étrangère à des individus qui avaient grandi sans trop avoir à en dépenser, chaque famille ayant un compte à la boutique.

Chaque ménage devait participer aux obligations ou charges publiques (corvées, chauffage du four, contributions, quête du recteur...) avant de prétendre aux avantages collectifs (sauvetage, secours, partages...). Chaque bateau devait assurer les corvées à son tour, soit pour les affaires du pays, soit pour celles du recteur. Un équipage récalcitrant risquait de se voir refuser la « grosse » par le recteur pour l'été suivant. Un bateau envoyé pour le service des habitants à une foire, recevait au dix-neuvième siècle, cinq sous pour une vache

ou un cheval, quinze sous pour une paire de boeufs, et trois sous pour toute autre bête, aussi bien que pour chaque personne prise à son bord. À chaque voyage d'une chaloupe pour l'Église ou pour le recteur, on donnait trois francs au patron ou trente sous pour une barrique envoyée à la cantine. Un équipage refusant de faire sa corvée était taxé à quinze francs, et la corvée restait à accomplir.

Les Houatais ne payaient pas d'impôts, mais travaillaient pour la collectivité. C'est ainsi qu'ils ont construit leurs premiers ports, leur route et leur église. Les travaux d'utilité collective étaient effectués par des équipes de travail dont la composition variait selon la nature des travaux. Le village était organisé en sections et divisions pour les tâches communes ; ainsi quand l'église a été agrandie en 1856, les hommes ont transporté les pierres et les femmes le sable.

Jusqu'après la deuxième guerre mondiale, tous les hommes valides étaient astreints à trois journées de travail par an pour entretenir les chemins principaux ; les caniveaux étaient construits et entretenus par les villageois qui les peignaient à la chaux blanche, ce qui contribuait à la luminosité générale du village ; les murets de pierres sèches qui divisaient la terre cultivable en sections se reposant ou produisant alternativement, étaient entretenus par les familles, regroupées par huit escouades de six ménages, tour à tour chargées de l'entretien, dans l'ordre où elles faisaient cuire le pain au four.

Jusqu'à la fin des années 1920, chaque famille avait son tas de lande à l'entrée du village, entretenu par les femmes qui connaissaient leur part au millimètre près. Ces sicots servaient à chauffer le four communal, four gaulois entièrement en pierres de taille, du toit jusqu'aux bancs de pierres de chaque côté du feu.

Le recteur avait la clé du four communal et en assurait la gestion. Les habitants étaient partagés par sections tenues de chauffer le four chacune leur tour. Si l'un des membres de la section ne coopérait pas, le recteur le condamnait publiquement en chaire. Il nommait des chauffeurs qu'il commandait et qui décidaient combien de tourtes devaient être cuites dans le four, quand on devait mettre les pains et les retirer.



Le four à pain à l'entrée du village, 1900.

La population était divisée en deux groupes de cuisson et chacun connaissait le jour et l'heure auxquels il pouvait venir faire cuire son pain, les gâteaux étant interdits. On apportait sa pâte, que l'on avait préparée chez soi et on la travaillait sur la pierre pour faire de gros pains de douze livres, que l'on mettait dans le four, chauffé avec de la lande. Jusqu'aux années 1920, la farine venait du blé de Houat, moulu par les moulins de l'île, mais quand le four communal a été détruit en 1926, il ne servait déjà plus à rien ; c'était devenu une sorte de dépotoir où l'on faisait saillir les bêtes. À cette date, le minotier vannetais Dalidot a fait construire la Sirène avec des pierres du Fort central pour y installer sa boulangerie.

La Sociabilité

Établissement coopératif paroissial créé en 1825 par le recteur Simon, la cantine possédait le monopole du commerce de l'alcool. C'était, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, l'unique endroit où l'on pouvait trouver du cidre et du vin, seuls alcools vendus sur l'île et dont le profit sur la vente allait au trésor de l'église. Seul le recteur pouvait autoriser la venue de vin en gros sur l'île. Celui qui outrepassait cette règle se voyait confisquer son bénéfice au profit de la cantine et devait payer une amende.

La cantine devait fermer à dix-neuf heures en hiver et vingt heures en été, au moment où sonnait la cloche de la prière du soir. Ces horaires ont été redéfinis à la fin du dix-neuvième siècle, la cantine étant ouverte de quatre heures en été ou six heures en hiver à vingt heures en hiver ou vingt heures trente en été. La cantinière devait être la personne la plus intègre de l'île et être soumise aux ordres du recteur qui pouvait en nommer une autre à sa place. Il pouvait aussi augmenter le prix du vin et empêcher quiconque de pénétrer à la cantine. La cantinière recevait six francs par barrique. Elle devait toujours fermer la porte de la cave et garder la clé sur elle.

La cantine était une grande maison basse, construite sur la terre battue et divisée en deux parties égales par une cloison en planches percée d'une ouverture destinée à passer les boissons. D'un côté de cette cloison, se situait une grande salle aux murs nus, garnie de lourdes tables de bois et de bancs. De l'autre côté, se tenait la cantinière, au milieu des tonneaux et des bouteilles de vin cachetées. À côté du guichet, était suspendu un grand tableau noir sur lequel figurait les noms de tous les hommes de l'île ou les symboles les représentant. À chaque bolée ou chopine servie, on marquait à la craie un trait devant le nom du consommateur, chaque trait valant deux sous. On réglait l'addition le samedi et on recommençait. Un pêcheur qui n'aurait pas payé son dû, n'aurait plus été servi.

Les pêcheurs consommaient du vin ou du cidre venu d'Auray sur le bateau du recteur, en quantité très limitée et uniquement en mangeant. Ils avaient l'habitude, au retour de la pêche, d'aller chez eux chercher la gamelle de soupe, le pain, un morceau de crabe, de lard ou de poisson, pour les manger à la cantine, avec la chopine de vin ou les quelques bolées de cidre auxquelles ils avaient droit. Ils causaient, se donnaient les nouvelles de leur

pêche et du continent. Cette habitude conviviale, encore décrite en 1920 par Eugène Montluc, s'est perdue progressivement jusqu'à l'entre-deux-guerres, mais la cantine est restée, jusqu'à sa destruction en 1962, un lieu de réjouissances collectives où l'on organisait les mariages, les bals et les fêtes du cochon.

Des cafés se sont ouverts dans l'entre-deux-guerres, malgré l'opposition du recteur. Ils étaient au nombre de quatre au moment de la tempête de 1951, dont la buvette de Fernand Le Gurun, le café de Ferdinand Le Roux et le café-tabac de Léonard Le Hyaric.

Le soir tombant, les hommes y jouaient à la manille sous les lampes à pétrole, dans la fumée du tabac, donnant de grands coups sur les tables en abattant leurs cartes, tandis que les enfants défilaient devant les fenêtres et que les femmes buvaient du café, les unes chez les autres, en attendant que les hommes rentrent.

On se couchait tôt, mais à la belle saison, au clair de lune, les hommes discutaient dehors, appuyés sur la barrière devant la buvette, ou adossés aux pignons des maisons les mieux protégées du vent.

Le samedi soir à la veillée, on s'asseyait sur des bancs disposés autour de la cheminée. Les femmes cousaient et tricotaient des chaussons à cinq aiguilles pour les petits ou faisaient du crochet, à la lumière de la lampe à pétrole. On faisait des crêpes de froment, sur la pierre dans la cheminée, ou du fard au pruneau que l'on cuisait en mettant de la braise sous la cocotte en fonte et sur son couvercle. Les anciens racontaient des histoires ; les retraités de la marine parlaient de ce qu'ils avaient rencontré au cours de leurs voyages ;





tous discutaient des affaires du village. On ne contait pas de légendes particulières, mais le bruit courait qu'il y avait un fantôme au Fort du Béniguet, un trésor dans le Fort central, des feux follets dans la lande et l'on croyait aux signes prémonitoires. Les religieuses organisaient des veillées à l'école, où les jeunes filles allaient apprendre à coudre.

Le dimanche après la messe, on déjeunait, après que les hommes aient pris l'apéritif, à la cantine quand elle fonctionnait encore, au café après qu'elle soit tombée en désuétude. On se promenait jusqu'au port ou au Béniguet, avant les vêpres. Les jeunes attendaient le mariage : les femmes en coiffe, les filles en rubans, allaient deux par deux, sous la conduite des religieuses, en se tenant par la main, suivies à une vingtaine de mètres par le groupe des garçons. Les jeunes filles jouaient aussi à pigeon vole entre elles, sous la conduite des religieuses, tandis que les garçons canotaient ou jouaient au football avec le recteur, aux boules, aux cartes ou à la manille.

En liberté sur leur territoire, les enfants allaient à la plage à la belle saison ; ils se baignaient, parfois imités par les adultes, les hommes en maillots de bain à bretelles, les femmes en sarreau remonté entre les jambes.



LA FAMILLE

Le Mariage

Les témoignages publiés au dix-huitième et dix-neuvième siècles s'accordent sur le fait que les Houatais se mariaient tard (en moyenne, 24 ans pour les femmes et 27 ans pour les hommes) ce qui constituait une forme de contrôle des naissances. Ils épousaient essentiellement des Houatais grâce à des dispenses de consanguinité.

Quelques mariages exogames avaient lieu (douze mariages sur un total de soixante-neuf entre 1729 et 1792 ; huit mariages sur vingt-sept entre 1880 et 1899 ; quarante mariages sur cent-vingt entre 1900 et 1959). Ils deviendront majoritaires à partir de 1960.

La surmortalité masculine due à la dure et dangereuse vie en mer, a donc été compensée à partir de 1850, par l'arrivée d'hommes venus du continent (des pêcheurs, des meuniers, des fonctionnaires) qui ont fait souche sur l'île.

À l'ouverture génétique par les mariages exogames a correspondu un renforcement culturel de l'île sur son identité propre, les « étrangers » unis à des Houataises devant s'intégrer culturellement à la communauté dont les femmes maintenaient la tradition, la cohésion et la spécificité, tandis que les hommes étaient en mer ; l'enracinement houatais était fondé sur la coïncidence du territoire, de la culture et des activités économiques communes.

On se mariait plutôt par attirance, mais les familles préféraient ceux et celles qui étaient connus pour être courageux, travailler dur et avoir de la terre.

Jusqu'à la seconde moitié du vingtième siècle, quatre patronymes désignaient encore soixante-trois pour cent de la population : les deux plus vieilles familles, les Le Gurun et les Le Fur regroupaient encore en 1962, sur 451 habitants, respectivement cent-trente-quatre et quatre-vingt-cinq personnes ; les Scouarnec en comptaient trente-huit, les Le Roux (dont une branche vit à Houat depuis plus de deux siècles tandis que l'autre est arrivée à la fin du dix neuvième siècle) en comptabilisaient soixante et les Le Hyaric vingt-et-unes. Les familles Perron, Kermorvant, Le Berre, Malherbe, Deschamps et Bourgès se sont implantées à Houat il y a un siècle et demi.

Jusqu'à la seconde guerre mondiale, les mariages avaient lieu en début de semaine, généralement vers Pâques. On se mariait alors en costumes bretons : la mariée portait une longue robe noire, recouverte d'un tablier brodé, un châle et une coiffe surmontée d'une couronne d'où partait un bouquet de fleurs, tandis que l'homme, le cou pris dans un col cassé, était en costume de drap noir au pantalon étroit.

Les repas de noces duraient entre deux et sept jours et réunissaient, à la cantine, la plupart des habitants du village. Tout le monde participait à la décoration, installait des tables et apportait sa vaisselle. Une équipe de femmes, toujours les mêmes, qui se faisaient mutuellement appel, travaillaient bénévolement pour les mariages.





On tuait un veau et une vache, que l'on cuisait dans des lessiveuses, en un énorme pot au feu avec sa soupe, sa viande et ses légumes. Le dessert se composait de fars et de quatre-quarts.

Pendant les trois semaines de publication des bans précédant un mariage, il y avait bal à la cantine, ou sur la place de la cantine, le samedi soir. Au deuxième bal, cavaliers et cavalières se choisissaient pour la noce. En dehors de ces fêtes, garçons et filles n'avaient pas le droit de se parler sans surveillance.

On dansait la ridée au son

de l'accordéon, à grands mouvements de bras, une fois en bas, une fois en haut ; il y avait une pause, puis on levait un pied pour faire deux pas... On dansait aussi la valse, la polka, la danse du balais et l'on faisait des rondes et des marches.

Accompagnés à l'accordéon, des chanteurs des deux sexes chantaient, en breton jusqu'au début du vingtième siècle, plus tard en français, des ridées comme « La vieille, la drôle de vieille, croyant n'avoir que quinze ans », « Son voile qui volait qui volait, son voile qui volait au vent »... « En descendant de ma chambre par un escalier d'argent » et des marches comme « Belle rose du printemps »... Chacun avait « sa » chanson.

Les mariés, qui avaient dû boire dans un pot de chambre bordé de chocolat, se cachaient pour la nuit de noce et les invités les cherchaient pour les réveiller.



La ridée dans les années 1950



Houatais en 1900



Houatais en 1900



La Natalité

En 1931, la population houataise comptait trois cent quarante six habitants dont cent cinquante enfants et les rares visiteurs étaient émerveillés de la beauté et de la politesse de ces enfants, dont l'île toute entière et plus particulièrement le village, constituait le terrain de jeux.

Les taux de natalité houatais ont peu évolué dans la première moitié du vingtième siècle et se rapprochent des taux français du dix-huitième siècle : 30,7 pour mille en 1900-1909 ; 25,3 pour mille en 1910-1919 ; 44,7 pour mille en 1920-1929 ; 16,6 pour mille en 1930-1939 ; 24,8 pour mille en 1940-1949 ; 30,4 pour mille en 1950-1959 ; 34 pour mille en 1955-1964.



Enfants houatais en 1900



Enfants houatais dans les années 1950

La naissance d'un enfant se célébrait au dix-neuvième siècle par un régal de café et de vin. Pour le baptême, on choisissait toujours comme parrains des célibataires de moins de vingt-cinq ans et tous les hommes chantaient le Te Deum pour les garçons, L'Ave Maria Stella pour les filles tandis que le parrain (pour un garçon) ou la marraine (pour une fille) sonnait les cloches.

La mortalité infantile, encore très importante au dix-neuvième siècle, a baissé de 119 pour mille en 1900-10 à 25 pour mille en 1950-59, mais de nombreuses familles perdaient encore un enfant en bas âge dans la première moitié du vingtième siècle.

Certaines familles avaient une dizaine d'enfants. La moyenne était de six enfants par famille, ce qui explique que la population houataise ait continué à augmenter. Houat a été la seule île du Ponant à connaître un accroissement de population de 1954 à 1968, tandis qu'Hoedic, qui était plus peuplée que sa voisine jusqu'au milieu des années 1930, a cessé de voir augmenter sa population en 1924 et s'est dépeuplée rapidement probablement à la suite d'une forte mévente de crustacés, qu'on disait consécutive à un naufrage.

Le Logement

Malgré l'amélioration des conditions de vie depuis le dix-huitième siècle, une famille houataise d'une dizaine de personnes occupait généralement, dans la première moitié du vingtième siècle encore, une maison d'une trentaine de mètres carrés, composée d'une ou deux pièces au rez-de-chaussée, le premier étage étant destiné à recevoir le foin.

Lorsque la cuisine était distincte, une cloison en bois peint la séparait de la chambre. On y trouvait au dix-neuvième siècle, une cheminée de pierre, où l'on faisait brûler du varech, des ajoncs et des bouses de vache séchées, un coffre pour mettre la nourriture, une armoire, une table-coffre avec un couvercle à glissière, un banc, un vaisselier ou un buffet, quelques ustensiles de cuisine en argile, des bassines et des marmites en fonte, des pots de lait ventrus. Des guirlandes de saucisses pendaient aux poutres du plafond de bois. Des charniers en terre permettaient de préserver le poisson et le cochon salés. Des cruches servaient à garder l'eau recueillie à la fontaine.

La chambre regroupait quelques lits où plusieurs enfants dormaient ensemble. Il s'agissait d'armoires lits surélevés, dressés des deux côtés de la fenêtre. Au vingtième siècle, il restait très peu de lits clos et l'on dormait plutôt dans des lits de coin, en bois, très hauts, ou dans des lits pliants en fer qu'on déliait le soir.

Avant l'introduction du butane permettant de cuire et de s'éclairer, on se chauffait et on cuisinait au feu de cheminée. Dans les grandes cheminées de pierre, une marmite reposait sur deux trépieds. La lande était coupée régulièrement pour faire du feu, mais on utilisait également les bouses de vache. Les femmes, armées de grandes pelles rondes, allaient dans la lande faire des tapis de bouses ; celles ci séchaient par terre ou sur les murets et la semaine suivante, les femmes les retournaient pour les faire sécher de l'autre côté avant de venir les chercher avec leurs brouettes quelques jours plus tard.

Dès la première moitié du vingtième siècle, on se chauffait grâce à une cuisinière à charbon qui donnait également de l'eau chaude. Pendant un certain temps, les femmes ont continué à utiliser les bouses de vache, qu'elles mélangeaient avec de la poudre de charbon pour faire des boules, et faisaient sécher, avant de les utiliser pour le feu. Ces méthodes ont progressivement été abandonnées avec l'apparition d'autres moyens de chauffage.





La fontaine Saint Gildas

L'éclairage a évolué depuis la fin du dix-neuvième siècle, de l'utilisation de bougies et de mèches de linge roulées dans de la mélasse aux lampes à huile, à pétrole, puis à l'éclairage à gaz. Des manchons à gaz, connectés à des bouteilles de butane, permettaient d'éclairer les pièces principales. Reliés à des fers à gaz, ils permettaient également de repasser. L'époque des lampes à pétrole a connu quelques incendies, car sous les toits, il y avait du foin, mais tous les villageois contribuaient à éteindre le feu avec des seaux d'eau.

À la sortie de l'école, les enfants allaient à la fontaine, chercher l'eau potable avec des pichets d'émail ; les plus grands portaient un broc de dix litres au bout de chaque bras. Les quatre fontaines se situaient toutes à plus de cinq cents mètres du village. En été, on allait plutôt à la Fontaine Saint Gildas près du port *Er Bec*. En hiver, on allait plutôt à la fontaine de *Koh Kastel* au nord, la troisième fontaine se situant au Salus et la quatrième à Port Navallo.



Pour faire la lessive et abreuver les bêtes, on se contentait d'eau de puits. Il y avait un puits au coeur du village, deux près des écoles, un dans le vallon et un autre au Fort central. Avant qu'on ne construise des lavoirs dans le vallon, au milieu des années 1950, les Houataises y allaient faire leur lessive avec leurs baquets de bois.

Dans les années 1950 et 1960, on a équipé les maisons neuves de citernes destinées à recueillir l'eau de pluie de novembre à avril, pour remédier à la sécheresse qui, de mai à octobre, rendait l'eau aussi précieuse que de « l'or ». La propriétaire de l'hôtel de la Sirène avait affiché dans les toilettes une « prière de ne pas tirer la chaîne pour un petit rien ».

Le Travail domestique

Les femmes ne restaient jamais inactives, leurs tâches domestiques et économiques (cueillette, agriculture et élevage) ne cessaient jamais. On les voyait, à toute heure du jour, transporter divers fardeaux dans leurs brouettes, seuls moyens de transport. Devant chaque maison, il y avait des brouettes de forme arrondie, derrière lesquelles se cachaient les enfants, quand passaient les rares étrangers.

Bien que le sol des maisons soit en terre battue, les intérieurs étaient propres et nettoyés avec du sable. La mère faisait le ménage avec un balais de paille de riz et jetait l'eau de vaisselle dans le caniveau.

Certaines tâches ménagères se répétaient quotidiennement ; certaines, comme le crochet ou la couture, s'effectuaient à temps perdu, ou selon les saisons, comme les confitures de mûres. D'autres étaient organisées de façon hebdomadaire ; ainsi, dans certaines familles, on remettait tout en ordre le lundi, on brossait et on rangeait les habits du dimanche après le repos dominical, tandis que dans d'autres foyers, les femmes faisaient la lessive ce jour là. Le mardi et le mercredi, après le ménage et la préparation du repas, les femmes faisaient du raccommodage en hiver et du jardinage à la belle saison.





La lessive pouvait se faire le jeudi, parce que les grands n'allaient pas à l'école ce jour là et gardaient les petits. Elle s'étalait généralement sur plusieurs jours.

Pour aller au lavoir, les Houataises portaient une capote (kichenotte) sur la tête pour ne pas perdre leur teint et rester bien blanches. Elles transportaient leurs grandes bassines en fer bat-

tu pleines de linge et leurs baquets en bois dans leurs brouettes.

Lorsqu'il faisait trop froid, on lavait chez soi. Sinon, on avait le choix entre différents endroits : on pouvait aller au Fort central où il avait de l'eau que l'on remontait avec des seaux, à l'école, au dessus de Salus ou au vallon.

On partait très tôt le matin : on étalait le linge sur la rosée, on le mouillait, on le savonnait, puis on le laissait tremper. Le lendemain, on savonnait de nouveau et on frottait le linge avant de le mettre au soleil et de l'arroser pour qu'il blanchisse. On l'étalait sur la mousse pour le faire sécher et quand il était sec et qu'il sentait bon, on le rapportait au village.



La lessive dans le vallon

Une lessive prenait donc deux ou trois jours entiers, pendant lesquels les femmes se retrouvaient au lavoir ; elles bavardaient et riaient en travaillant et mangeaient sur place l'omelette ou le ragoût de veau qu'elles avaient apportés.

Le vendredi ou le samedi, on repassait avec des fers à charbon de bois ou à gaz afin de pouvoir enfin remettre le linge en circulation. Il fallait donc beaucoup de linge de maison et l'on disait qu'il ne fallait pas qu'un doigt puisse passer dans l'armoire.

Les Habitudes Alimentaires

Le poisson représentait évidemment une part importante de l'alimentation : on mangeait des lançons pêchés au vieux port, ainsi que la godaille des pêcheurs composée de vieilles, maquereaux, sardines, et congres ; on en faisait souvent de la cotriade (soupe de poissons). À la fin de l'été, on salait la vieille pour l'hiver. On la coupait en deux de la tête à la queue, on la brossait, on la recouvrait de gros sel et on la laissait reposer pendant au moins douze heures. Pour la manger, il fallait la faire dessaler dans plusieurs eaux, avant de la cuire au court bouillon avec des oignons et des pommes de terre.

On mangeait les crustacés quand ils étaient un peu faibles et certaines années, on ne supportait plus de manger du homard et de la langouste. On consommait les coquillages ramassés à la basse mer : des pousse-pieds, des moules, des palourdes, des crevettes cueillies à la main dans les trous d'eau, des pieds de couteaux pêchés au clair de lune quand ils sortent d'eux-mêmes, et surtout des berniques, dont Ardouin-Dumazet avait remarqué en 1895, qu'elles semblaient constituer l'essentiel de l'alimentation des Houatais, tant il y en avait de coquilles devant les portes des maisons. On mangeait aussi des ragoûts de cormorans et des omelettes d'oeufs de goëlands.

Chaque famille avait une vache, dont elle consommait le lait sous diverses formes. Les Houataises faisaient leur beurre elles-mêmes deux fois par semaine, mais n'ont jamais fait de fromage. En été, le beurre avait un goût aillé parce que les vaches mangeaient l'ail sauvage des dunes.

On mettait le lait dans de grands pots évasés en grès ; avant d'avoir des écrémeuses, on le mettait au garde manger pendant deux jours et on retirait la crème qui était montée à la surface. Avec les écrémeuses, la crème était séparée du lait quand le lait passait d'un côté et la crème de l'autre ; on la gardait deux ou trois jours dans un garde manger puis on la mettait dans une petite baratte en verre avec un couvercle en métal et une petite manivelle permettant de la battre pour en faire du beurre. On faisait aussi du lait ribot avec le mélange d'eau et de lait qui restait quand on avait battu la crème pour avoir du beurre. On mettait de la présure dans le lait pour le faire cailler avant de le laisser égoutter dans un torchon très fin.



La traite dans le village

Le dimanche et aux mariages, on mangeait du pot au feu, mais on ne consommait pas la viande des vaches qui étaient tombées à la côte, parce qu'elles n'étaient pas saignées. On tuait des veaux que l'on mangeait frais ou salés. On consommait beaucoup de lapins de garenne, dont la chair avait le goût du serpolet dont ils étaient friands.

Chaque famille avait des poules dont elle consommait les oeufs et la chair. On conviait coqs et poules aux maigres distributions de grains par une sorte d'onomatopée formée du mot « petit » répété dix fois et sur un mode aigu : « P'tit, P'tit »... Un autre cri permettait de les chasser des maisons : « Tchou » !

Chaque famille possédait également des cochons que l'on tuait deux fois par an en octobre-novembre et en mars. On faisait alors la fête ; on mangeait un ragoût confectionné avec une partie des abats et des bons morceaux, sans oublier de donner leurs parts au recteur et aux soeurs. On salait le cochon dans la saumure, et on le gardait dans les charniers. On accommodait le porc de diverses façons : saindoux, grattons, pâté, lard, boudin, jambon salé, boulettes aux pruneaux et aux raisins cuites dans une feuille de chou relevé de lard chaud.

Le matin, on trempait du pain coupé très fin et couvert de crème et de sucre dans un bol de lait, de chicorée ou de chocolat chaud confectionné en faisant fondre du chocolat en barre Marignan dans un peu d'eau. Le déjeuner, à base de légumes et de poisson, était consistant, tandis que le repas du soir, plus léger, se composait de soupe, semoule et laitage. Le soir, les enfants s'asseyaient sur le pas de la porte pour manger les tartines beurrées qui constituaient l'essentiel de leur dîner.

On confectionnait de la bouillie de blé noir en mettant de l'eau et du beurre à bouillir, puis en ajoutant de la farine jusqu'à ce que ce soit consistant. On la mangeait avec du beurre et du lait ribot. On cuisait parfois, dans du bouillon, un mélange de farine, d'œufs et de pruneaux ou raisins de Malaga, dans une mousseline, pour confectionner du *Kumpot* de froment ou de sarrasin. On faisait aussi des bouillies de pommes de terre : on cuisait les pommes de terre, on les écrasait, on ajoutait de la farine de froment, on remuait et on accommodait avec du lait et ou du beurre.

Le pain de goémon était un dessert spécifiquement houatais : on faisait bouillir le lait, on y mettait, dans une mousseline, du goémon blanc, préalablement lavé et séché ; on laissait bouillir vingt-cinq minutes, puis on faisait refroidir, après avoir retiré le goémon de sa mousseline on accompagnait d'une crème fraîche sucrée ou de café.

On mangeait très peu de fruits, sauf des oranges à Noël et des mûres dont on faisait des confitures. Seul le recteur avait des arbres fruitiers dans son jardin : les jours de catéchisme, il donnait des fruits aux enfants qui en remplissaient leurs bérêts. Les Houatais n'ayant ni pommiers, ni vignes, le cidre et le vin venaient du continent. On buvait aussi quelque fois de la piquette, confectionnée avec de l'eau mélangée à de la levure, du sucre, du houblon ou de l'orge, et portée à ébullition. Ce breuvage non alcoolisé avait un peu le goût du jus de pommes.



LA RELIGION

Évolution du rôle de l'Église

L'Église a joué un rôle fondamental dans la vie morale, sociale et économique de l'île depuis le sixième siècle. Au onzième siècle, un prieuré y a été établi par l'Abbaye de Rhuys qui a possédé l'île jusqu'à ce qu'en 1653, Houat devienne une trêve de la paroisse de Saint Gildas.

Seuls à savoir lire et écrire sur l'île, les prêtres nommés à Houat étaient les chefs et représentants naturels, les seuls recours des habitants isolés, misérables et illettrés. Certains recteurs ont joué un rôle particulièrement important aux dix-septième et dix-huitième siècles par la durée de leur ministère. Ainsi Antoine Fardel, Dominique Le Gurun et Jean Le Roux, originaires de l'île, l'ont servie pendant soixante-seize ans entre 1685 et 1780. Une dizaine de recteurs ont également desservi à cette époque à la fois Houat et Hoedic.

La révolution de 1789 ayant confisqué les biens du clergé, Houat se retrouve bien national mais sa vente n'attirant aucun acquéreur, elle devient une annexe de la commune Belle-îloise de Le Palais qui s'en désintéresse.

Le jeune abbé Jean-Marie Lorcy qui avait été nommé recteur de Houat en 1786, refusera de prêter serment à la constitution civile du clergé et sera arrêté comme prêtre réfractaire en 1793 et 1794. Le curé d'Hoedic, Jean Marion, qui avait échappé aux recherches, assure alors la direction des deux îles. Le recteur Lorcy reviendra à Houat en 1795, où il mourra la même année à l'âge de trente-quatre ans, victime de son dévouement lors d'une épidémie déclarée sur l'île à l'occasion de l'expédition de Quiberon. Jean Marion prend alors officiellement le relais et reste patron des deux îles jusqu'en 1809, date de la nomination à Houat de l'abbé Jean-Marie Roussel. Jeune et inexpérimenté, celui-ci reste dans la mouvance du recteur Marion jusqu'à l'arrivée du recteur Mahéo en 1818.

Le recteur Marion avait conçu un système socio-économique paroissial pour subvenir aux besoins de ses ouailles : un canot assurant le ravitaillement en provenance du continent, une boutique vendant des produits de première nécessité et une cantine vendant du vin et du cidre. Les bénéfices permettaient de prêter sans intérêt à ceux qui en avaient besoin. Ce système, créé initialement à Hoedic, sera mis en place à Houat dans les années 1820 par le recteur Simon. Il a été formalisé à Hoedic en 1822 et 1877, d'après les notes du recteur Marion, lui-même écrivain. Ce « Règlement » reprenant également les coutumes traditionnelles et destiné à assurer le bien général et la paix sociale sera baptisé « Charte » en 1850 par l'abbé Delalande et en 1881 par l'abbé Escard.

Véritable tuteur de l'île, nommé pour sept ans par l'Évêché, le recteur était assisté d'un conseil d'anciens qu'il convoquait quand il désirait faire quelque chose pour le bien des habitants, comme faire réparer les chemins et les murs, travailler sur les chaussées et construire des bâtiments. Lorsqu'il le jugeait bon, il pouvait soumettre des questions d'exceptionnelle importance au suffrage universel masculin.

Certains recteurs ont joué un rôle particulièrement important au dix-neuvième siècle : de 1812 à 1824, les recteurs Roussel et Mahéo ont fait construire Port Collet par les Houatais avec des roches amenées de *Treac'h Ar Salus* sur des planches ou des madriers roulants. Le recteur Simon a fondé la cantine en 1825 et la boutique en 1828. Il a installé un moulin dans la cantine en 1826 avant d'en faire construire un sur la côte nord en 1831. De 1832 à 1837, le recteur Kersaho a créé l'école, organisé l'hygiène, fait nettoyer le village, enlever le fumier, construire des écoulements d'eau, une forge, agrandir le port, bâtir des écuries et un grenier, défricher les landes et construire un chemin pour aller au port.

À partir de 1880, les recteurs ont vu leurs pouvoirs rognés dans le cadre de la campagne anticléricale de la Troisième République. Se déroulant de 1880 à 1892 entre l'État et l'Église, la lutte a fait perdre à cette dernière la poste et la mairie, mais elle a gardé la boutique et la cantine.

Premier fonctionnaire installé dans l'île, premier représentant du pouvoir temporel venu déposséder l'Église d'une partie de ses fonctions publiques, le facteur prit la place de la religieuse qui assurait dans la maison des soeurs, le service postal et celui du télégraphe installé en 1865 pour remplacer les

messages par sémaphores. Il débarqua en 1880, pour remplacer un service postal bimensuel. Un adjoint spécial fut nommé par la commune de Le Palais, dont dépendait Houat, pour remplacer le recteur dans ses fonctions de maire, mais celui-ci continua à assumer l'essentiel des tâches municipales pendant un certain temps.

Le dernier recteur souverain de la théocratie Houataise (dont il faut noter que le garde champêtre était une femme), fut l'abbé Lavenot que la presse anticléricale dénommait le « roi de l'île des canards » ; il conduisit la bataille jusqu'à ce que l'Évêché lui demande d'y mettre fin après dix ans de procédures.

De guerre lasse, Houat fut en 1891, distraite de Le Palais et érigée en commune rattachée à Quiberon. On laissa les îliens en marge des lois de la Troisième République, sous la tutelle spirituelle et civile des prêtres, secrétaires de mairie, collecteurs d'impôts, gardiens de phare, syndics des gens de mer, écrivains publics... cafetiers, épiciers et pharmaciens par procuration.

Les lois de 1901 et 1905 n'affectèrent pas l'exception houataise. Bien qu'ils aient alors perdu une grande part de leur pouvoir, les recteurs gardèrent jusqu'au milieu du vingtième siècle, une très grande influence, qui ne diminua fortement qu'après les années 1960, bien qu'ils fussent restés secrétaires de mairie jusqu'en 1990.

C'est ainsi que dans l'entre-deux-guerres encore, rassemblées par les cloches du matin et payées de leur peine par un bon repas, les Houataises allaient cultiver les terrains du recteur. C'est au presbytère qu'elles allaient chercher le montant des pensions : assis à sa table de salle à manger, les papiers administratifs ou privés étalés sur la toile cirée, le coffre-fort communal ouvert derrière lui, le recteur Louis Lecam, fils d'un marchand d'oignons de Branderion, chasseur et pêcheur proche des îliens, était à leur service.

Écrivain à ses heures, il se livrait à la poésie, en breton, sous le pseudonyme de *Pen-Ouignon*. Il publia en 1932, un livre sur



Le recteur Louis Lecam,
dit *Pen-Ouignon*

Houat et Hoedic qui comprenait sa version de la Charte éditée par l'abbé Delalande. Louis Lecam avait été aide de camp de Clémenceau pendant la première guerre mondiale.

Une mère supérieure, une sœur boutiquière, une aide boutiquière, une sœur infirmière et une sœur cuisinière, détachées de la congrégation des sœurs grises de Kermaria, secondaient le recteur depuis 1865 pour l'école et l'infirmerie, depuis 1870 pour la boutique.

Levées à l'aube, couchées au crépuscule, elles ne quittaient leur couvent que pour vaquer à leurs occupations. Elles vivaient dans un long bâtiment devant le presbytère qui disposait d'un jardin, où poussait l'un des très rares arbres de l'île, un énorme figuier sous lequel elles venaient prendre le frais en été et réciter leur chapelet. Elles dormaient dans des chambres étroites, sans autre meuble qu'un lit de sangle et une chaise de paille. Dirigées de main ferme par le recteur, ne recevant rien de la maison mère, elles vivaient des gains de la boutique, particulièrement maigres en hiver quand les ressources des îliens étaient au plus bas. Elles tiendront la boutique jusqu'en 1970 et l'école jusqu'en 2001.

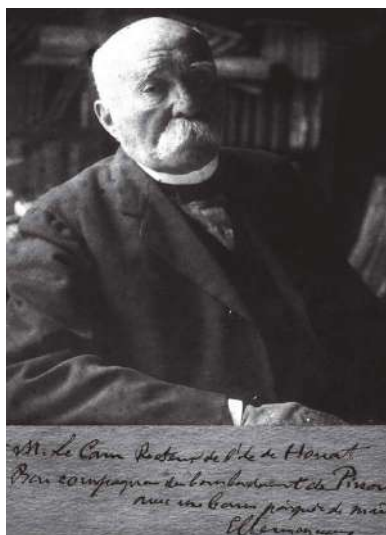


Photo de Clémenceau
dédiée à l'abbé Lecam



Certaines de ces religieuses sont restées sur l'île pendant plus d'un demi-siècle, comme ce fut le cas de la Mère Hortense ou de la Soeur Saint Zéphyrin.

La Morale

Tous unis sous la conduite spirituelle et morale de leur recteur, les Houatais donnaient à leurs rares visiteurs depuis le dix-huitième siècle, une grande impression de pureté et de rigueur morale, de décence et de dignité, de rectitude et de probité.

Cette île sans gendarme, aux mœurs patriarcales, ne connaissait, semble-t-il, ni le crime, ni les naissances illégitimes, ni les rixes, ni les procès, ni l'intempérance, ni la violence familiale.

Le recteur veillait au grain, tenant strictement hommes, femmes et enfants sous sa coupe, pour éviter les abus d'alcool et la débauche. Il dénonçait publiquement en chaire le moindre écart.

Les filles de moins de trente ans ne pouvaient pas sortir de l'île sans la permission du recteur et devaient se conduire très sérieusement. Cela n'a pas empêché la misère de contraindre certaines familles à envoyer leurs filles dès la fin du dix-neuvième siècle, faire la saison dans des hôtels ou des restaurants du continent, ce qui est devenu plus fréquent encore après la première guerre mondiale, alors même que l'autorisation du recteur demeurait nécessaire pour quitter l'île et que les récalcitrantes étaient condamnées à passer la messe du dimanche suivant à genoux sur la pierre.

Également pour éviter la contamination par les mœurs continentales, les bateaux ne pouvaient arriver du continent le matin, ce qui empêchait les « étrangers » de venir passer la journée (sauf l'été, une fois par semaine, en provenance de Port Navalo). Si un étranger s'avisait de transgresser les règlements du pays, les habitants pourraient se faire justice eux-mêmes, d'après l'avis du recteur. Un sous-préfet de Lorient aurait eu des problèmes parce que sa femme circulait en short et deux jeunes campeurs auraient été chassés de l'île en 1956, parce qu'ils avaient invité une Houataise au café.

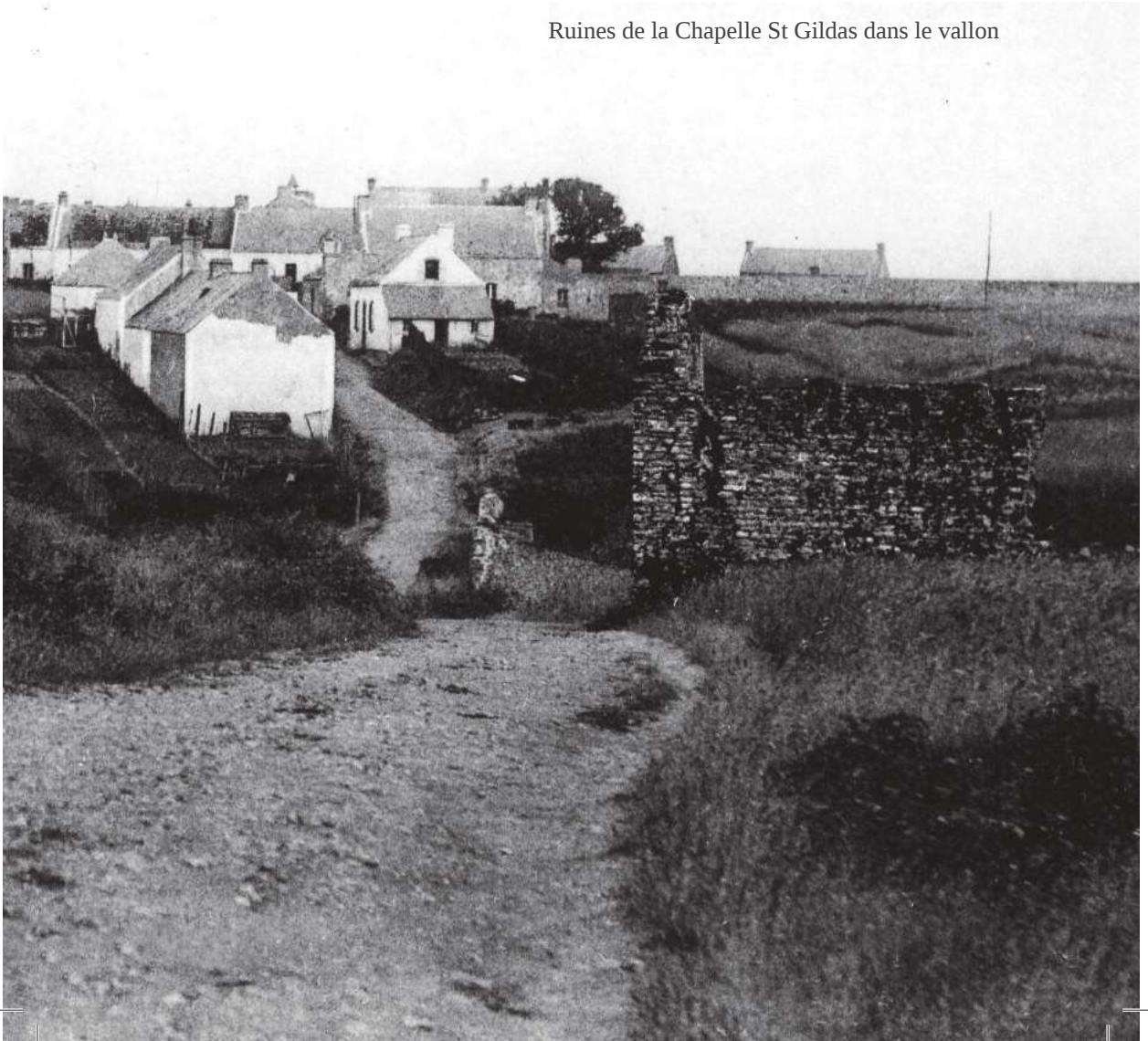
Le vol était punissable d'un franc destiné à l'Église et cette amende était augmentée en fonction des dommages. Les quelques chapardages de fruits dans le jardin du recteur donnaient lieu à de très sévères admonestations publiques et les enfants obéissaient au doigt et à l'oeil à leurs parents, qu'ils tenaient en grand respect.



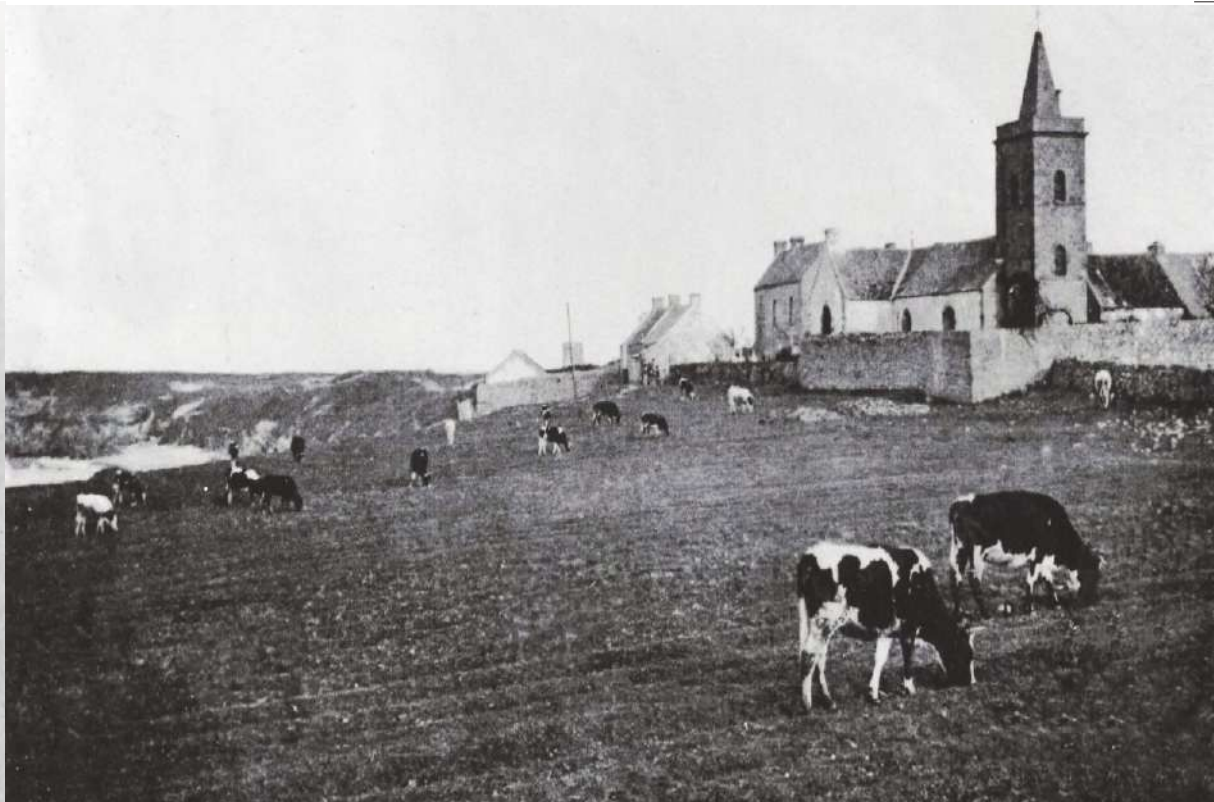
Sanctuaires et Services religieux

L'oratoire primitif de Saint Gildas, ruiné par les Normands, avait initialement été rebâti au même endroit, au sud de *Len er Hoed* mais les vents du sud ouest causant des dégradations, une nouvelle chapelle fût bâtie en 1682, dans le vallon, dans un endroit plus abrité, situé à proximité de l'habitation du vicaire perpétuel.

Ruines de la Chapelle St Gildas dans le vallon







L'église avant 1962

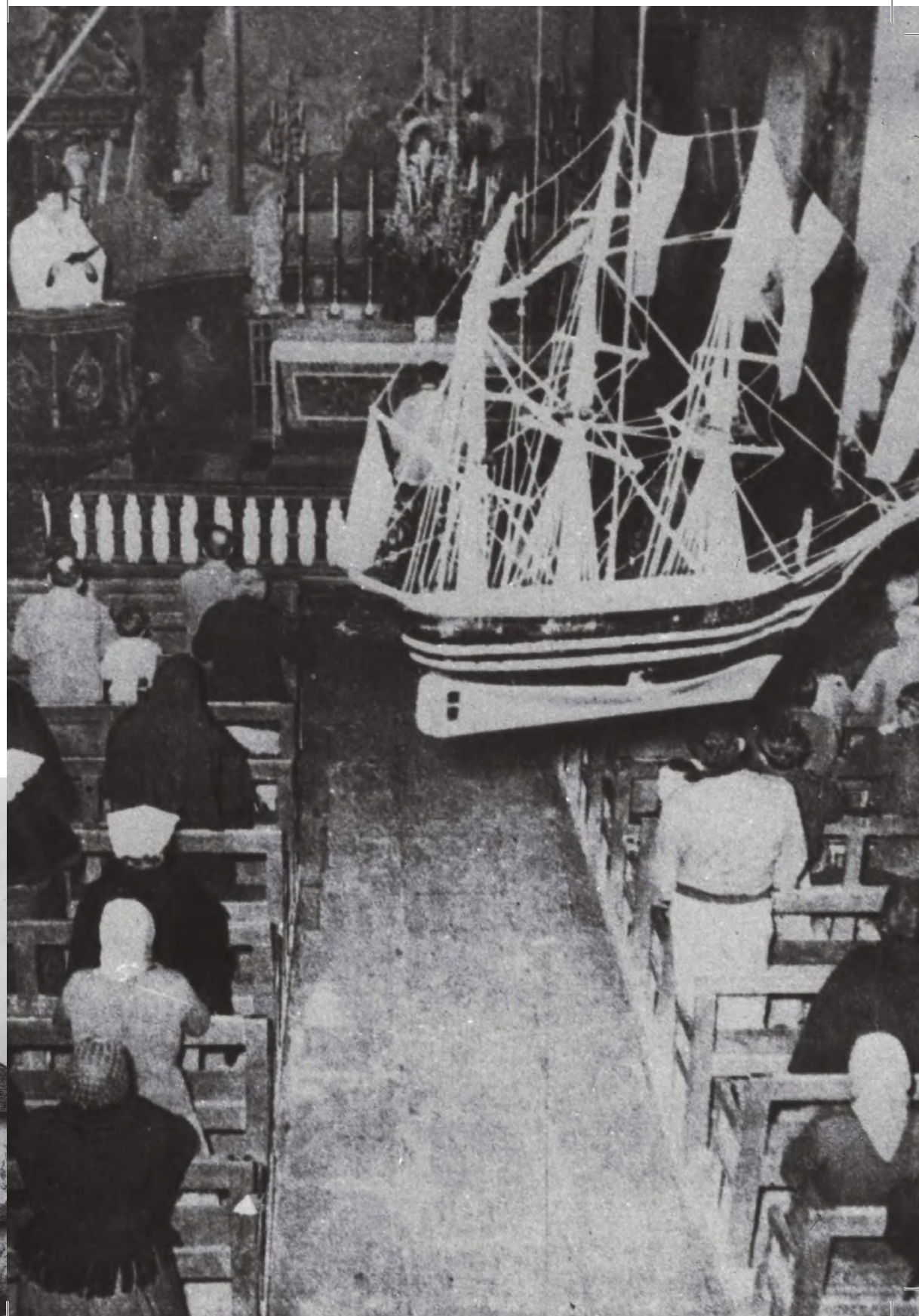


En 1766, les Houatais construisirent l'église actuelle, sous la direction du recteur Le Roux, sur la colline où se situait le village. Sans chœur, ni transept, elle avait en guise de clocher, deux poutres en acajou de treize mètres de haut, trouvées sur la plage et adossées au pignon ouest pour porter les cloches. La tribune fut construite, par les fidèles eux mêmes, sous la direction du recteur Kersaho en 1834, les deux chapelles latérales, le chœur et la sacristie, sous la direction du recteur Capitaine en 1840, le clocher en 1856, sous la direction du recteur Le Goff et la nef en 1867, sous la direction du recteur Yvon. Ces travaux furent effectués par les hommes et les femmes de l'île avec des pierres provenant de *Koh Kastel*.

Suspendu à la hauteur de la porte latérale, un bateau ex-voto fabriqué par un Houatais, tournait lentement au dessus de la tête des paroissiens, indiquant le sens du vent.

Dans la première moitié du vingtième siècle, la Soeur Saint Zéphyrin entretenait l'église, changeant les nappes du maître autel, remplaçant les fleurs en papier et astiquant les lampes à pétrole. Le lundi, sous sa direction, les petites filles allumaient des bougies pour faire fondre le pain de cire, ciraient et brossaient le chœur, et faisaient les cuivres. L'instituteur alors en poste a dessiné les fleurs de lys bleus sur le plafond de l'église et son épouse a verni les bancs. À l'approche de Noël, les enfants allaient chercher de la mousse dans la lande pour la crèche.





L'église a été agrandie en 1962 sous la direction du recteur Bulot, les Houatais ont eux-mêmes décapé les peintures intérieures et retrouvé les pierres des murs.

C'est également en 1962 qu'a disparu le grand crucifix de la place de l'église et que la sacristie a été déplacée.

Dans l'église, se trouve une très vieille statue de Saint Gildas, et une statue de Notre Dame de la Garde, posée sur une pierre provenant de la chapelle Saint Gildas.





Intérieur de l'église depuis 1962

Les Houatais allaient tous à la messe, certains quotidiennement. Ils se réunissaient chaque soir à l'école, particulièrement en novembre et en mai, pour prier sous la direction du recteur. Ils assistaient tous aux vêpres et les enfants allaient à la messe et au catéchisme le jeudi.

À la messe du dimanche, il y avait du pain béni avec du sucre de toutes les couleurs ; le recteur parlait en breton et les chants mêlaient le grégorien et le breton, résonnant avec une force impressionnante : *En ur horn ag er vro, én tu doh er hreinoz, E chomé païanned...*

Vêtus de noir ou de bleu marine, les hommes portaient une chemise blanche et une casquette ; ils tenaient à la main un énorme missel à tranche rouge, imprimé en gros caractères. Les femmes étaient en costume breton et en coiffe, tandis les enfants portaient des bérêts blancs.

La première messe, à cinq heures, tirait les femmes de leurs lits. Le dimanche, les cloches étaient sonnées pendant vingt minutes pour appeler à la grand messe. Les hommes se regroupaient sur la place devant l'église, au pied du monument aux morts, pour attendre que le recteur soit entré dans la sacristie. Ils pénétraient alors dans le sanctuaire et prenaient place sur leurs bancs de droite. Les femmes avaient gagné les bancs de gauche. Cette disposition classique des fidèles en fonction du sexe, a été notée par tous les observateurs au dix neuvième siècle, mais dans la première moitié du vingtième siècle, on observe également que les hommes sont assis devant les femmes.



Les hommes à la sortie de la messe

Le cimetière et les rites funéraires

Le premier cimetière de Houat se situait dans le vallon près de la chapelle Saint-Gildas, avant d'être transféré entre 1834 et 1838, au nord de l'Église, à quelques mètres de la falaise surplombant la mer.

Un ossuaire dans le cimetière, sorte de fosse commune, recevait les ossements tous les trente ans. Les tombes étaient rares au dix-neuvième siècle, car on creusait la terre au hasard pour lui rendre des morts anonymes, enveloppés dans un simple drap, sans cercueil. À cette époque, beaucoup d'hommes périssaient en mer et le cimetière était essentiellement la dernière demeure des femmes et des enfants, lesquels étaient enterrés au ras de l'église.

Quand il n'y avait plus de place au cimetière on déterrait certains défunts pour les remplacer par d'autres.



Lors du décès d'un membre de la communauté, la fosse était creusée par l'un de ses parents. Les villageois allaient rendre visite au défunt dont le corps restait exposé dans sa demeure pendant vingt quatre heures. Ils se relayaient auprès de sa famille pour parler de sa vie et des bons moments vécus ensemble. Tout le village accompagnait le corps à sa dernière demeure : un premier homme portait la croix, un autre des chandeliers et quatre pêcheurs portaient le cercueil sur un brancard. Si le défunt était une femme, ces fonctions étaient assumées par six Houataises.

La tenue de grand deuil portée le jour de l'enterrement et pour les prières dominicales pendant un an, comprenait une longue cape noire qui descendait par dessus le costume breton, avec un capuchon sur la coiffe. Pendant toute la période de demi-deuil, il ne fallait pas porter de coiffe brodée. On portait le deuil pendant deux ans pour un proche. Compte tenu des liens de parenté dans l'île, les femmes étaient presque toujours en deuil.



Fêtes, Processions, Pèlerinages

Selon l'abbé Delalande, il fut un temps où il y avait une procession le premier dimanche de chaque mois. La fête du quinze août comprenait une procession au port où l'on bénissait les bateaux, et celle du huit septembre était un grand Pardon, avec chant du Magnificat en breton avant la messe et procession à la fontaine après les vêpres, suivie d'un feu de joie accompagné d'un Te Deum.

La procession des rogations était depuis des temps immémoriaux, l'une des principales cérémonies de la presqu'île de Rhuys, puisqu'elle se rattachait à la découverte du corps de Saint Gildas. Les fidèles du continent venaient à Houat en grand nombre. Au début du seizième siècle, une tempête se leva alors qu'ils étaient en mer et cinq navires firent naufrage avec tous leurs passagers, ce qui entraîna la suppression de cette traversée en 1523. Mais les Houatais ont maintenu leur propre fête pendant plusieurs siècles.

Les Rogations étaient liées à l'agriculture et ont disparu avec elle. Pendant trois jours en mai, on demandait de la pluie et du beau temps pour la semence : le premier jour, on allait de l'église jusqu'au vieux moulin de *Koh Kastel* et l'on revenait.



Le deuxième jour, on allait de l'église au Fort central en traversant le village.



Le troisième jour, on longeait la dune au dessus de la grande plage jusqu'au Salus, en passant devant la chapelle Saint Gildas.



Roger Le Grand a décrit dans les années 1930, l'une de ces cérémonies : « la procession avance au dessus de Treac'h Er Gouret vers le port ; en tête le vicaire porte la croix d'argent, la plus belle, celle qui sert lors de la visite annuelle de l'évêque pour la confirmation. Le recteur le suit, accompagné de deux enfants de chœur aux robes rouges. Derrière, un homme tient ferme la lourde bannière de velours amarante où sont brodées en fil d'or les effigies de Sainte Anne et de la Vierge Marie. À sa gauche et à sa droite, des fillettes retiennent les larges tresses aux couleurs de la Vierge ; quatre jeunes filles portent un enfant Jésus ; enfin viennent la chorale, le cortège des religieuses et des îliennes en robes noires et coiffes blanches, dont on entend s'élever les chants » :

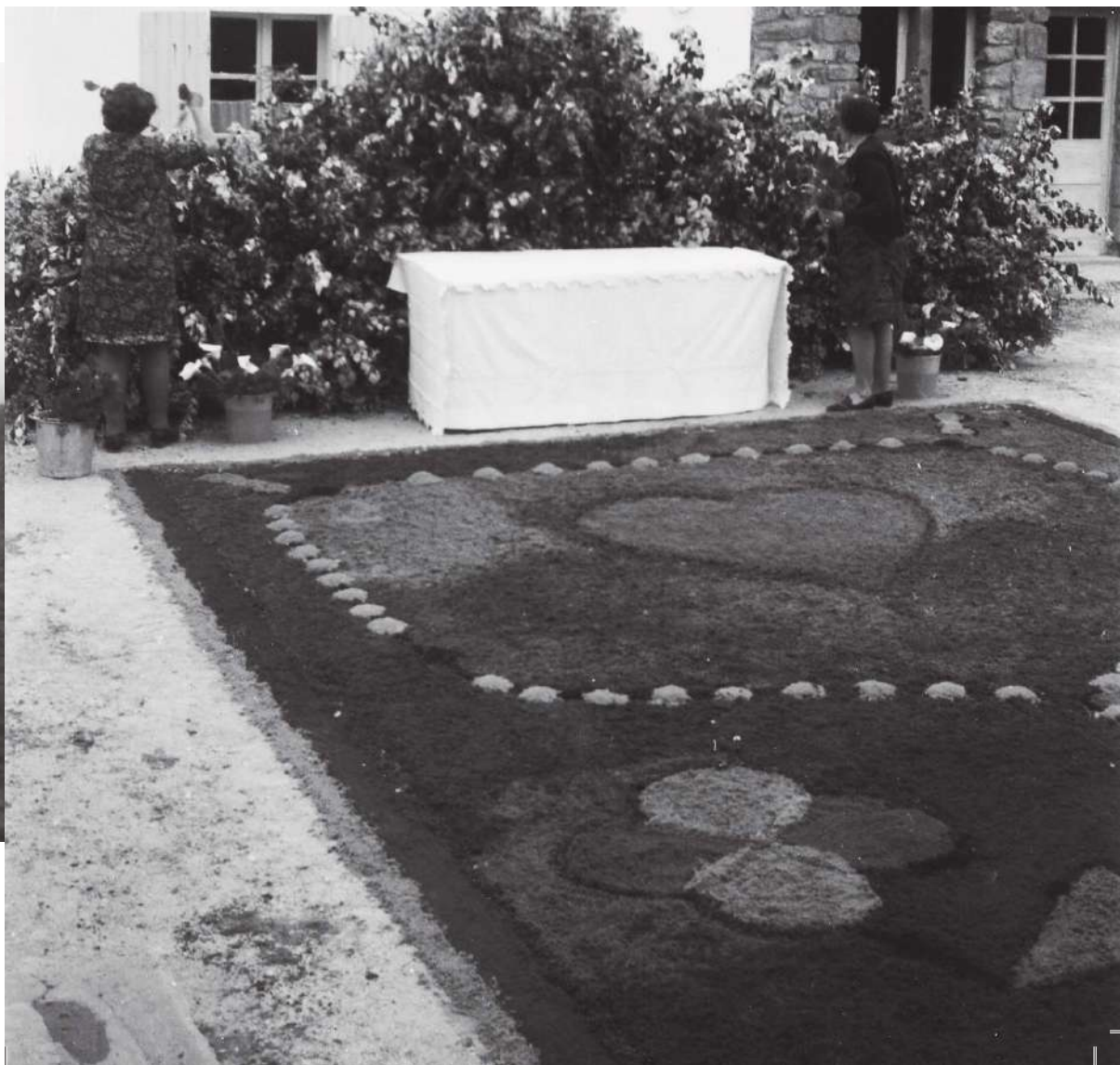
Sainte Anne, ô bonne Mère
Toi que nous implorons
Entends notre prière
Et bénis les Bretons !
Ô Fille immaculée
Reine au divin séjour
À notre âme troublée
Souris avec amour !
Ô sainte Anne, ô Marie
Nos vœux montent vers vous
Sauvez notre Patrie
Priez priez pour nous !
Soutiens dans la tourmente
Les pauvres matelots
Sauve la barque errante
De la fureur des flots
Ô fille immaculée
Reine au divin séjour
À notre âme troublée
Souris avec amour !

Pour rendre hommage à Sainte Anne, patronne des Bretons, on se rendait de l'église de Houat jusqu'à Sainte Anne d'Auray. Ce pèlerinage avait lieu le premier mercredi de juin et a constitué pendant longtemps pour les Houataises, l'une des très rares occasions de se rendre sur le continent. Dans les années trente à quarante, on faisait venir un vapeur tout blanc de la Compagnie Vannetaise de Navigation, mais les pêcheurs emmenaient aussi leurs familles sur leurs propres bateaux ; on débarquait à Saint Goustan où les bistrotières attendaient les pèlerins pour les attirer boire un verre et on revenait souvent assez gai.



Le vapeur de la Compagnie Vannetaise de Navigation emmenant les pèlerins

L'une des plus belles fêtes houataises, La Fête Dieu, a été maintenue jusqu'aux années 1980. On fleurissait un reposoir et chacun décorait devant chez soi, étendait sur la façade de sa maison, des draps brodés piqués de fleurs, décorait le sol de dessins de marc de café et de pétales de fleurs qui composaient des sujets religieux, partant de l'église et traversant le village.





Processions et fêtes
dans le village





La procession du Quinze Août reliait l'église au port, à travers le village, décoré comme pour la Fête Dieu. Les filles de Marie, en costume de cérémonie, portaient la Vierge sur une civière. Les enfants portaient des bérets tricotés à la main et ornés d'un ruban blanc noué par derrière.





Depuis l'entre-deux guerres, la procession du quinze août se prolonge en mer. Tout le monde embarque sur les bateaux pavoisés pour aller jeter une gerbe de fleurs dans la mer en souvenir de ceux qui y ont péri. Au retour, les pêcheurs font la course et à l'arrivée au port, on baptise les nouveaux bateaux.





Le 29 Janvier, jour de la Saint Gildas, date anniversaire de la mort du patron de l'île, une procession vespérale portant sa statue, se rend de l'église vers le port et on allume un feu de joie avec des vieux casiers et du landier.



ÉDUCATION ET SANTÉ

École religieuse et École publique

En 1832, le recteur Kersaho envoya une jeune Houataise sur le continent, achever son éducation et obtenir un diplôme lui permettant de devenir institutrice sur l'île dans l'école qu'il fit construire en 1833. Les religieuses de Kermaria lui succédèrent en 1865. L'école religieuse était gratuite ; les filles y allaient le matin et les garçons l'après midi, pour apprendre à lire et à compter.

Les classes commençaient à huit heures le matin et à une heure l'après midi. Elles devaient durer deux heures. La prière du soir (à sept heures en hiver et huit heures en été) avait lieu publiquement à la maison d'école. Tous les enfants, depuis l'âge de sept ans jusqu'à leur première communion, devaient aller en classe ; les jeunes gens devaient y aller jusqu'à leur troisième communion.

En 1882, la République créa une école publique dirigée par un instituteur venu du continent. Elle resta d'abord désespérément vide jusqu'à ce qu'un compromis soit trouvé : les garçons iraient, mais les filles resteraient à l'école des soeurs.

L'école publique a fait ses débuts difficiles dans une grande pièce du Fort central, avant d'être transférée, entre les deux guerres, à la sortie du village, sur le chemin du Béniguet, dans une bâtisse sans étage couverte de tuiles rouges et comprenant une salle de classe et un préau, ainsi qu'un puits et un lavoir.

On allait à l'école jusqu'à ce qu'on ait entre dix et quatorze ans selon l'époque, mais les parents gardaient parfois les enfants pour les aider, surtout au moment des récoltes. La scolarité terminée, les garçons allaient en mer avec leur père, les filles aidaient leur mère, ou travaillaient dans les hôtels et les restaurants, sur place ou sur le continent.

Jusqu'à la première guerre mondiale, les garçons s'embarquaient comme mousses vers l'âge de dix ans sur les bateaux de leur père ; plus tard, ils sont restés à l'école jusqu'à quatorze ans. Monsieur Yvon, instituteur à Houat de 1931 à 1945, peut s'enorgueillir d'avoir le premier, amené des élèves houatais au Certificat d'Études. Dans sa classe unique, il apprenait à lire, écrire et compter, à cinquante six élèves de six à quatorze ans grâce au respect qu'ils avaient pour lui et à l'aide des plus grands.

Dans les années cinquante, les vingt élèves de Houat travaillaient toujours dans une classe unique : ceux de six ans apprenaient à lire avec la méthode syllabique et avec l'aide de ceux qui préparaient le certificat d'études.

Le maître et ses élèves assuraient toutes les tâches ménagères de l'école, allant chercher des épaves et des sicots pour faire fonctionner le poêle à bois et balayant la classe avec des genêts. On s'éclairait à la lampe à pétrole.

L'école publique était alors mixte en principe, mais en réalité, elle n'accueillait que des garçons, ce qui évitait la concurrence avec l'école religieuse. Les relations entre l'école publique et l'Église étaient parfois excellentes, l'instituteur logeant quelquefois chez le recteur et faisant classe pendant la guerre dans l'école religieuse, car les obus allemands tirés de Belle Île sur Houat risquaient de toucher l'école publique.



La classe unique de l'école publique en 1951

La Médecine

On imagine qu'à l'époque celtique, la médecine était l'affaire des druides, à Houat comme sur le continent. Au Moyen Age, les moines de Saint Gildas pratiquaient une médecine à base de plantes. Après leur départ au quinzième siècle, la superstition développe des croyances en des Saints guérisseurs comme Saint Yves, Saint Corentin, Saint Patern, Saint Adrien, Saint André, Saint Armel, Saint Bernard, Sainte Apolline, Sainte Brigitte, Sainte Anne, symbole de la fertilité, Saint Goustan, protecteur d'Hoedic et surtout Saint Gildas contre la rage.

On utilisait des colliers talismans censés posséder un pouvoir de guérison, les « *Gougad Pateren* ». Il semble que l'on abrègeait les souffrances des mourants, avec la bénédiction de l'Église, en utilisant un marteau « *Ermel Béniged* ». On combattait les maux d'yeux provoqués par le milieu marin en portant des boucles d'oreilles. On plaçait une pierre en forme de croix sur le ventre d'une femme en couches pour soulager ses douleurs.

Au dix-huitième siècle, les gens d'Église se piquaient de connaissances médicales et la tradition populaire transmettait des remèdes de bonne femme à base de plantes thérapeutiques (ail, carotte, genêt, ortie, pomme de terre, algues marines...).

D'après Bachelot De La Puisaye les Houatais étaient bien constitués, rarement malades, et ils se soignaient essentiellement au vin chaud. Le jardin du recteur-médecin constituait la pharmacie du village. En cas de problème grave, il pouvait consulter le médecin de Belle Île par télégraphe à partir de 1865, ou faire venir le médecin des épidémies, sur requête du maire de Le Palais. De 1865 jusqu'au milieu du vingtième siècle, la soeur infirmière était le premier recours des malades, avant l'appel au médecin de Belle Île qu'il fallait aller chercher ou faire venir en bateau de sauvetage, en cas d'extrême nécessité.



La soeur Saint Zéphyrin

La Soeur Saint Zéphyrin, de 1882 à 1965, a consciencieusement prodigué des soins rudimentaires dans une grande pièce sombre sur la place de l'église, distribuant aspirine, huile camphrée, teinture d'iode, élixir parégorique, quinquina, banyuls, vermifuge et queues de cerises, donnant les premiers soins aux blessés, appliquant cataplasmes, vésicatoires, sinapismes et ventouses et faisant quelques piqûres. La soeur Nicole a pris le relais jusqu'en 2001.



Perrine la dernière matrone

Effectués par des matrones jusqu'à la première guerre mondiale, dans des conditions d'hygiène très rudimentaires, les accouchements furent ensuite pris en charge par une Houataise remarquable. Née à Houat en 1882, Eugénie Deschamps avait décidé, malgré les limitations de déplacements imposées aux femmes à son époque, d'aller étudier l'obstétrique à Lorient. Nommée sage femme de l'île par la Préfecture, cette femme étonnamment moderne, qui vivait sans son mari, a mis au monde sans accident, avec compétence et dévouement, toute une génération de Houatais, jusqu'à sa mort en 1958. Elle a également prodigué sans compter, des soins à tous ceux qui faisaient appel à elle et a lutté efficacement pour le développement de l'hygiène dans l'île. Détentrice de la première machine à coudre de l'île, elle confectionnait des vêtements pour les Houatais. Elle les assistait aussi dans la rédaction de lettres et les démarches administratives. Elle est également à l'origine de l'hôtellerie à Houat.



Eugénie Bourges née Deschamps

Les Houatais se portaient plutôt bien, malgré la présence d'aérosols marins dans l'atmosphère, soumettant la population à l'inhalation presque constante de composants marins et particulièrement de sodium, constituant un facteur d'hypertension artérielle et donc de morbidité d'origine vasculaire.

S'ils vieillissaient rapidement et mourraient souvent jeunes, c'était plutôt, dans le cas des hommes, dû à la mer, tandis que les femmes connaissaient des risques liées aux grossesses, et que la mortalité infantile est restée très élevée jusqu'à la première guerre mondiale.

On note cependant des cas d'épidémies au cours de l'histoire mouvementée de l'île : gale, dysenterie et typhus au dix-huitième siècle, fièvre jaune, angine gutturale, grippe, scarlatine, fièvre typhoïde et choléra au dix-neuvième siècle.

Les épidémies se raréfient après l'arrivée, en 1865, des soeurs de Kermaria qui inculquent à la population quelques notions d'hygiène, évitant par exemple qu'en cas de variole ou de rougeole, les voisins, accourus pour éloigner l'esprit du mal, ne propagent la maladie à leur tour. L'île connaîtra néanmoins des cas de tuberculose et de diphtérie au vingtième siècle.

Bien qu'il ait été interdit, dès le début du dix neuvième siècle, d'entreposer le fumier dans le village, les témoignages en évoquent la présence jusqu'aux années 1880. Au début du vingtième siècle, il était stocké à la sortie du village, au Rune, après la Sirène. On allait y vider les brocs de purin, dont le jus coulait le long du chemin. Chaque famille avait son tas de fumier, sur lequel prélevaient les enfants, après l'école, pour aller engraisser la terre.

Les ordures étaient jetées au Loric, ou sur un tas situé entre le village et l'étang. Celui ci, alimenté par une source, était nettoyé tous les ans et les fontaines étaient bien entretenues. Les eaux usées étaient jetées au Loric, sur le tas de fumier ou dans les caniveaux très profonds et recouverts de pierres peintes en blanc. Chacun nettoyait avec conscience devant chez soi.



Après 1947, c'est de Quiberon que vient le médecin, une fois par mois pendant dix ans : un bateau de pêche ou le courrier assurant le transport en cas d'urgence. C'est dans ces conditions difficiles qu'intervient le Docteur Joseph Tacher à partir de 1956. La mise à sa disposition en 1959, d'un hélicoptère Bell de la Protection Civile de Lann-Bihoué, permettra à ses visites de devenir hebdomadaires et aux cas urgents d'être immédiatement traités. Le docteur Tacher soignera les Houatais pendant trente-trois ans. Cet hyperactif au grand cœur consultait deux patients à la fois en donnant à chacun le sentiment d'être l'objet de toute son attention et de tous ses soins.



DE L'AUTARCIE À L'OUVERTURE



Le village entouré de champs au début des années 1950



ORGANISATION DU TRAVAIL ET PROPRIÉTÉ DE LA TERRE

La Répartition sexuelle des tâches

Dès 1778, le Major Detaille avait observé que la cueillette, l'élevage et la culture étaient essentiellement des activités féminines. En 1825, Bachelot de la Pylaie avait confirmé que la terre était plutôt le domaine des femmes qui effectuaient les travaux agricoles, assistées par les hommes quand ils n'étaient pas en mer.

La mer était le domaine des hommes. Sur terre, ils chassaient et aidaient les femmes aux plus lourdes tâches agricoles jusqu'à l'entre-deux-guerres.

En hiver, les femmes préparaient l'agriculture céréalière et les potagers, avec l'aide des hommes qui se consacraient alors également à la confection et à l'entretien du matériel de pêche. En été, les hommes pêchaient et les femmes travaillaient la terre. Tous effectuaient ensemble les moissons. À la première guerre mondiale, les femmes ont pris la place des hommes, derrière les charrues.

Le Système de propriété

Sur une superficie totale de quelques 600 hectares, Houat comptait au dix-neuvième siècle, 115 hectares de falaises et de pâtures communes ; le reste était, d'après l'abbé Delalande, divisé en 4203 parcelles, selon le cadastre de 1842. Malgré la tentative de remembrement effectuée vers 1825 par le recteur Mahéo, la parcellisation des terres restait extrême sur les sillons cultivables, car chaque enfant de chaque famille souhaitait avoir son lot de sillons familiaux.

Avec l'avis des notables, le recteur pouvait vendre des terres communes, au profit de l'église. Il possédait un jardin, un pré et un champ. Les Houataises y retournaient la terre, y faisaient les foins et y cultivaient des pommes de terre.

À l'ouest du village, se situait un champ, dont chaque lot appartenait à une famille. Plus loin s'étendait la lande d'ajoncs et de fougères.

À la fin du dix-neuvième siècle, la plupart des parcelles étaient constituées de quelques sillons, c'est à dire de bandes de terre de 40 à 120 mètres de long, par 60 à 110 centimètres de large, la superficie moyenne étant de 9,2 ares (2,5 près du village).

Ce morcellement résultait des partages successoraux et aurait abouti à un fractionnement à l'infini, si l'on n'avait adopté le travail collectif. Les gros travaux étaient donc effectués en commun et leurs produits répartis équitablement, sans oublier la part du recteur et des soeurs. Les parcelles voisines étaient labourées et récoltées ensemble, les grains, battus et répartis ensemble. Les parcelles de terre étaient bordées de murets en pierres sèches, destinés à protéger les champs du bétail.

C'est le recteur qui consignait par écrit les transferts de propriété effectués oralement par les Houatais avec une poignée de mains.

La propriété de Melvan où les chevaux vivaient leurs premières années et où les îliens se procuraient du foin, était partagée entre Houat et Hoedic, malgré quelques dissensions.

LE PRÉLÈVEMENT SUR LES RESSOURCES NATURELLES DE L'ÎLE

La Cueillette.

La cueillette représentait une part importante de l'activité des femmes, des enfants et des vieillards. Les ressources étaient abondantes : ajoncs, sicots, bois d'épaves, fougères, goémon, bouses de vaches, mûres, champignons, asperges, choux et oseille sauvages et coquillages ramassés sur la grève...

On allait à la basse mer en famille lors des grandes marées, pêcher des crevettes, des pieds de couteaux, des moules, des pousse-pieds et des crabes.

On allait cueillir du landier jusqu'au Béniguet avec une charrette attelée à un cheval, ou avec une brouette. Chacun allait sur son bout de terrain, connu au millimètre près, malgré l'absence de clôture et de document de propriété écrit. Le landier était coupé régulièrement pour faire du feu, ce qui permettait un entretien régulier de la lande. Pour s'approvisionner en combustible, les femmes ramassaient aussi les bouses de vaches vers le milieu de l'île et les faisaient sécher sur le mur, le long de la route des Béniguets.

On faisait également du feu avec le « goëmon de feu » ramassé en septembre et qui, séché, servait de combustible pour les longues veillées d'hiver. D'autres algues, séchées, servaient à faire des matelas, de la litière pour les bestiaux ou après avoir été brûlées, de l'engrais ou de la soude. C'est ainsi que les jeunes Houatais ont été « réquisitionnés » pendant la deuxième guerre mondiale pour ramasser du goëmon et le brûler sur la falaise : ils creusaient des tranchées pour allumer le feu sous le goëmon. Il se formait une sorte de pain de soude que l'on brisait à coup de pioche, une fois refroidi. Certaines algues permettaient également de confectionner du *Bara Mor* avec une mousse blanche ramassée sur certains rochers, séchée et portée à ébullition pour produire une sorte de gelée.

Coupée régulièrement, la fougère servait à faire la litière des vaches. La cueillette des mûres fournissait les rares fruits disponibles sur l'île.



La Chasse

La chasse jouait un rôle important dans la vie des hommes et des garçons. Elle était ouverte toute l'année pour les Houatais, sauf décision du recteur, mais réglementée. Un garde-chasse empêchait de contrevenir aux ordres et emmenait les récalcitrants au presbytère pour régler le problème. Il devait également empêcher des étrangers de faire du tort aux Houatais. L'autorisation de chasse des étrangers était conditionnée à l'approbation du recteur qui pouvait leur faire payer un franc par jour pour chaque fusil.

Chaque famille possédait un fusil. Les hommes chassaient la perdrix rouge, la bécasse, le canard sauvage en hiver et surtout le lapin de garenne dont on faisait grande consommation.

Les enfants portaient avec leurs « nioles » dénicher les oeufs de mouettes sur les rochers pour faire des omelettes ; ils chassaient le lapin, au furet, ou avec leurs chiens. Munis de bâtons, ils entouraient un ajonc en faisant un bruit de tous les diables, en criant et en tapant ; les chiens aboyaient, les lapins finissaient par sortir et les chiens les attrapaient.





AGRICULTURE ET ÉLEVAGE

La Polyculture vivrière

Dès 1778, la major Detaille notait que la moitié des terrains houatais étaient cultivés en froment, chanvre, légumes et asperges. En 1826 Bachelot de la Pylaie confirmait que les femmes faisaient pousser du blé, du lin et des légumes. Il y ajoutait de l'orge, de l'avoine, des pois, des pommes de terre et des fèves. Il notait aussi que les hommes participaient aux gros travaux agricoles.

Au dix-neuvième siècle, tous les Houatais étaient fermiers et possédaient leur bout de terre. Chaque famille, derrière son cheval, cultivait ses sillons, défrichant à pied, pelle et pioche sur l'épaule, le recoin de champ, étroit et inabordable, qu'il n'aurait surtout pas fallu laisser aux mauvaises herbes. Houat produisait alors le quart de ses besoins en blé, orge, lin, petits pois et pommes de terre. La population vivait autant de la terre que de la mer et subsistait presque en autarcie alimentaire. La vieille salée était échangée contre des aliments avec Belle Île.



L'abbé Delalande parle en 1850, de quatre grands champs : deux consacrés au froment, un aux pommes de terre et aux vesces, un en jachère pâturable. Il évoque aussi une culture d'orge, de jarosse, de légumes et de lin, ainsi qu'un système de rotation quadriennale.

Jusqu'à la première guerre mondiale, on cultivait encore du blé, de l'orge, du lin et des petits pois, mais lorsque les hommes sont partis à la guerre, les femmes se sont cantonnées aux pommes de terre et aux légumes, et ce, d'autant plus qu'elles percevaient des pensions de guerre pour subvenir à leurs besoins.

Les pommes de terre houataises étaient célèbres depuis qu'en 1846, un Inspecteur d'agriculture de Loire inférieure avait loué leur qualité, dûe à une récolte précoce. Elles étaient cultivées sur deux ou trois hectares, chaque famille bénéficiant de trois sillons sur lesquels trimaient les îliennes, le visage ruisselant et congestionné malgré le grand mouchoir blanc ou la capote qui leur protégeait la tête.

Cette culture se situait, de même que celle des légumes (haricots, melons, échalotes, oignons, cornichons, tomates, carottes, choux, betteraves, salades...), en descendant vers le vallon, près de la chapelle Saint Gildas. Le moindre sillon y était cultivé, ce qui permettait aux Houatais de ne jamais acheter de légume. Là aussi se trouvait le jardin du recteur, seul endroit de l'île où poussaient quelques arbres fruitiers, dont le produit excitait la convoitise des enfants, ce qui donnait lieu à quelques chapardages, aussi rapidement que fortement, réprimés par la morale.

Les sillons cultivés du vallon en 1939



Le Blé et les Moulins

La récolte du froment s'effectuait en commun, sur les sillons indivis, dont les habitants se partageaient les gerbes de blé proportionnellement au nombre de personnes composant la famille. Les 600 hectolitres de blé cultivés chaque année sur les champs du menhir et de l'étang, jusqu'à la première guerre mondiale, permettaient aux Houatais de produire leur propre pain.

Le premier moulin destiné à moudre le blé houatais a été installé par le recteur Simon, en 1826, dans la cantine. Ce moulin à bras a été remplacé en 1831, par un grand moulin à voiles, construit au *Koh Kastel*, à l'emplacement d'un ancien Fort Vauban : le futur meunier, Julien Bourgès, venu de Baden, fournit le bois gratuitement pour construire le toit et reçut en compensation la moitié du moulin. En 1880, les nouveaux propriétaires de cette moitié contestant les termes de cet arrangement, le recteur Lavenot fit construire un nouveau moulin sur la route du port et un statut du meunier, fut décidé par le conseil réuni au presbytère.

L'arrivée des meuniers à Houat, en provenance du continent, a joué un rôle très important : c'est à cette occasion que les meuniers Le Hyaric et Perron, originaires de Melrand, se sont implantés sur l'île, ont épousé des Houataises et ont fait souche.

La culture du blé a progressivement été abandonnée pendant la première guerre mondiale, marquée par l'absence des hommes qui aidaient aux gros travaux agricoles et par la construction du port d'*Er Bec* qui va permettre, ainsi que l'argent des pensions de guerre, de développer la pêche.

Quand on cultivait le blé, les hommes aidaient les femmes, mais quand la pêche a mieux donné dans les années 1920, ils se sont spécialisés dans la mer et les femmes dans la terre.

Les moulins, dont les grandes voiles devaient être réduites par des ris quand il y avait trop de vent, se sont arrêtés de tourner après la première guerre mondiale, quand les Houatais n'ont pu leur apporter suffisamment de blé. Ils ont cessé de donner la farine permettant de confectionner le pain de la semaine.



Le premier hôtel Bourgès et le second moulin houatais





Cheval à barbe



Les Chevaux

Il y a eu jusqu'à 38 chevaux à Houat au XIXème siècle. Ils ne travaillaient pas l'hiver; ils vivaient en liberté, d'abord sur l'île aux chevaux, puis dans la lande houataise, en bandes conduites par des chefs et se livraient parfois de terribles batailles. Petits, ils portaient au menton une sorte de barbe.

Ils connaissaient leurs propriétaires et s'approchaient d'eux lorsque ceux-ci allaient les chercher avec du pain pour transporter le blé, le foin et le goémon. Leur présence sur l'île était inextricablement liée à la culture et à l'égrainage du blé. Chaque famille avait sa charrue et y attelait son cheval.



Dans son récit de voyage à l'île d'Houat, Alphonse Daudet évoque, en 1876, l'égrainage du blé qui s'est poursuivi de manière inchangée jusqu'à l'entre deux guerres. Il parle de chevaux à demi-sauvages unis par deux ou trois, tournant étroitement autour de petites places dans le village, foulant le grain qui fait voltiger sa poussière au soleil, sous la direction d'une femme qui tient une poignée de paille à la main, tandis que ses compagnes, armées de fourches, repoussent le blé tout autour de l'aire.

Deux à trois familles se partageaient la même aire à battre dans le village. On la préparait en confectionnant d'abord un enduit avec de la bouse de vache que l'on laissait sécher. On étalait les gerbes, à peine inclinées, la tête surélevée, en commençant par le milieu et l'on faisait courir les chevaux dessus. Au départ, les chevaux dansaient sur les épis presque verticaux, accoudés les uns aux autres. Les grains tombaient par terre. Quand la paille était toute aplatie, on mettait les chevaux au repos et on ramassait ce qui était moulu avec des fourches en bois, avant de recommencer deux fois. À la fin, on rassemblait tous les grains avec des balais, on les tamisait sur des voiles, étalées par terre, et on les mettait dans de grosses barriques en bois. Le battage du blé a disparu après la première guerre mondiale.



Les chevaux ont commencé à disparaître à la même époque que les moulins. Il n'en restait plus que trois au début de la drôle de guerre et le dernier est mort pendant la deuxième guerre mondiale. Devenu sauvage et méchant, il faisait peur aux gens et surtout aux enfants. On ne lui coupait jamais les sabots et il n'était jamais ferré, car il n'y avait plus de maréchal ferrant. Une fois les chevaux disparus, les femmes ont dû cultiver la terre entièrement à la main, simplement armées de pics et de bêches.

Les Bovins

En 1778, le major Detaille évoque la présence de quelques vaches et brebis dont s'occupent les femmes, ce que confirme Bachelot de la Pylaie en 1826.

Les boeufs aidaient au travail agricole. L'île en comptait quarante quatre au milieu du dix neuvième siècle, ainsi que vingt neuf taureaux, soixante quatre vaches, onze veaux et cinquante sept génisses, se nourrissant en libre pâture, de paille de jarosse, d'algues, d'ajoncs pilés, et passant l'hiver à l'étable.

Il y avait aussi alors une quarantaine de porcs et une douzaine de moutons, ce qui en comptant les chevaux, formait un élevage de plusieurs centaines de bêtes qui s'est réduit progressivement après la première guerre mondiale, passant à cent cinquante bêtes en 1940, cent bêtes en 1945, vingt six bêtes en 1962.

La vente des crustacés étant devenue plus rémunératrice que celle des bovins, la foire de Houat du 24 mai, sur la côte de Rhuy, a disparu. Pour cette foire, qui rapportait aux Houatais presque 2000 Francs par an au dix neuvième siècle, les vaches, sanglées, nageaient jusqu'aux bateaux de pêche où on les hissait.

L'embarquement des vaches





Jeunes Houatais à la foire de la presqu'île de Rhuys



Cabaret breton à la foire des Houatais

La flottille, chargée de bestiaux, appareillait et naviguait de conserve avec celle de Hoedic, et débarquait à la plage de Port Maria de Saint Gildas, où les bestiaux étaient jetés à la mer, puis recueillis sur le rivage. Avant d'être mis en foire, ils étaient conduits dans deux prairies (une pour chaque île). La plupart étaient facilement vendus en raison de leur qualité réputée. Chaque famille possédait, avant la première guerre mondiale, trois ou quatre vaches qui lui donnaient du lait et du beurre. Le recteur lui-même en avait deux ou trois, dont s'occupait sa servante.

Les vaches avaient une grande importance et l'île était organisée en fonction d'elles. Le chemin qui allait vers le Béniguet était entouré de murets destinés à protéger les champs des troupeaux et en particulier le champ du menhir jusqu'à ce qu'on n'y cultive plus de blé et que l'on laisse les animaux errer à leur guise sous la conduite d'un taureau collectif, effroi des îliennes.



Les quatre issues du village étaient fermées par de solides barrières ; l'église et le cimetière étaient protégés pour empêcher les bêtes d'y pénétrer.

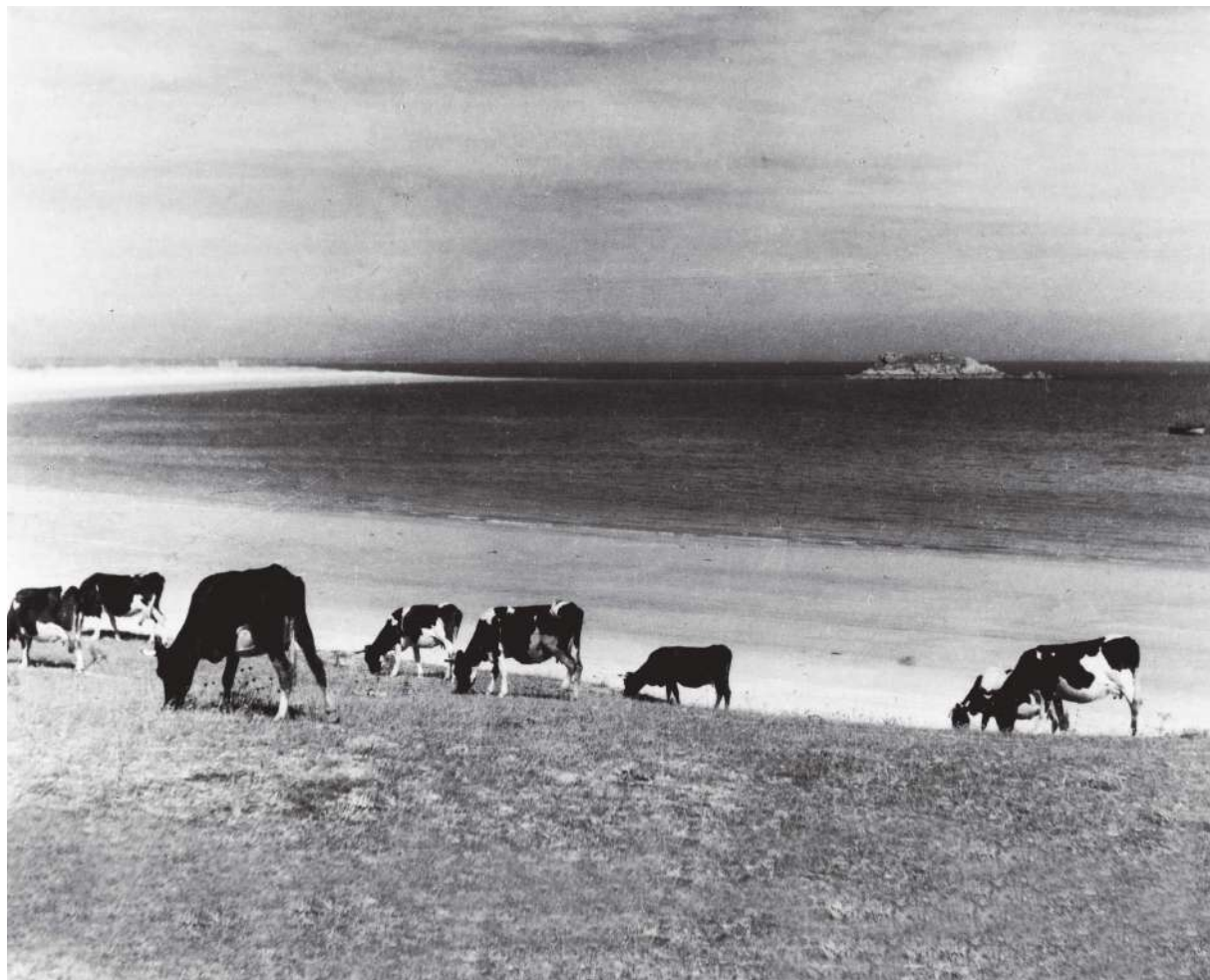
Un portail fermait l'entrée du village du côté de l'école publique : les vaches se promenaient en liberté jusqu'au Béniguet, elles revenaient vers 17h30 pour se faire traire. Elles s'agglutinaient alors devant la barrière et restaient là en meuglant. Lorsqu'on leur avait ouvert, elles buvaient à l'étang, puis retournaient aux écuries. Une autre barrière les empêchait de pénétrer dans le champ du Gorlay où poussait le foin. On l'ouvrait quand les foins étaient coupés et les vaches pouvaient alors y accéder, leurs propriétaires allant les traire sur place.

Ce troupeau occasionnait beaucoup de soucis aux Houataises qui en avaient la charge. On les rencontrait souvent, errant dans la lande, à la recherche de leurs bêtes. Quelque fois, des vaches tombaient à la côte et la population se précipitait avec des cordes pour tenter de les sauver. Les bêtes qui mouraient de leur chute, ce qui arrivait fréquemment,

étaient rarement consommées si on les trouvait, car on considérait qu'elles étaient impropres à l'alimentation, mais quelquefois, si on pouvait les saigner, on les dépeçait pour les manger. Les bêtes rescapées se reconnaissaient aux larges cicatrices qui zébraient leur robe ou à leur corne unique.



Vers le vallon, près de la cantine, on ouvrait la barrière quand les pommes de terre étaient arrachées, vers le premier septembre. Les vaches descendaient alors à la grande plage et au Salus où une petite fontaine leur permettait de se désaltérer. On les appelait les «touristes houataises». Le soir, elles revenaient au village, toujours par le même sentier, à la queue leu leu. Là où elles traversaient, la terre était dure. Elles mangeaient alors l'ail et les oeillets sauvages et le beurre avait un goût d'ail. Elles s'arrêtaient boire dans le vallon et se battaient quand il n'y avait pas d'eau.



La surveillance des vaches revenait à un garde champêtre, payé par l'Église, et dont l'office consistait, de l'ensemencement jusqu'à la moisson, à rendre compte au recteur des bestiaux qui passaient dans les lieux ensemencés, dans l'étang ou les jardins enclos. L'amende à payer à l'Église était de cinq sous par bête à cornes dans les lieux interdits, par cochon non muselé et de dix sous par cheval. L'amende non payée était publiée au prône de la grand messe et notée au Registre des dettes.

Cette fonction de garde champêtre était tenue par une femme, jusqu'à ce qu'elle soit transférée, à la fin du dix neuvième siècle et jusqu'à l'entre deux guerres, à un forgeron Belle Îlois marié avec une Houataise et chargé de surveiller le passage des bêtes d'un côté à l'autre de la « route » qui menait à *Portz Plouz*, pour les empêcher d'aller, malgré les murets, dans les champs plantés. Sa femme, qui avait la charge de ses bêtes personnelles, les ayant un jour laissées passer dans les champs, il s'est mis dans une telle colère, qu'ayant couru jusqu'à la fontaine, elle est morte dans la descente.





Cotres et canots

PÊCHE ET INSERTION DANS L'ÉCONOMIE DE MARCHÉ

À Houat, la Mer appartenait aux hommes, comme la Terre appartenait aux femmes, qui mouraient souvent sans avoir jamais quitté leur île. La mer constituait une véritable obsession et le temps conditionnait le travail et souvent la survie des hommes. Les pêcheurs consultaient jour et nuit le baromètre du village et l'on guettait même la queue des vaches dont on disait que l'orientation au sud indiquait que le temps allait se gâter. Dès 1826, Bachelot de la Pylaie indiquait que les hommes passaient l'essentiel de leur temps entre eux et sur leurs bateaux. Les pères employaient leurs fils comme mousses à partir de l'âge de dix ou douze ans.

Les risques de la mer

La dure vie des marins entraînait une surmortalité masculine qui faisait des sociétés insulaires des communautés à dominante démographique féminine. La plupart des familles houataises étaient touchées par les accidents en mer qui leur arrachaient des époux, des pères, des fils, des frères et des fiancés. Au moins six naufrages ont eu lieu entre 1822 et 1877, au moins trois entre 1930 et 1941.

Le 18 août 1926, par très mauvais temps et faible visibilité, un bateau de pêche fut touché par des bateaux de guerre qui s'exerçaient à tirer sur des bouées et coula avec tout son équipage.

Une autre fois, un pêcheur était allé poser ses filets au sud de l'île avec ses deux frères et son beau frère. Une risée a couché le bateau alors qu'il se préparait à mouiller les filets et il s'est emmêlé dedans. Lorsqu'on l'a retrouvé, trois mois plus tard, à Loc Maria, il avait encore une chaussette au pied, ce qui a permis à sa femme de le reconnaître.

Un famille entière, partie acheter du ravitaillement à Auray pour l'hiver, a fait naufrage quand une risée a couché le côtre et que la voile, très lourde, s'est prise dans l'eau. Les cinq occupants se sont noyés et le corps du père a été retrouvé trois mois plus tard vers Saint Goustan.

Il y avait encore sur l'île, dans les années 1960, dix veuves de marins et onze Houatais se souvenaient que leur père, Benoît Perron, s'était noyé en 1941, après qu'une mauvaise lame ait basculé sa barque à Cenis, le précipitant contre un rocher où il s'est fracassé le crâne.

On n'a pas oublié à Houat le naufrage du *Carl Bech* à Quiberon, du *Saint Goustan* et du *Courageux* en rivière d'Auray, du *Saint Philibert* à l'entrée de la Loire, lors d'une terrible tempête qui a fait 500 morts, du *Kerné* perdu corps et biens et de *l'Artiglio*, bateau italien qui a explosé, un dimanche pendant la messe, en faisant couler une épave.

Depuis des siècles, les Houatais ont la réputation justifiée de porter secours aux victimes de la mer, veillant les victimes en attendant les familles. La solidarité entre les membres de leur propre communauté frappés par cette fatalité est exemplaire.

Les conditions de travail

Les métiers de la mer demandent de la force, du courage et de l'intelligence. L'identité socioprofessionnelle des pêcheurs est fondée sur le partage des risques liés à leur métier, la connaissance des fonds, des courants, des marées et des rochers, ainsi que sur la valeur des techniques transmises de père en fils. Les garçons ont suivi naturellement leur père pendant des siècles, devenant ainsi des hommes vers l'âge de dix-douze ans au dix neuvième siècle, treize-quatorze ans jusqu'aux années 1960.



Les équipages familiaux réunissaient pères et fils, mais aussi frères, cousins, beaux frères et neveux. Leur réussite reposait sur les talents du capitaine, et sur la chance, car la pêche est un métier aussi aléatoire que dangereux.

Jusqu'à la fin du dix huitième-siècle, les conditions de pêche n'ont guère changé. La vente du poisson sur le continent était limitée par la taille de la flottille houataise et l'impossibilité de le conserver autrement qu'en le salant ou en le séchant, ce que faisaient de façon plus efficace les industries du continent. Le poisson était donc essentiellement pêché pour l'alimentation des insulaires qui fabriquaient leurs propres filets et consommaient leur godaille de mulets, congres, aiguillettes, vieilles et maquereaux ou échangeaient à Belle Île, des vieilles salées contre des pommes de terre. Il était plus facile de conserver et donc de commercialiser les crustacés que le poisson.

Il existait depuis longtemps des jetées de pierres sèches au Collet et à Port Navallo signalées par le Major Detaille dès 1778. Mais au début du dix-neuvième siècle, les Houatais construisent, sous la direction des recteurs Roussel et Mahéo, Port Collet qui peut abriter dès 1845, huit chaloupes, cinq grands et six petits canots et permet à la pêche de commencer à se développer.

Après 1850, l'expansion du chemin de fer en France, facilite le transport des produits de la mer vers les grandes villes. Le développement des conserveries de poissons stimule la pêche atlantique et permet son insertion dans l'économie de marché.

Les débuts houatais sont à cet égard modestes, car les canots à voile ne faisaient que quatre ou cinq mètres de long et ne disposaient chacun que de douze casiers à crustacés, mais les langoustes, homards et tourteaux houatais étaient vendus directement sur place à un négociant anglais et au restaurant-traiteur Prunier dont le dundee-vivier venait s'approvisionner tous les quinze jours. Cela offrait une meilleure résistance économique que le poisson, dont les mareyeurs de Quiberon, Belle Île ou du Croisic

disaient alors qu'il ne « servait aux Parisiens qu'à faire du fumier ». Il arrivait souvent qu'après deux ou trois jours de traversée, à la voile ou à la rame, pour aller proposer leur pêche à Nantes, les pêcheurs reviennent sans l'avoir vendue.

Les Houatais ont toujours privilégié la petite pêche autour de leur île, ce qui leur permettait de partir vers quatre heures du matin, et même plus tôt en été, pour rentrer vers seize heures trente, afin de se restaurer et se reposer, avant de réparer casiers et filets pour le lendemain. Jusqu'à la fin des années 1950, le chalut servait plutôt à assurer l'autoconsommation en poisson, les ligneurs et les caseyeurs réalisant l'essentiel des ventes de produits houatais. La coquille Saint Jacques et l'huître étaient pêchées à la drague en hiver et les sardines au printemps et en été. Après les guerres, il y avait pléthore de crustacés, mais les prix étaient bas.



Le port Er Bec dans l'entre-deux-guerres





Le port Er Bec dans l'entre-deux-guerres



Au retour de la pêche, on nettoyait les filets de tout ce que la mer y avait accroché ; on lavait les grands filets à langoustes, et on séchait les filets sur l'herbe, le long de la route qui allait du port au village.

On réparait les filets dans le village en les accrochant à un mur, en particulier celui de la cantine parce qu'il y avait assez de longueur pour pouvoir les remailler.



Le recteur Lecam aidant au nettoyage des filets dans l'entre-deux guerres

Les filets servaient lors de « la senne », pêche nocturne effectuée à la grande marée, près de la grande plage : deux bateaux partaient en emmenant chacun l'extrémité bien pliée d'un filet ; ils effectuaient un demi cercle pour que le filet soit bien arrondi dans l'eau. Les hommes ramenaient alors le filet vers le sable. Il était plein de poissons phosphorescents au clair de lune surtout des poissons plats.

Les pêcheurs fabriquaient les casiers en hiver, avec des baguettes de bois mises à tremper dans de l'eau, de manière qu'on puisse leur donner une forme arrondie. Ils les réparaient le soir. D'une dizaine par bateau au dix-neuvième siècle, les casiers sont passés à une trentaine dans l'entre-deux-guerres, puis à une centaine.



Même sans aller loin, il fallait souvent six heures aux bateaux pour se rendre sur le lieu de pêche à la voile ou à l'aviron et autant pour revenir ; il fallait être à l'heure pour la marée car le poisson est plus facile à prendre avant que le soleil ne pénètre dans l'eau. Les quantités pêchées restaient très limitées.

En hiver, on n'allait au large que pour poser et relever quelques casiers et draguer la coquille ou l'huître jusqu'au coucher du soleil. Dans les courants du Béniguet, les îliens tendaient leurs lignes aux pironneaux et aux vieilles. En été, les Houatais pêchaient des crabes. Ils en perdaient beaucoup quand il faisait chaud et devaient les rejeter à l'eau. Quand les corps n'étaient plus très vivants, ils gardaient les pouces pour les manger. Quelques gros bateaux, comme l'*Île de Houat*, faisaient quinze jours de mer pour pêcher la langouste, le thon ou la sardine.

L'identité maritime s'affirma au détriment de l'activité agricole après la première guerre mondiale. Lorsqu'ils furent démobilisés, les hommes ne reprirent pas la place qu'ils avaient laissée derrière les charrues et se spécialisèrent dans la pêche, facilitée par la construction du port d'*Er Bec* en 1915-16, et la motorisation des bateaux financée par les pensions de guerre.

Les premiers chalutiers à vapeur avaient fait leur apparition en France en 1911, retirant aux îles leur avantage de station-relais avancées en mer et les soumettant à la concurrence de pêches plus lointaines, alors que faute de moyens et d'infrastructures, la motorisation y avait été assez lente.

À Houat, les premiers moteurs datent de l'entre-deux-guerres et ont contribué à rendre la pêche plus rentable au détriment de l'agriculture. Spécialisés dans le crustacé (homard, langouste, araignée, crabe, langoustine, crevette), les Houatais augmentent leur flottille de pêche de vingt-neuf à trente et un voiliers de 1924 à 1927 et à trente-cinq voiliers et bateaux à moteur en 1930. Des viviers à crustacés de quatre mètres carrés permettent de garder les bêtes en pleine mer, en attendant de les vendre.

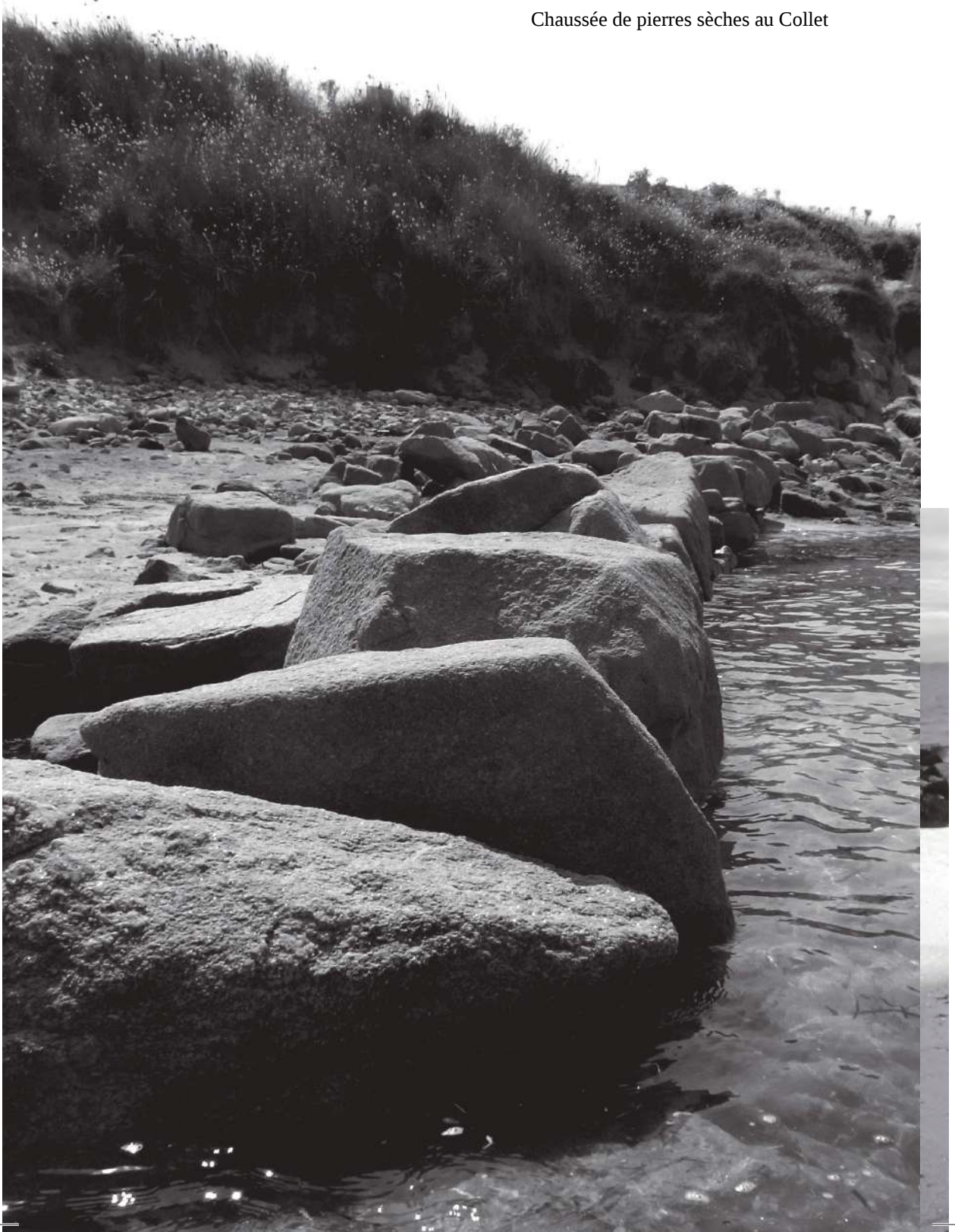
Le nombre de pêcheurs est resté stable autour de soixante-dix après la première guerre mondiale, représentant soixante-dix pour cent de la population masculine de l'île. Les bateaux sont restés d'assez faible taille, bien que le tonnage ait doublé, malgré la disparition progressive, d'abord de la pêche au thon après la première guerre mondiale, puis de la pêche à la sardine.



À la suite de la tempête de 1951 qui détruisit l'essentiel de la flottille, les bateaux de pêche n'étaient plus que vingt en 1957, tous à moteur, et pour la plupart équipés d'une petite cabine. Leur nombre allait remonter et se stabiliser autour de vingt-huit à la fin des années 1960 et au début des années 1970.



Chaussée de pierres sèches au Collet



LES PORTS DE HOUAT

L'évolution socio-économique houataise est inextricablement liée à l'histoire de son infrastructure portuaire.

Dès 1778, le Major Detaille évoquait l'existence d'une jetée de pierres sèches à Port Navallo sur la côte Nord et d'une chaussée de pierres sèches au Sud de *Trech'Er Gouret*, dont le nom s'inspire. Cette chaussée, face à Port Collet, qui était ensablée depuis des décennies, a reparu lors des neuf tempêtes de 2013-14.



Jetée de pierres sèches de Port Navallo

Port Collet

Port Collet a été construit de 1812 à 1824 par les Houatais sous la direction des recteurs Roussel et Mahéo sans la moindre aide publique, avec d'énormes blocs de pierres franches arrachées aux falaises.

Situé loin du village, mais à l'abri des vents dominants, il tirait son nom de sa disposition en fer à cheval et pouvait accueillir une trentaine de bateaux de pêche, grands et petits, parmi lesquels des thoniers comme *L'Île de Houat*.



Port Collet au XIX^e siècle



Port Collet

Le Port d'Er Bec

En 1915-16, les Houatais construisent une digue au lieu dit *Er Bec*, avec la participation de prisonniers allemands, et en utilisant des pierres de la façade du Fort Central, mais le port n'est en pleine eau qu'à marée haute et la plupart du temps, les bateaux doivent rester en rade.



Digue d'Er Bec

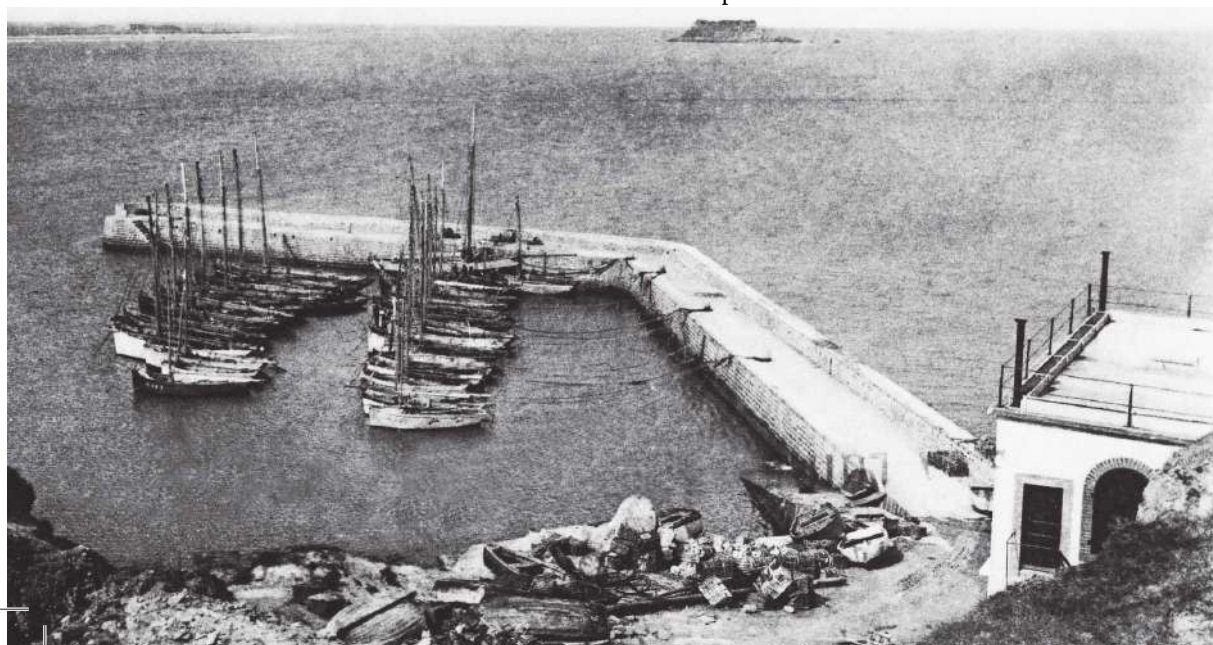
Au début des années trente, est construit le Quai Capiot, brise lame éclairé d'un phare.



Digue d'Er Bec et Quai Capiot

Un abri du marin, cube de ciment armé adossé à la falaise et orné d'une sirène en figure de proue, construit par le minotier vannetais Dalidot, remplace alors la cabane en bois située au bout de la jetée construite en 1915.

Le port Er Bec et l'îlot du Yoh en rade



Le port d'*Er Bec* résista à la tempête de 1932 qui dura trois jours et trois nuits, pendant lesquels les marins restèrent à bord de leurs pinasses et à celle de 1938 qui détruisit quatre bateaux. Il fut dévasté le 27 janvier 1951 par une terrible tempête venue du Sud Est.

La flottille houataise de petites pinasses à moteur, nouvellement construites ou rénovées, a été presque entièrement détruite et les carcasses éparpillées jusqu'au delà de la digue. Quelques rares bateaux ont survécu par miracle.

Les bateaux plus vieux et plus petits qui étaient à l'abri de Port Collet ont été moins affectés, la tempête n'étant pas venue à bout de ses pierres sèches, malgré les dégâts.

La plupart des bateaux n'étant pas assurés, les pêcheurs ont tout perdu. Certains ont reçu des subventions pour acheter un autre bateau, d'autres ont dû s'embarquer sur les bateaux épargnés. La solidarité traditionnelle houataise a joué à plein, cette fois encore.

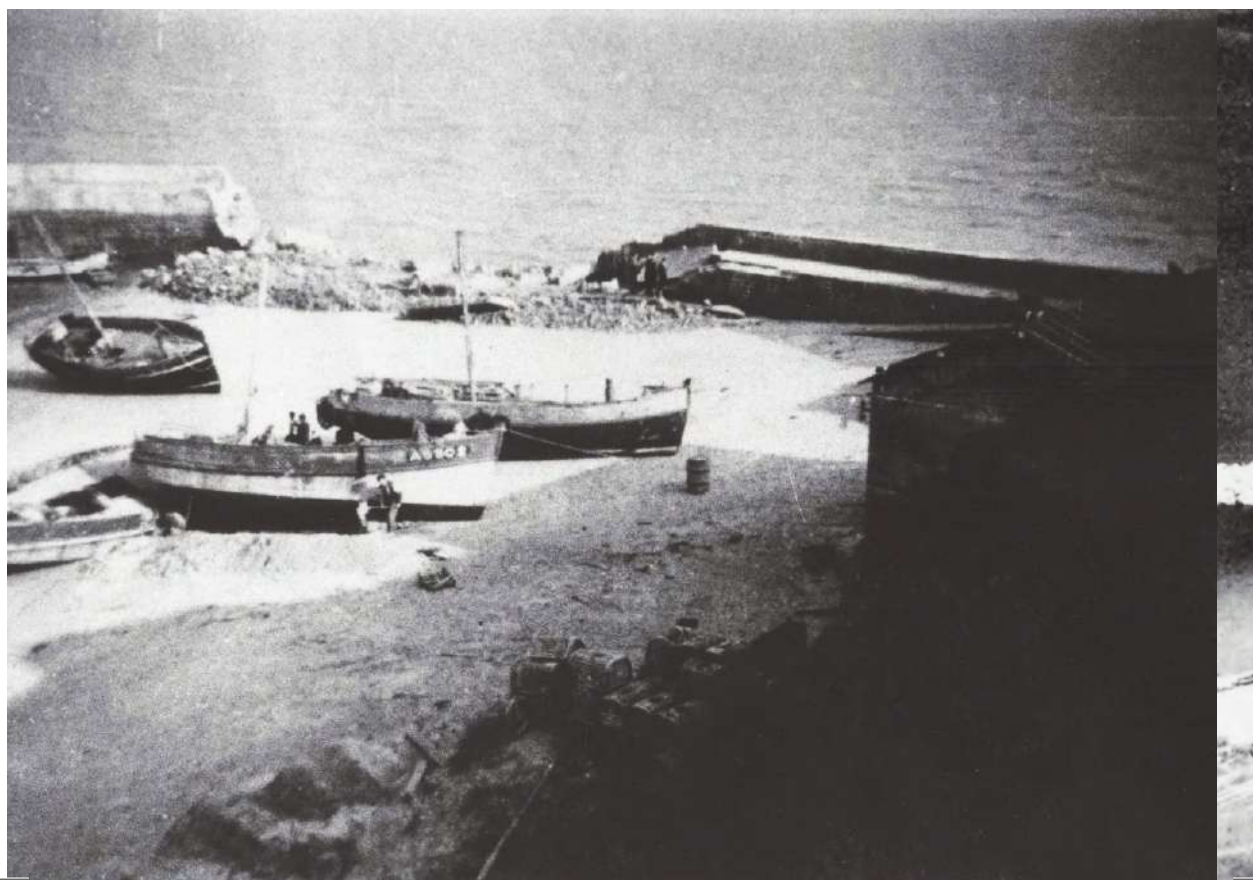


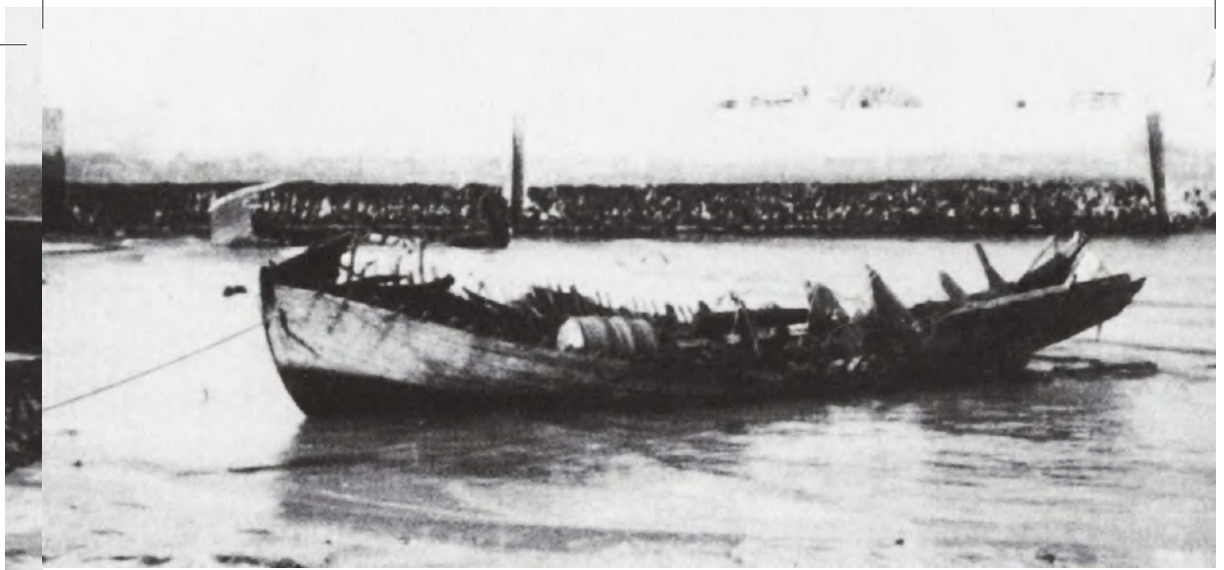




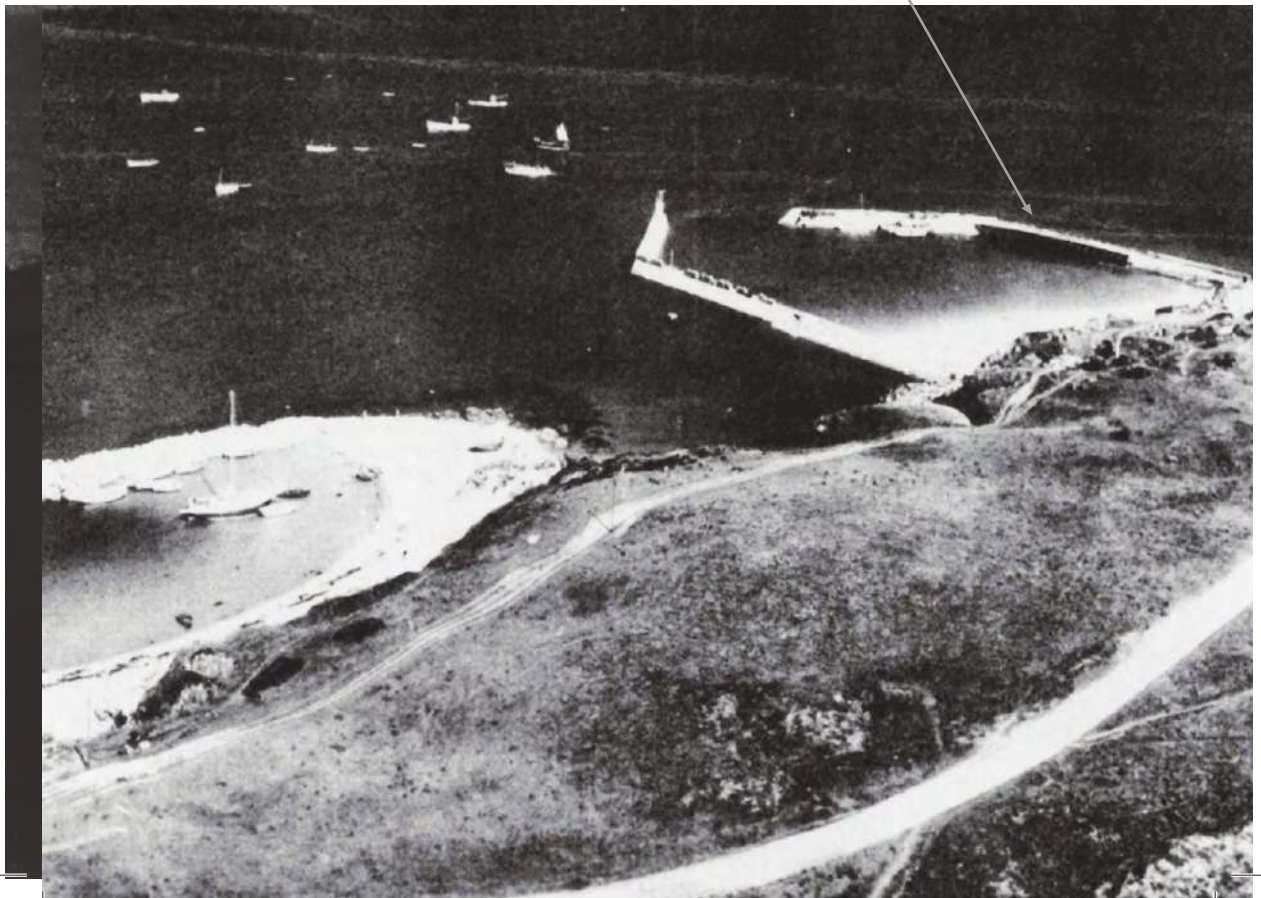
Après la tempête de 1951







Devant l'ampleur de la catastrophe, un élan national de générosité a sauvé l'île qui a reçu des dons de toute la France. Mais pendant plusieurs années, les Houatais n'ont pas eu de vrai port. Ils ont donc rafistolé la digue détruite avec un ponton en bois.



Le Port Saint Gildas

Les pouvoirs publics ne souhaitant pas, à l'origine, financer la construction d'un nouveau port, le recteur et le maire ont lancé des appels de fonds et les Houatais ont commencé à construire eux-mêmes la route vers l'emplacement qu'ils avaient déterminé sur la côte Nord, à proximité du village.

Construit de 1953 à 1955, le port Saint Gildas permet aux bateaux d'entrer et sortir du port sans tenir compte des marées et peut abriter une cinquantaine de bateaux. Grâce à lui, la flotille de pêche houataise, reconstruite à neuf, peut s'orienter au début des années soixante, vers une pêche plus efficace et plus profitable et l'île prend un nouveau départ.



Pose de la première pierre du Port Saint-Gildas



La construction du port Saint-Gildas





Inauguration du port Saint Gildas, le 22 Septembre 1955. Sur la photo du haut, le maire, Hubert Le Berre



L'insertion de l'île dans l'économie de marché s'accélère, ses ressources monétaires augmentent. Les activités qui permettaient une quasi autosubsistance au prix d'un très dur travail féminin, semblent de moins en moins justifiées, puisque les îliens peuvent acheter ce dont ils ont besoin, avec les revenus de la pêche. Progressivement, l'élevage et la culture vont diminuer pour finalement s'éteindre, ce qui va modifier considérablement l'apparence de l'île et le mode de vie de ses habitants. Les pêcheurs désertent les petites masures du vieux bourg pour construire de grandes maisons modernes et confortables sur la montée du Port.



Vues du bourg et du Port Saint-Gildas à la fin des années 1950





LES COMMUNICATIONS AVEC LE CONTINENT

Les religieuses avaient tenu, au dix-neuvième siècle, le premier bureau de poste et de télégraphe houatais, avant que la République ne le confie à un fonctionnaire, dans le cadre du démantèlement du régime théocratique dans les années 1880-90. Un préposé allait tous les cinq jours sur le continent chercher le courrier. Le bateau-poste recevait cent cinquante francs par mois, ce qui représentait vingt cinq francs par passage. Tous les trois mois, le sac postal *Dominique* contenait les pensions des retraités de la marine. L'importance du service postal est illustrée par le fait que le bateau reliant l'île au continent est nommé, depuis cette époque, le Courrier.

Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, des pêcheurs comme Marin Deschamps, assurent les rares et irrégulières communications avec le continent. Quelques visiteurs empruntent le bateau des Ponts et Chaussées. Les communications avec la grande terre, longs et difficiles par temps calme, deviennent précaires, dangereux, voire impossibles, par tempête.

Les Courriers

Un service est assuré par *Le Gobelin* deux fois par semaine, le mardi et le samedi, au tout début du vingtième siècle. Après la première guerre mondiale, un cotre à voiles, *L'Étoile des Mers*, assure le passage trois fois par semaine. Par beau temps, la traversée Quiberon-Houat prend approximativement deux heures, mais en cas de tempête, le voyage peut durer toute une journée. La durée exacte du voyage dépend des marées, des vents et des bords à tirer.

Vers 1925, le maire de Houat, Louis le Hyaric, assure le service, trois fois par semaine, avec le *Sainte Anne*, bateau à vapeur chauffé aux sicots de lande, qui coulera dans le port un jour de tempête et sera remplacé par *L'Angélus de la mer*, voilier équipé d'un moteur Thomson à gaz oil, puis d'un moteur à essence.

Dans les années trente, *L'Étoile Quiberonnaise* des frères Auffret de Quiberon, pinasse à moteur de treize mètres, sans abri, passe trois fois par semaine pour apporter des vivres, des journaux et des lettres. Les houatais qui l'empruntent pour aller sur le continent, doivent y rester deux jours et y trouver un gîte.

Arrivée de l'Étoile Quiberonnaise au port Er Bec





Le Houatais Prudent Le Roux prend la suite avec *Le Dernier Galopie* qui sera réquisitionné en 1939. Pendant la guerre, le maire Louis Le Hyaric assure la seule liaison autorisée avec le continent, sur sa pinasse le *Henri et Jeanne*, qui a le droit d'aller à Vannes.

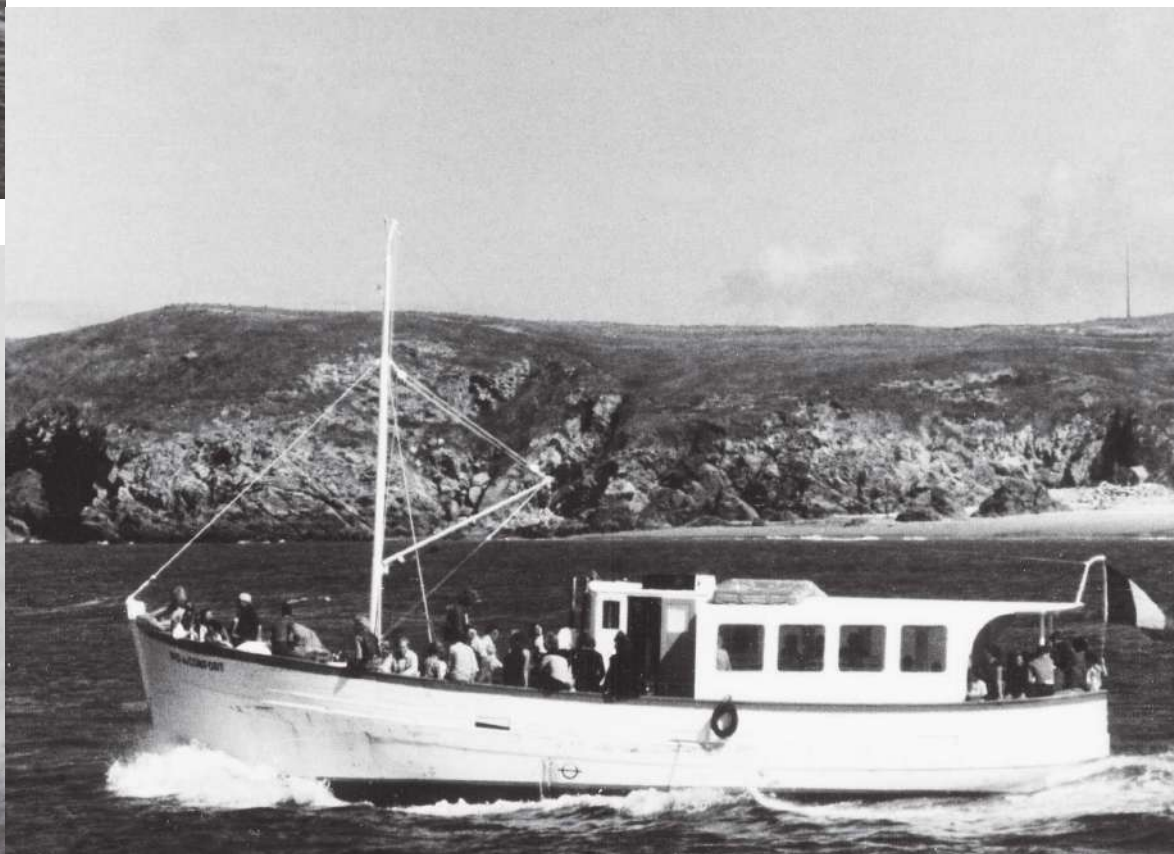
Le Dernier Galopie reprend du service après la guerre, trois fois par semaine, jusqu'à ce que Gildas Le Roux, fils adoptif d'un retraité du continent, prenne le relais, d'abord avec le *Norbert et Gildas*, puis en 1948 avec le *Rose de Lisieux* qui n'a pas de cabine et dont les passagers restent sur le pont pendant les deux heures de traversée, assis sur des casiers. Le dernier bateau de Gildas Le Roux s'appellera l'*Archange Gabriel*.



Le départ des courriers de Port Er Bec



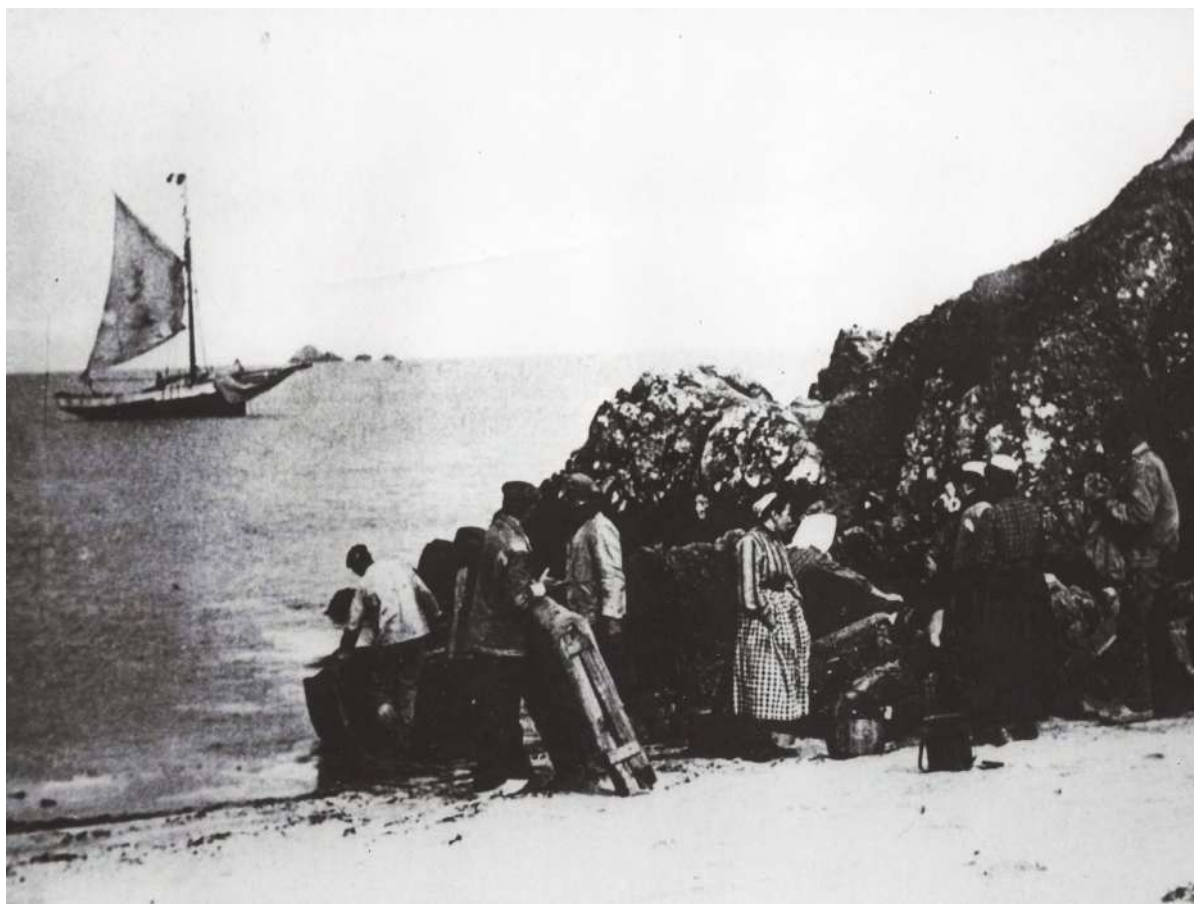
Yves Le Roux prend la suite en 1955 avec *Le Cap au Large*, puis le *Notre Dame de Confort*, vedette de seize mètres de long, vingt neuf tonneaux et deux moteurs diesel, équipée d'une cabine et pouvant transporter quatre-vingt passagers. Pour assurer le courrier trois fois par semaine, il reçoit 18000 anciens Francs par an lui permettant à peine d'entretenir le bateau, ce qui explique qu'il ait dû développer le transport des touristes en été pour équilibrer ses comptes. Il continuera jusqu'aux années 1980 d'abord seul, puis en complément de l'Enez Houad.



Le Notre Dame du Confort quittant le port Saint Gildas

Embarquements et Débarquements

Les conditions d'embarquement et de débarquement sont restées extrêmement incertaines et pittoresques jusqu'à la construction du Port Saint Gildas. Au dix-neuvième siècle, on débarquait aux rochers de la côte ; on mettait un canot à la mer et on abordait sur des roches couvertes de varech. Jusqu'en 1915 et même bien au delà, c'est le vent qui décidait des lieux d'embarquement et de débarquement. Quand il y avait de forts vents de Sud, on embarquait ou on débarquait au Nord, à la plage de la Fontaine, au Loric ou à Port Navallo.



Arrivée du courrier à Port Navallo

Par fort vent d'est, on allait à la plage du Salus.

Pour aller jusqu'au canot, les marins portaient les passagers sur leur dos. Gildas Le Roux avait une force herculéenne, on l'appelait Cerdan. Quand il s'agissait de dames un peu fortes, le porteur s'enfonçait dans le sable. Quelque fois, les marins laissaient tomber les passagers.



Embarquements au Salus





Embarquements au Salus



Même lorsque les vents permettaient d'aller au Port *Er Bec*, le bateau ne pouvait y pénétrer à marée basse et devait mouiller en rade, un peu au large ou s'arrêter au milieu du port parce qu'il ne pouvait pas accoster. Les passagers débarquaient alors dans l'eau ou à dos d'homme, ou bien un canot venait les chercher.

Même lorsque le bateau pouvait accoster, l'embarquement et le débarquement étaient souvent acrobatiques, surtout lorsqu'on avait les bras chargés. Il fallait attraper l'échelle en marche et faire un grand pas pour monter ou descendre du bateau en faisant vite et en visant bien, pour éviter les accidents.





LES PRÉMICES DES SERVICES

Le Commerce

À Houat, le commerce a commencé au début du dix-neuvième siècle, sous la houlette du recteur, avec la cantine et la boutique coopératives paroissiales. À partir de 1865, la boutique, la poste, l'école et la pharmacie ont été tenues par les religieuses de Kermaria.

La chaloupe de corvée allait, en juillet, chercher les 1500 kilogrammes de sel en franchise, accordés par le gouvernement. Le recteur les faisait porter par une personne de chaque ménage, du port au magasin, et les faisait distribuer équitablement par une personne sûre, en donnant le poids et douze livres moins un quart à chaque habitant grand ou petit.

Le produit du magasin, comme celui de la cantine, constituait le trésor de l'Église, sur lequel le recteur secourait les nécessiteux, faisait construire des chaloupes et canots appartenant à la *fabrique* et prêtait sans intérêt aux pêcheurs en début de campagne.

La boutique coopérative Saint Gildas, située sur la place de l'église, vendait des produits de première nécessité : du sel, du poivre, du sucre, des biscuits, de la confiture, de la charcuterie, des boîtes de conserve, des bonbons et du beurre salé en motte qui fondait au soleil quand on le remontait du vieux port, mais aussi du fil, des aiguilles, des épingles, du coton, des rubans, des boutons, des agrafes, des étoffes, des écheveaux de laine, des bas, des ustensiles de ménage, des sabots, des balayettes, des pointes, des vis et des timbres.

On se servait dans de grands baquets, à l'aide de louches en cuivre ; des galets remplaçaient les poids pour peser les produits vendus. Les enfants étaient très timides ; quand ils allaient chez la soeur, ils se tenaient bien droits et disaient avec leur accent saccadé : « j'voudrais du beurre, mère » !

La boutique est restée propriété paroissiale longtemps après la disparition de la cantine qui n'a pas résisté au développement des buvettes au début du vingtième siècle, mais la concurrence du commerce privé s'est fait sentir à partir de l'entre-deux-guerres, bien que le recteur ait jeté en chaire l'anathème sur ceux qui « substituant l'égoïsme des intérêts individuels au bien général et à l'esprit de fraternité, s'étaient insurgés contre l'état de choses ancien par des spéculations privées ».

Les premiers commerces privés et laïques furent l'épicerie d'Angélique Deschamps et la boulangerie de la *Sirène* que le minotier Dalidot a fait construire par les Houatais, en 1926, avec les pierres du Fort Central dont cela accentuera l'effondrement. Dalidot assurait le transport des produits nécessaires au ravitaillement de l'île grâce au seul côtre ayant une cale à marchandises et au seul véhicule de l'île : une Ford provenant des stocks américains. *La Sirène* sera transformée dans les années 1950 en abri du marin, puis dans les années 1960, en hôtel restaurant tenu par Alexandre Scouarnec.

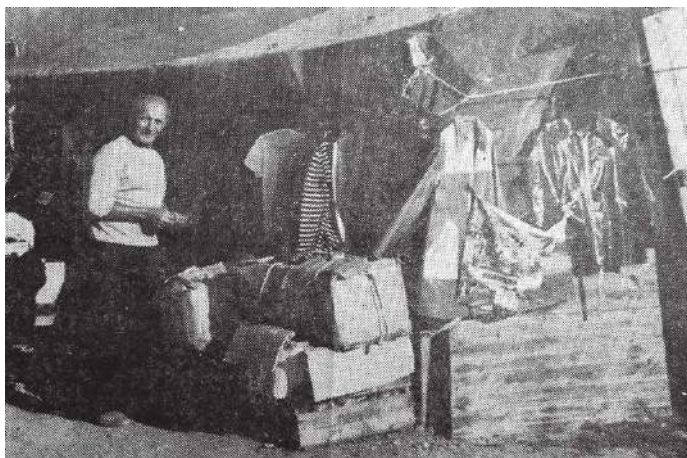


Arrivée de la première voiture à Houat

Les quelques commerçants de Houat vont y introduire de rares véhicules utilitaires, mais la motorisation de la circulation en restera là, en raison de la taille limitée de l'île, qui permet de s'en tenir à la marche à pied.

Après la boulangerie de la Sirène, celle de Monsieur Jarnot s'est ouverte sur la place du puits. Elle sera reprise par des Houatais entrepreneurs, Monique et Rémi Le Gurun qui lui adjoindront un commerce de fruits et légumes, lorsque ceux-ci furent devenus plus rares dans les jardins houatais.

Certains produits étaient vendus par colportage : une mercière de Carnac venait ainsi proposer des dentelles, des élastiques et des jarretières, un colporteur apportait du continent de la bassane destinée à tailler des chaussons pour mettre dans les sabots. Après la seconde guerre mondiale, un colporteur Kabyle, prisonnier de guerre évadé et installé dans la région de Vannes, commença à approvisionner régulièrement les Houatais en vêtements et linge de maison de qualité. Adopté à Houat et Hoedic pour sa gentillesse et son charme, Harris y stabilisera son commerce jusqu'à sa mort.



Harris devant son échoppe sur la place du puits

Le Tourisme

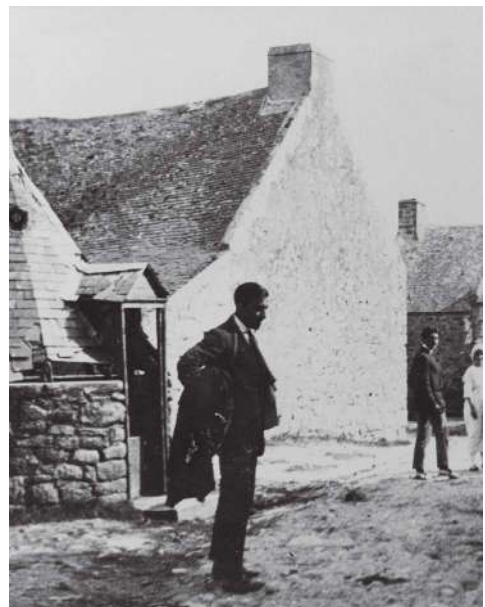
À l'exception des familles du continent qui avaient acheté les forts, les quelques rares visiteurs venus à Houat avant le vingtième siècle, devaient compter sur l'hospitalité du recteur et de ses ouailles pour pouvoir y prendre un repas ou passer une nuit.



Le premier hôtel Bourgès



Les timides débuts du tourisme datent d'avant la première guerre mondiale et coïncident avec la construction des premiers hôtels et restaurants permettant à de rares privilégiés de séjourner sur l'île en été.



Construit vers 1913, le premier hôtel a été créé et tenu par Madame Bourgès, née Eugénie Deschamps. Aussi bonne cuisinière qu'excellente couturière et sage femme, elle passait dans la bonne société de la côte pour être la reine du Homard, qu'elle accommodait à merveille, à l'Armoricaine ou au Kari.

Recette de la Timbale Eugénie

Timbale Eugénie
Faites un bûche de
Savon, après cuisson
enlevez la couche supérieure
que vous réserverez pour
former le couvercle
Creusez le bûche en
timbale, remplissez-le
de crème fouettée au
marasquin, mettez le
couvercle à la coker
ment, et glacez au kirch.



Léonard Le Hyaric

Racheté dans l'entre-deux-guerres par Yvonne et Léonard le Hyaric, l'hôtel Bourgès changea de nom pour prendre celui d'Hôtel Annick, puis d'Hôtel de la Plage. Yvonne Le Hyaric et son mari firent aussi construire une maison près des ruines de la chapelle Saint Gildas pour y installer un café bureau de tabac où se trouvait le seul téléphone de l'île.

Le Roux Zacharie	60	24 Décembre 1864	Camac	Française	Conservation de musée / m. m.
St Just Peguier	44	15 Mars 1881	St Laurent	Français	Archéologue
Epaule	49	16 Mai 1897	Angoulême	Français	Industriel
M. Lepaute	29	—	Paris	Français	—
Charles Porcher	51	20 May 72	Nantes	Français	Professeur
Jules Vireau	50	11 Mars 1897	Nantes	Français	Publiciste
Jean Vireau	50	—	Rouen	Français	—
M. Boyer Emile	39	4 x 1896	Angoulême d'Ani	Français	Attaché au Ministère de la Guerre
M. Boyer Denise	25	29 Mai 1899	Metz sur-Saône	Française	—
J. Fauchais	1	13 avril 71	Le Mans	—	—
J. Fauchais	20	12 Nov. 1900	Brigny	—	Cher. Forestier
Jacques Gencheau	20	8 juillet 99	allier	—	—
Joséphine Alay	52	9 mai 73	Chateauroux	—	Voyageur
Justine J. Le Bonheur	54	— 72	Th. d'Az	—	Prop.
Edouard Leclerc	26	—	Paris (5-7)	—	Docteur
Jean Fournier	47	10 mai 1898	—	—	banquier
Stanislas Fournier	40	12 Mars 1891	Paris	—	Prof. Botanique
Anna Guindé	42	30 Décembre	Nantes	—	L. T. d'Alger
Jean Guindé	42	22 Mars	Concarneau	—	—
Jean Baptiste Jacquin	30	14 Mars 1896	Nantes	Française	Ingénieur
Leclerc Jean	48	15 Mars 1898	Nantes	Fr.	Imprimable
Le Moine Eugène	39	6 juillet 1886	Loiret	Française	Ingénieur
St. Fournier Eugène	38	23 Mai 1903	Loiret	Français	Ingénieur
Le Goualle François	45	29 Nov 1900	Plumetier	Français	manœuvre
Le Goualle François	29	12 Octobre 1902	Fontenay-lez-Combray	Italien	Ingénieur
Le Goualle François	12	4 Octobre 1909	Fontenay-lez-Combray	Italien	Ingénieur
Le Goualle François	28	11 Mars 1898	Fontenay-lez-Combray	Italien	Ingénieur

Ci-contre: Extrait du registre de l'hôtel Bourguès

Madame Bourgès racheta une grande maison construite derrière son hôtel, avant les années trente, pour un retraité de Fougères qui avait adopté le jeune Houatais Gildas Le Roux. C'est là qu'elle continua à recevoir la haute bourgeoisie du continent. Les pêcheurs lui apportaient leurs produits à peine sortis de l'eau, dans des grands paniers ronds en osier. Elle les cuisait, souvent à l'eau de mer, dans de grands faitouts nettoyés avec du sable du Salus, pour des célébrités comme Curnonski et le Docteur Edouard de Pomiane, des notables comme le directeur de la Compagnie Worms du Havre.



Les deux hôtel-restaurants de Madame Bourgès

Parmi les autres personnages liés aux débuts du tourisme houatais, le boxeur Carpentier acheta du terrain et habita quelque temps dans une maison en bois sur la Grande Plage, avant la première guerre mondiale.

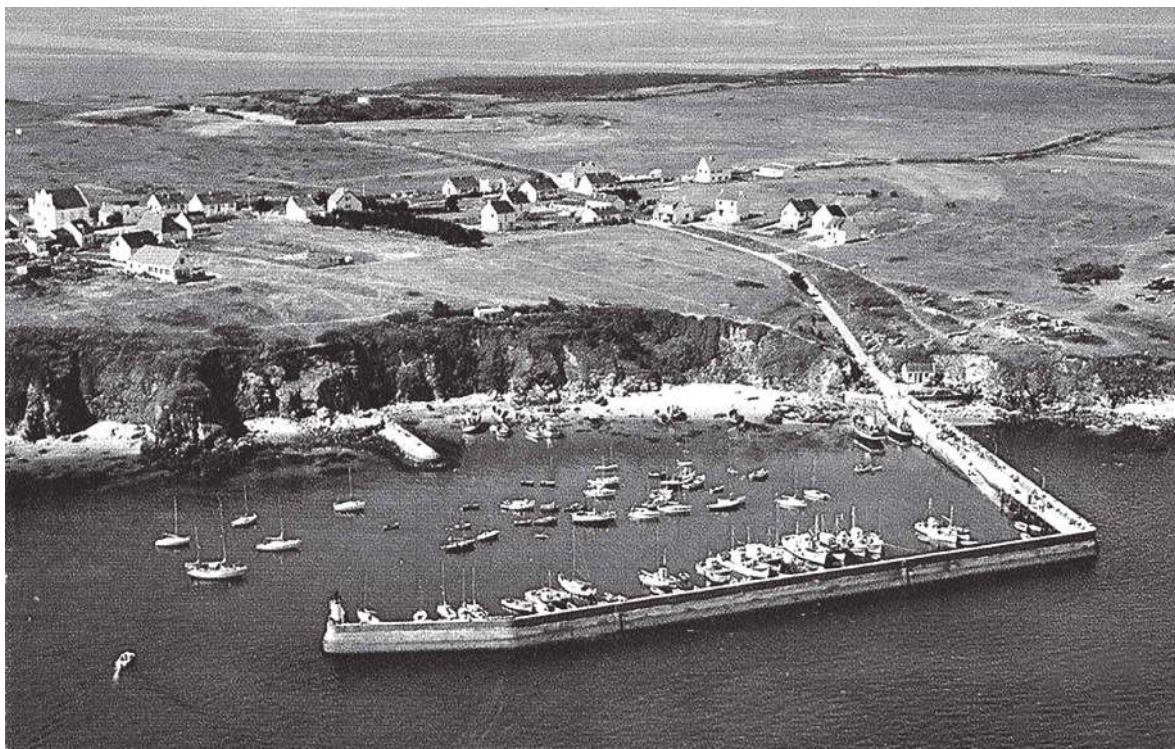
Voyant arriver les premiers bateaux d'excursion et de plaisance, l'industriel Bolloré, qui pressentait le développement du tourisme, offrit en 1927, cent-dix-mille francs au recteur, pour acheter quarante-sept hectares au dessus des deux plages principales, afin de protéger ce site exceptionnel contre de futurs prédateurs qui tenteraient inévitablement d'attenter à sa beauté, à sa virginité et à sa solitude. Cette somme devait permettre la construction du Quai Capiot, d'une éolienne, d'un puits et de l'adduction d'eau dans le village. L'échange-vente sera finalisé en 1932 et Houat en sera globalement bénéficiaire, malgré le mauvais fonctionnement de l'éolienne, car le quai Capiot sera effectivement construit et le site préservé.





PROGRÈS TECHNIQUE ET CHOC CULTUREL

La montée du port et le village à la fin des années 1960



La montée du port et le village au début des années 1970





UNE MODERNISATION BRUTALE

La modernité est arrivée à Houat aussi tardivement que brutalement. Depuis la construction du Port *Er Bec* pendant la première guerre mondiale et le remplacement des bateaux à voile par des bateaux à moteur dans les années trente, le changement avait été très lent et la vie restait simple et frugale.



La révolution économique prend sa source dans les années cinquante, quand la destruction catastrophique du port par la tempête, se transforme en miracle avec la construction du port Saint Gildas et d'une flottille plus puissante, permettant le redémarrage de la pêche dans des conditions modernes. Les Houatais s'intègrent alors à l'économie de marché, au détriment de ce qui restait d'autosubsistance. Le visage de l'île commence à se modifier et le village lui-même change de physionomie, les pêcheurs construisant au dessus du nouveau port et autour du vieux bourg, des maisons plus grandes et plus confortables, dont la location partielle en été permet parfois de compléter le financement.

La révolution socioculturelle démarre en novembre 1963, avec l'arrivée de la « Fée Électricité » grâce à un câble sous-marin venant de Saint Gildas de Rhuys. Elle conduit à bouleverser fondamentalement un mode de vie resté très traditionnel dans ses valeurs, ses croyances, ses comportements, ses structures familiales, religieuses, morales et politiques. Houat se modernise, passant de l'étroite surveillance du recteur, il y a encore un quart de siècle, à une grande liberté de comportement.

L'intégration tardive et accélérée à la société de consommation transforme brutalement les mentalités, les faisant évoluer, malgré la nostalgie des Houatais, de la solidarité à l'individualisme, de la contrainte à l'affranchissement, en dix ans. De la première radio à piles à la généralisation de la télévision (deux postes en 1965, trente-cinq en 1966), la mentalité urbaine contemporaine pénètre sans transition dans les foyers. Son influence est renforcée par le développement du tourisme qui amène chaque été sur l'île, des milliers de visiteurs, résidents secondaires, locataires et campeurs, dont le mode de vie contraste fortement avec celui des îliens.

Le contrôle social se délite, les valeurs ancestrales sont remises en question, des substances illicites sont introduites et certains jeunes Houatais sont victimes de cette déstabilisation. Les réveils sont difficiles pour partir pêcher à l'aube après des nuits agitées.

Les contacts entre estivants et Houatais mènent au développement de bandes de joyeux fêtards qui conduisent parfois à des mariages mixtes, puissant facteur de transformation des mentalités. De 1960 à 1973, sont célébrés trente-sept mariages exogames pour quinze mariages endogames.

L'électricité transforme le travail des pêcheurs en facilitant la conservation de leur pêche. Le travail domestique change aussi radicalement avec l'acquisition d'appareils électroménagers : réfrigérateurs et congélateurs conduisent à l'abandon de la salaison des vieilles et du cochon, qui constituaient l'essentiel des protéines animales consommées en hiver. Ceci amène à abandonner l'élevage des porcs et libère les écuries pour une vente éventuelle. L'introduction des machines à laver conduit à abandonner la lessive collective au lavoir et pose le problème de l'approvisionnement en eau et de l'assainissement. En 1967, sont construits deux réservoirs d'eau au Fort central, ce qui permet l'installation en 1968, de deux robinets publics dans le village l'un sur la place du puits et l'autre devant l'hôtel de la Sirène ainsi que l'adduction d'eau dans les maisons individuelles complétée par la construction d'une trentaine de citernes d'eau de pluie dans les demeures houataises.

En 1973, l'installation du tout-à-l'égout facilite considérablement la vie quotidienne, mais contribue à augmenter la consommation d'eau, ce qui génère des pénuries et des rationnements ponctuels.

Pour faire face au problème d'approvisionnement, rendu particulièrement aigu en été par la sous-pluviosité d'avril à octobre et l'afflux des touristes qui décuple la population, une usine de dessalinisation expérimentale est construite au Salus au début des années 1970. Elle fonctionnera pendant vingt ans, malgré les difficultés techniques, et jouera un rôle particulièrement important lors de la grande sécheresse de 1976. Son responsable, Albert Eymard, Gascon d'origine, touche à tout de génie, était marié à Léone Perron, forte femme au grand coeur, emblématique de ces générations de Houataises d'avant l'électricité. Elle savait tout faire : élever des familles très nombreuses, faire des lessives au lavoir, cultiver les champs et les jardins, s'occuper du bétail, travailler dans l'hôtellerie, cuisiner pour les noces villageoises et même effectuer la dernière toilette des défunts...



Léone et Albert Eymard

L'usine de dessalinisation qui fonctionnait par osmose inverse, était financée par le Ministère de l'agriculture. Jugée trop coûteuse, elle fermera en 1990, ne survivant que peu de temps à son responsable. Une solution semble avoir été trouvée en 1989 avec la découverte de nappes aquifères profondes. La même année sera mis en place un système de lagunage au Béniguet pour traiter les eaux usées.



Maisons du bourg au début des années 1970



Abandonnant, dès la fin des années 1960, une vingtaine de masures délabrées et d'écuries en ruines du vieux bourg à des familles du continent qui les reconvertissent en maisons de vacances, les Houatais en rénovent d'autres. Les modifications restent d'abord discrètes, mais les pignons s'élèvent, des chiens assis et des lucarnes s'ouvrent dans les toits et des porte-fenêtres dans les façades.



La grande rue dans les années 1950 (ci-dessus) et les années 1960 (ci-dessous)





Le bourg dans les années 1960-70





L'acquisition de quelques véhicules motorisés par les commerçants amène, en mai 1964, le bitumage des chemins principaux. Le confort moderne se développe rapidement sur l'île : le chauffage au fuel y est introduit en 1965, et dès 1968, quarante-sept foyers sont dotés de postes de télévision qui commencent à sapper la traditionnelle convivialité Houataise. En 1970, est instauré le ramassage des ordures et dès 1973, un siècle après l'installation du télégraphe, une vingtaine de lignes de téléphone sont en fonctionnement. Les façades et les toits des vieilles maisons se couvrent de fils téléphoniques et d'antennes de télévision.

Détruit en 1962, le vénérable bâtiment qui abritait la cantine est remplacé par le Foyer Saint Paul, construction moderne où sont données, à partir de 1965, des séances de cinéma et des spectacles, ainsi que des bals qui se raréfieront dans les années 1980 pour cause de nuisances résultant d'une consommation d'alcool que le recteur ne contrôle plus.

Première séance de cinéma à Houat





Le bourg dans les années 1970

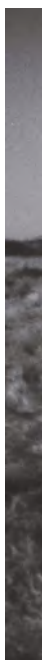


L'irruption du tourisme oblige les Houatais à modifier certaines de leurs habitudes ancestrales : des gendarmes s'installent sur l'île chaque été. À partir de 1966, la chasse est fermée en été et un permis de chasse est même rendu obligatoire à la fin des années quatre-vingt.

Le prolongement de la scolarité jusqu'à seize ans, entraîne en 1976, la construction à Houat, d'un Collège des îles du Ponant, destiné à éviter aux jeunes d'avoir à aller en pension sur le continent à partir de l'âge de onze ans. De 1969 à 1976, cent-vingt petit Houatais étaient partis et quatorze seulement avaient obtenu le baccalauréat malgré les sacrifices familiaux. Les premières années du collège houatais sont un peu difficiles et tous les enfants n'en profitent pas. Mais la nomination d'un responsable connu et respecté des Houatais convaincra les familles d'y confier leurs enfants. Ils obtiendront un taux de réussite au brevet de 100%. En 1981 le maire Joseph Le Hyaric, fera construire un bâtiment en dur. Les bateaux du week-end continuent néanmoins à transporter les lycéens par tous les temps. Entre la vie insulaire et la modernité continentale, les jeunes Houatais deviennent mobiles et bi-culturels. Cette acculturation entraîne une perte de valeurs traditionnelles, de repères et d'identité.

Les autorités s'attaquent au problème de la propriété du sol en plusieurs étapes : un plan d'occupation des sols est arrêté en 1967 et en 1973-74, le cadastre de 1842 est remplacé par un nouveau cadastre, tandis qu'est prise en 1968 la décision de classer l'île. Ces différentes réformes administratives rompent avec les traditions informelles îliennes et créent une situation de rareté qui contribue, avec l'augmentation de la demande due à la démographie et à la multiplication des résidences secondaires, à faire monter les prix, à tel point qu'il devient difficile aux jeunes Houatais de se loger.

Une dizaine de résidences secondaires existaient déjà à cette époque en dehors du vieux Bourg. En 1963, le recteur Bulot vend des terrains situés au dessus de la grande plage pour y faire construire par l'architecte vannetais Guillouët des maisons modernes qui seront mal acceptées par les Houatais. Un projet de construction d'un lotissement derrière le vieux port par la famille Bolloré sera refusé en 1976 par la municipalité.



L'insertion dans l'économie de marché et le succès de la pêche amènent le déclin du jardinage et de l'élevage : en 1974, il ne reste plus qu'une douzaine de vaches et quelques porcs dont le nombre se réduira progressivement jusqu'à leur extinction totale ce qui conduira à abandonner les écuries. Une tentative d'élevage ovin au Fort central tournera court malgré le dynamisme et le dévouement de ses responsables.



La dernière vache de l'île

L'ouverture de l'économie houataise sur celle du continent conduit à une dépendance presque totale : vêtements, énergie, matériaux de construction et aliments étant importés à des prix élevés.

Les anciens champs et pâturages sont abandonnés à la lande, aux ronces et aux fougères, Le Conservatoire du littoral s'efforce de permettre l'accès aux divers points de la côte, en même temps qu'il protège et restaure les dunes à partir de 1979. Il en devient propriétaire entre 1981 et 1998. Il gère également l'île aux chevaux depuis 1999.



L'Enez Houad entrant au port. Sur la photo ci-dessous, Guitton.



Le développement des communications avec le continent a connu une étape importante avec la mise en service, en 1967, de l'*Enez Houad*, un ancien bateau de pêche qui avec ses quatre-vingt-dix tonnes, pouvait transporter 180 passagers et assurer cinq courriers par semaine, par tous les temps, sous la conduite particulièrement sûre de son capitaine. Abel, Guitton et Michel Le Gurun ont assuré pendant quinze ans un service marqué par la compétence, la fiabilité, la sécurité, la confiance, le désintéressement et la convivialité. *Le Notre Dame de Confort* continuait son service en été, en accord avec eux.

Mais chaque amélioration crée de nouveaux besoins et la modernisation continue sous la houlette d'une société du continent : en 1980, la Compagnie Morbihannaise s'impose sur la ligne Quiberon-Houat avec le *Men Er Vag*, puis le *Gourinis* et le *Dravanteg*.

L'inauguration du Men Er Vag en 1980



Le Dravanteg pendant une procession du 15 Août



Le Gourinis entrant dans le port



Coopérative St Gildas

Suite au départ à la retraite en 1968 de la religieuse qui tenait la boutique paroissiale, le recteur demande aux Houatais de voter sur sa future gestion. Ils se décident pour une gestion paroissiale confiée à des laïcs, Simone et René Scouarnec. Lorsque la mairie choisit de reprendre le bâtiment de la place de l'église, un nouveau vote transfère le magasin sur le site de l'ancien étang asséché. Les travaux prennent

un certain retard car l'entrepreneur semble impliqué dans la pose d'une bombe par le FLB devant la statue de Hoche à Quiberon. Mais la «Coop» ouvre à l'été 1972. Elle sera bientôt reprise et développée par Benoît et Jocelyne Le Roux.

En 1968 également, ouvre, au dessus du Port Saint Gildas, l'Hôtel-Restaurant des Îles où s'impose pour un temps, la nouvelle reine du Homard à l'Armoricaine, Léonie Le Fur.

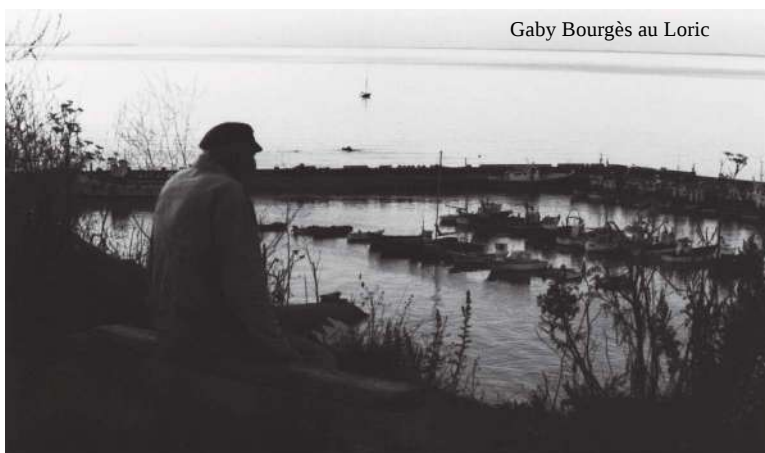
La remarquable originalité de Houat, des années soixante aux années quatre-vingt, c'était son dynamisme, sa capacité d'adaptation, sa croissance économique et démographique. Ce qui frappait alors en arrivant au port, c'était ses bateaux de pêche, fraîchement repeints de couleurs vives et sagement alignés derrière la digue.

Les années 1960 et 1970 sont marquées par l'influence bénéfique des recteurs Marquer et Billy, des maires Hubert Le Berre et Joseph Le Hyaric. Ces hommes ont tenté d'aider les Houatais à concilier leurs traditions avec l'inéluctable modernisation, à préserver leur âme tout en s'ouvrant aux autres. Ils encourageaient les Houatais à domestiquer le progrès en modernisant la pêche et en développant l'aquaculture. Ils leur recommandaient de ne pas se laisser annexer par le continent et de préserver leur identité et leur patrimoine.

L'abbé Marquer au port

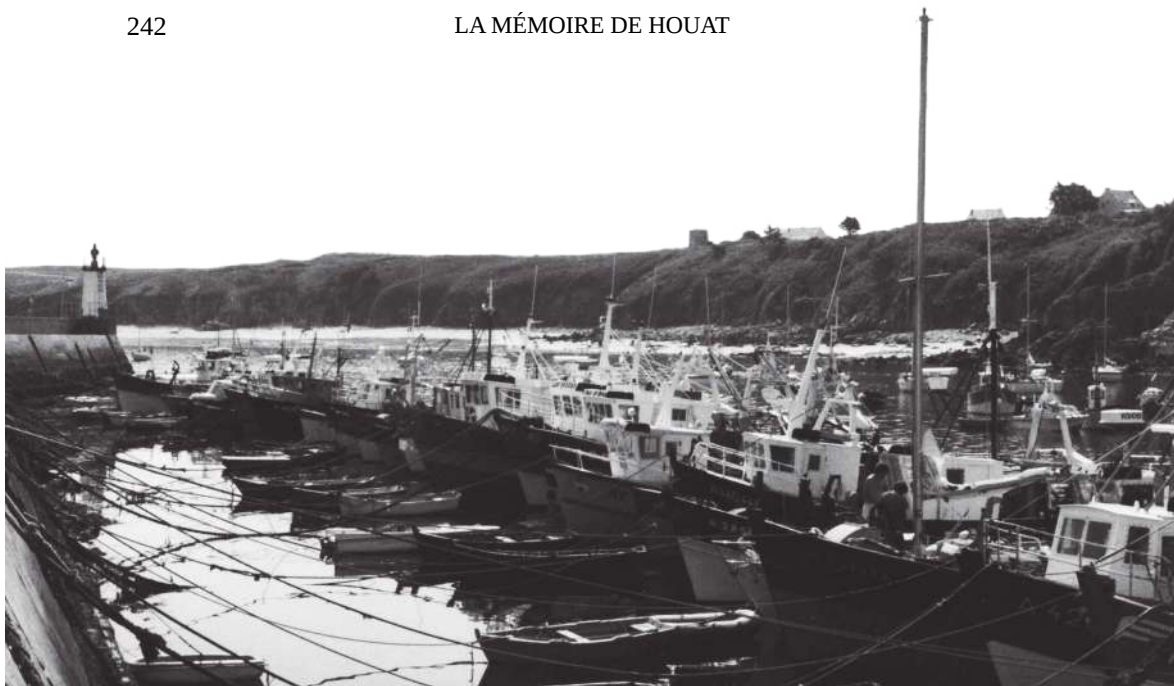


Gaby Bourgès au Loric



Emile Le Fur sur son Rescator avec son chien





Houat avait échappé au déclin de la pêche qui avait frappé les autres îles de l'Atlantique depuis 1950, d'une part parce qu'elle était spécialisée dans le crustacé et d'autre part, grâce au renouvellement quasi total de sa flotte après la tempête de 1951. Ce dynamisme se reflétait dans les chiffres : en 1957, soixante-quatre pêcheurs embarquaient chaque jour sur vingt bateaux ; dix ans plus tard, ils étaient quatre-vingt-un sur vingt-neuf bateaux ; en 1986, quatre-vingt-trois pêcheurs embarquaient sur quarante-cinq bateaux, ils représentaient 80% de l'économie de l'île.

Dans les années 1970, après un grand débat sur la validité du tourisme comme moteur de développement, Houat reconvertit sa pêche et se spécialise dans la pêche de poissons nobles pour faire face aux aléas de la prise des homards. Sur un rayon de neuf milles autour de l'île, les Houatais pêchent, essentiellement au casier et à la ligne, mais aussi au filet et à la drague, le Crabe, l'Araignée, le Homard, le Bar, la Dorade et en hiver, la Coquille, l'Huître, la Langoustine et la Crevette. Les bateaux ligneurs représentent la moitié de la flotte, tandis que les neuf-douze mètres ont adopté le filet maillant pour capturer Crabes, Langoustes, Lottes ou Merlus.

Avec ténacité et inventivité, les Houatais créent en 1970, sous l'impulsion de Jo Le Hyaric, de Jojo Le Hyaric et de Claude Le Roux, le Groupement des Pêcheurs Houatais (GPAH), qui leur fournit de la glace, une chambre froide et le gas-oil, prend en charge la cuisson et le conditionnement des crevettes et les assiste dans la commercialisation de leurs produits. Dans les années 1970 et 1980, une dizaine de Houataises travaillaient jour et nuit sur le port, pour trier, cuire et emballer les crevettes manuellement.



Premier coup de pelle le 25 février 1972

En 1972, les pêcheurs houatais construisent, de leurs propres mains, une Écloserie destinée à protéger les bébés homards au moment où ils sont le plus vulnérables en milieu naturel. Lors de son inauguration le 25 juin 1972, l'écloserie prendra le nom de Claude Le Roux qui venait de de périr en mer à l'âge de trente trois ans.



Inauguration de l'écloserie



Le premier catamaran de pêche

L'équipe scientifique est menée par les biologistes Jean Le Dorven et Pierre Mollo qui arrivent de Quiberon par l'intermédiaire du docteur Tacher. Jean Le Dorven quitte Houat après 1976 suite à sa mise en cause dans le mouvement des autonomistes bretons qui s'activaient dans le Morbihan à cette époque. Mais l'écloserie poursuit son oeuvre de repeuplement des fonds avec Pierre Mollo et Joël Lorec jusqu'à ce que les autorités coupent les subventions en 1990, bien qu'elle eut immergé à cette date un million de bébés homards.

En 1974, le port est aménagé pour permettre d'y entreposer les centaines de casiers utilisés par les pêcheurs. La même année, les soins médicaux se modernisent, avec la construction d'une hélistation destinée à l'hélicoptère de la Protection Civile. En 1975, ouvre un dispensaire qui restera tenu par les soeurs jusqu'au début des années quatre-vingt-dix. C'est alors que dans un double chassé croisé très significatif,

Houat verra son nouveau recteur s'installer à Hoedic, gagnera une secrétaire de mairie civile, perdra la silhouette familière et réconfortante du médecin des îles qu'elle partageait avec sa voisine, mais sera dotée d'un cabinet médical et d'une pharmacie.



Le Kreiz Er Mor dans les années 1980



Découlant naturellement de ce dynamisme économique, la vitalité démographique de l'île était visible au premier coup d'oeil et le nombre de gamins heureux jouant en liberté dans le village en faisait *l'île aux enfants* par excellence. Les chiffres attestaient que l'île de Houat constituait l'une des très rares exceptions au déclin démographique qui frappait la France rurale et insulaire depuis la deuxième guerre mondiale. Contrastant avec l'exode rural qui dépeuple les villages français, sa population a crû constamment depuis le dix-neuvième siècle et cette croissance s'est même accélérée au vingtième siècle. Sa population a augmenté de 74 habitants entre 1841 et 1921 et de 171 habitants entre 1921 et 1968. Cette croissance contrastait avec le déclin de sa voisine Hoedic qui comptait 430 habitants en 1924 (130 de plus que Houat) et n'en comptait plus que 147 en 1975.

Houat était la seule île du Ponant à avoir vu sa population croître entre 1954 et 1968 et à avoir connu un solde naturel positif pour la période 1982-90. Elle était passée de 213 habitants en 1841 à 269 habitants en 1891, 284 en 1911, 287 habitants en 1921, 355 en 1936, 451 en 1962 puis 457 habitants en 1967. À la fin des années soixante, la population a décliné, pour remonter autour de 457 habitants jusqu'en 1974. Elle a connu encore une légère baisse, de 1974 à 1982, avant de se stabiliser autour de 400 habitants, les naissances continuant à dépasser les décès.

Cette vitalité s'expliquait par un taux de natalité resté élevé par rapport au continent (15,1 pour mille à la fin des années 1980) parce que la structure familiale y était restée plus stable. La population houataise était jeune ; dans les années 1970, les moins de 21 ans représentaient la moitié de la population. L'émigration était restée relativement faible et les trois-quarts des garçons nés entre 1956 et 1970, étaient restés sur l'île pour devenir pêcheurs comme leurs pères. En revanche, les trois-quarts des filles avaient émigré. En 1982, neuf pour cent des hommes et trente-deux pour cent des femmes avaient quitté Houat. Au total, cinquante-deux pour cent des jeunes étaient restés sur l'île du milieu des années cinquante au début des années soixante-dix et les départs avaient été compensés par des mariages mixtes avec des jeunes filles du continent. Les patronymes dominants étaient donc restés inchangés et reflétaient peu l'exogamie : en 1986, sur 388 habitants, on comptait cent-treize Le Gurun, soixante-dix Le Fur, quarante-sept Le Roux, trente et un Scouarnec et vingt-trois Le Hyaric. En 1992, quatre patronymes regroupaient encore soixante-trois pour cent de la population. Pour différencier les Houatais des surnoms leur était attribués (*Jo l'Indien, Toto l'Américain, la France, le Suisse, Jean de Florette, la reine Anne...*) On accolait aussi aux prénoms ceux des conjoints ou des bateaux.





L'ÎLE QUI VIVAIT DE LA MER

La remarquable vitalité houataise a été atteinte dès le début des années 1990 par la crise de la petite pêche artisanale de proximité. Les pêcheurs s'étaient adaptés à la société moderne, insérés dans l'économie de marché, ouverts sur l'extérieur. Ils en sont devenus dépendants pour leur approvisionnement. L'âge d'or des années 1970 et 1980 était terminé, et la pêche devait faire face aux contraintes du marché mondial. La plupart des initiatives pionnières des années 1970 ont été abandonnées à la fin des années 1980 pour cause de vision court-termiste et étroitement comptable de l'administration.

La mutation globale de l'économie française et mondiale s'est répercutée brutalement sur les petites îles comme Houat, qui n'étaient pas assez peuplées pour que les équipements les plus productifs soient rentables. Les pêcheurs s'étaient modernisés à grands frais, sans pouvoir atteindre le même niveau d'investissement que les bateaux puissants et suréquipés qui pratiquent une surpêche industrielle et qui épuisent et dépeuplent les fonds aux dépens de la pêche artisanale.

Les coûts de production devenaient trop élevés par rapport aux prix de vente ; un bateau représentait au minimum le montant brut des ventes d'une année et il fallait une dizaine d'années pour l'amortir. Lourdemment endettés pour l'acquisition de bateaux plus puissants et d'instruments techniques,

performants mais fragiles, les Houatais restaient néanmoins au niveau d'une pêche douce et non destructrice préservant le capital biologique de la mer et qui aurait donc pu être encouragée sans risque. L'effondrement des prix de leurs produits sur les marchés leur permettait parfois à peine de payer le gas-oil (qui leur coûtait plus cher que sur le continent) pour aller sur leurs lieux de pêche où ils étaient confrontés à l'épuisement des ressources dû à la pollution et à la surexploitation de la mer. Les cours ont baissé de 1993 à 1995, malgré la raréfaction des poissons et des crustacés.

Les mesures définies à Bruxelles pour réglementer la pêche ne tenaient pas compte des spécificités de la pêche artisanale et le saupoudrage des aides publiques dans la première moitié des années 1990 ne semble s'être accompagné d'aucun contrôle efficace aux frontières pour empêcher les importations massives de poissons extra-communautaires et la surpêche. Les problèmes des bateaux de moins de douze mètres qui constituent l'essentiel de la flottille houataise n'ont fait l'objet d'aucune disposition particulière dans le plan Puech. Le plan Mellick a incité, en 1991, les pêcheurs à brûler leurs bateaux.



Bateau houatais brûlé dans le cadre du plan Mellick



Le Migrateur d'Yvon Le Hyaric

Il ne restait à Houat en 1995, que soixante-deux pêcheurs sur trente-et-un bateaux, ce qui représentait vingt-trois emplois de moins qu'en 1990.

Dans une économie mondialiste où les quantités produites importent plus que la qualité et où les vues commerciales l'emportent sur les considérations écologiques et sociales, les artisans pêcheurs ont été sacrifiés sur l'autel du libre échange. L'exil a d'abord touché surtout les filles, avant de s'étendre aux garçons dans les années 1990. Dès 1995, plus de la moitié des jeunes nés à Houat vivaient et travaillaient sur le continent.

La transformation, en 1993-94, de l'Écluserie, instrument de travail construit par les pêcheurs eux-mêmes, en Éclosarium, magnifique produit de l'architecture moderne destiné à la recherche marine et à l'édification des visiteurs, est significatif du passage d'une époque à une autre.



Le tournant du tourisme a été pris, mais sans permettre de créer suffisamment d'emplois à l'année pour les jeunes Houatais. Depuis les années 1980, pendant la courte saison estivale, des dizaines de bateaux, de plus en plus rapides, amènent des milliers de visiteurs chaque jour sur l'île ; des centaines de bateaux de plaisance sont mouillés sur la grande plage la transformant en port de plaisance gratuit.

Le tourisme sauvage, toléré l'été au dessus de la grande plage depuis les années 1960 pour les amoureux de l'île, s'est développé jusqu'à atteindre la densité de 850 personnes au kilomètre carré, générant des problèmes de sécurité et d'hygiène tels qu'il a fallu progressivement le limiter à partir de 1995 aux deux extrémités de la grande plage. La question de son emplacement stable et adapté va empoisonner la vie publique pendant une décennie.

La multiplication des résidences secondaires a permis de faire vivre l'économie touristique au delà des deux mois d'été, mais pas suffisamment pour dynamiser le vieux bourg en hiver.

La question d'une économie houataise créatrice d'emplois fondée sur la qualité de sa pêche et celle de son tourisme restait en suspens à la fin du XX^{ème} siècle. Les problèmes non résolus seront aggravés par les conséquences du naufrage de l'Erika, dont la marée noire a atteint Houat le 25 décembre 1999.





EN UN QUART DE SIÈCLE

Le XXI^e siècle a commencé sous de mauvais auspices. Les premières semaines de l'an 2000 ont été consacrées, par les Houatais et les pompiers venus en renfort, à lutter contre le mazout sorti des cuves de l'Erika qui envahissait les plages et les criques. La vie de l'île a été bouleversée par cette catastrophe qui a perturbé son fragile équilibre.



Le port en 2003

De 2000 à 2025, l'île a perdu 119 habitants, passant de 335 à 216 résidents permanents. Les départs se sont multipliés et la natalité s'est effondrée avec un déclin particulièrement fort jusqu'en 2015.

Supérieur à 10 pour mille jusqu'en 1999, le taux de natalité est tombé à 2,2 pour mille en 2022. Le taux de mortalité dépasse 10 pour mille depuis 1975. En 2022, il y a eu 4 décès et 2 naissances, en 2023, 2 naissances et 2 décès à Houat. Et, malgré une embellie autour de 2017 (251 habitants et 12 enfants à l'école), les départs ont repris et la baisse de la population s'accélère.

Encore très jeune en 1995 avec un quart des habitants âgés de moins de 21 ans, la population a vieilli rapidement, la moitié des îliens ayant plus de soixante ans en 2025. Houat est passée de 122 enfants en 1995 à moins d'une dizaine en 2025. L'école Saint Gildas a dû fermer ses portes en 2009 et la rentrée scolaire de septembre 2025 a vu les effectifs de l'école primaire publique tomber à 4 enfants alors qu'en 1999, il y avait 52 élèves répartis entre les deux écoles. Quant au collège, il n'accueille plus en 2025 que 4 élèves Houatais (et 6 Hoedicaïs).

La pêche demeure l'activité productive principale de l'île, mais il ne reste qu'une demi-douzaine de bateaux, même si une certaine relève semble en cours, grâce à quelques jeunes pêcheurs dynamiques.



Les quotas sur la sole et la coquille Saint Jacques, le prix des licences, des filets, de l'équipement électronique, du gaz oil, les salaires des matelots et les charges, le coût exorbitant des bateaux et des crédits n'encouragent pas à se lancer dans le métier.

Repris par la compagnie des Ports en 2018, le port de pêche se transforme à la belle saison en port de plaisance. De gros travaux y ont été entrepris en 2025 pour augmenter la capacité d'accueil des touristes.



Le ponton flottant construit en 2025

La « Maison du Pêcheur », rendue nécessaire par la réglementation européenne semble néanmoins contribuer depuis 2013, à redynamiser et rajeunir la pêche houataise, comme sem-



blerait l'indiquer la construction de plusieurs bateaux depuis 2018. Il faudrait que soient soutenus, comme dans les années 1970, des projets porteurs comme la transformation et la commercialisation sur place de produits de la mer.

Bateaux houatais à la procession du 15 août





Le tourisme peine à prendre le relais pour compenser économiquement le déclin de la pêche, en raison de la brièveté de la « saison ». La Compagnie Morbihannaise a cédé la place en 2008, à la Compagnie Océane (devenue en 2025 BreizhGo) dont les bateaux, en particulier le Melvan depuis 2010, devraient raisonnablement permettre d'étaler le tourisme sur six mois, si, en basse saison, les tarifs étaient moins dissuasifs et les horaires mieux harmonisés avec ceux de la SNCF.

Houat offre aux citadins avides de calme, d'air marin et d'atmosphère villageoise, le dépaysement absolu d'une île sans voiture, dont les extraordinaires sites naturels demeurent inviolés. Le village, aujourd'hui coquet et fleuri, a perdu son authenticité, mais a préservé sa convivialité grâce à l'absence de circulation automobile. Par la splendeur de ses sites, Houat mérite un tourisme de qualité, respectueux de sa nature et de son mode de vie, un tourisme créateur d'emplois au-delà de l'été qui per-

mette à sa jeunesse de rester sur l'île et contribue à son développement, sans pour autant en constituer la ressource essentielle.



Le soleil levant à la pointe d'En Tâl rivalise de splendeur avec le crépuscule du Béniguet. Les amateurs de paysages et de baignades s'émerveillent de la beauté absolue de la grande plage, du Salus et de la variété des criques enchâssées dans les falaises. Le printemps qui fait fleurir la lande, offre un enchantement visuel et olfactif, et l'été se prolonge souvent jusqu'à la Toussaint.

L'impact économique du tourisme ne se limite pas aux estivants qui visitent l'île par milliers en juillet et août. Le chiffre d'affaires et les créations d'emplois des micro-entreprises houataises dépendent des 62% de résidents secondaires qui ont acheté et rénové à grand frais la plupart des masures et des écuries en ruines du vieux bourg. Ils ont également commencé à construire de grandes maisons, parfois destinées à la location

estivale, ce qui a radicalement changé les proportions entre Houatais et résidents secondaires.

De 122 résidences secondaires pour 144 résidences principales en 1999, l'île est passée à 234 résidences secondaires pour 122 résidences principales en 2025. Cela permet de prolonger l'économie touristique du printemps à l'automne, mais cela pose des problèmes sociaux que la loi Echaniz-Le Meur, destinée à limiter les locations de courte durée au profit des habitants permanents ne semble pas réussir à résoudre.



De moins en moins toléré à la fin du vingtième siècle, le camping sauvage au-dessus de la Grande Plage qui appartient au Conservatoire du Littoral, a finalement été interdit après la tornade d'Août 2004. Il s'agissait alors de créer un camping municipal au sud du village, dans sa continuité. Les propriétaires des terrains concernés s'y étant opposés avec force, les campeurs sont accueillis depuis 2005 à Douar Segal. L'aménagement sanitaire a été amélioré et complété par les équipements du port Saint Gildas. Mais ce site informel ne peut créer que quelques emplois estivaux. Quant à la plaisance qui utilise la

rade de la grande plage comme mouillage gratuit, sa contribution à l'économie de l'île est presque inexistante, ce qui devrait susciter une réflexion à long terme. Il en est de même des Compagnies qui amènent des milliers de visiteurs quotidiens sur l'île en été.

Des enfants du pays sont restés ou revenus sur l'île avec des projets commerciaux et agricoles porteurs qui s'inscrivent dans la durée, d'autres ont repris des entreprises familiales. Quelques artisans d'art et du bâtiment s'activent encore toute l'année sur place. Diverses activités comme la création de maquettes de bateau, le maraîchage et l'élevage caprin et ovin ont été créés par des habitants entrepreneurs et persévérants. La boulangerie n'ouvre plus qu'en été, mais plusieurs commerces fonctionnent au-delà de cette période, en particulier, la Supérette qui subvient en permanence aux besoins des habitants.



Houat a le privilège de disposer d'un cabinet médical et paramédical, d'une pharmacie, d'une brigade de pompiers

et d'un hélicoptère pour les évacuations d'urgence. L'île possède une école, un collège, un musée, des salles polyvalentes, un taxi municipal, une médiathèque, une agence postale, plusieurs bons restaurants et crêperies, une gare maritime desservie par des bateaux quotidiens qui mettent l'île à 45 minutes du continent, une connectivité internet de bon niveau qui permet le télétravail, une équipe municipale dynamique et impliquée dans la vie économique et immobilière de l'île, allant jusqu'à gérer un gîte et racheter un hôtel-café-restaurant ouvert presque toute l'année. Les associations houataises créent des événements



festifs tout au long de l'année. Malgré les tempêtes hivernales, la qualité de vie y est donc globale-

ment supérieure à celle de beaucoup de villages français de taille équivalente et cela devrait se refléter dans les chiffres, si les jeunes couples pouvaient se loger et travailler sur l'île.

On peut regretter que les autorités n'aient pas saisi l'occasion du PLU de 2017 pour accompagner le nécessaire redressement démographique de l'île. À la suite de l'application des lois Littoral, SRU et ALUR inadaptées à l'île, les Houatais se sont vus privés du droit de construire sur 8,4 hectares de terrains au sud du village, qui étaient constructibles dans le POS depuis la fin des années 1960 et où certaines familles locales projetaient de bâtir pour leurs enfants. Une douzaine de logements sociaux existent grâce aux efforts de la Mairie qui a municipalisé des

maisons et des terrains, mais cela ne suffit pas à répondre aux besoins.

Les urbanistes du pays d'Auray justifient le malthusianisme immobilier par une « gestion économique de l'espace » et par des contraintes techniques collectives qui pourraient trouver des solutions architecturales individuelles écologiques, mais on construit au-dessus du vallon une quinzaine de résidences secondaires apparemment destinées à la location estivale, tandis que la Mission Régionale d'Autorité Environnementale empêche l'urbanisation de 5400 m² demandée par la Mairie pour créer des logements en 2025.

Les richesses naturelles de Houat en matière d'énergie re-

nouvelable solaire, éolienne, marine et algale, pourraient permettre de développer une économie durable bénéfique à tous. Les canalisations de toute



l'île ont été refaites depuis 2023. Des initiatives sont en cours en 2025 pour développer la production d'énergie solaire, et la récupération de l'EAU, QUI, A HOUAT, VAUT DE L'OR.

Les espaces vierges qu'offre Houat en abondance, peuvent permettre de continuer à développer l'élevage et la culture, mais aussi la transformation et la commercialisation de leurs produits.

Le Groupe Yves Rocher avait créé l'éclosarium en 1994, pour conduire des recherches ambitieuses sur les phyto-planktons, pouvant s'insérer dans la recherche bio-marine bretonne.



L'Éclosarium

Cependant, les difficultés du groupe depuis 2020 et la disparition de la marque Daniel Jouvance en 2023 ont conduit à une réduction des ambitions.

L'éclosarium continue néanmoins de cultiver des micro-algues en mer pour créer des produits actifs en matière de cosmétologie. Il accueille des centaines de visiteurs chaque année pour leur faire découvrir l'aquaculture, l'histoire et la flore de

Houat; il organise en été, des expositions d'art, et propose dans sa boutique des produits artisanaux et cosmétiques marins.

L'économie de l'île peut aussi se fonder sur la mise en valeur de son patrimoine archéologique préhistorique et



Menhirs couchés de Men plat

historique, et l'organisation au-delà de l'été, d'une animation artistique, culturelle, scientifique et sportive exploitant son remarquable potentiel.

Les sportifs, en particulier, bénéficient à Houat de conditions idéales : un plateau multisports, un gymnase, un terrain de football (qui mériterait d'être rénové), deux terrains de pétanque, des sentiers pour la marche et la course à pied, des espaces pour l'équitation et le vélo, des falaises pour l'escalade, une baie propice à la plupart des sports aquatiques et subaquatiques (voile, surf, plongée, pêche, kayak, paddle...). Pour la plupart exploitées à la fin du vingtième siècle, ces activités mériteraient d'être réactivées et développées dans une perspective économique créatrice d'emplois. La course autour de l'île se développe depuis septembre 2015. Une école de voile s'est réinstallée au Vieux Port en 2018, mais elle ne fonctionne qu'en Juillet-Août, alors qu'elle le pourrait à partir de Pâques, si elle disposait de moyens plus importants.



Les initiatives qui se multiplient en été (expositions, concerts, bals, fêtes...) pourraient avoir du succès hors saison comme le montre tous les ans le Festival Presqu'île Breizh fin octobre et la réussite du Festival des insulaires fin Septembre 2024. Le Fort Central possède un potentiel inexploité dont il pourrait être tiré parti pour le faire revivre. Le gîte municipal et le Fort d'Ental peuvent accueillir à l'automne et au printemps des classes de mer, des séjours de jeunes, des chantiers de bénévoles, des stages, des séminaires, des retraites, etc...

Toutes les pistes explorées dans le passé méritent d'être réactivées et développées à l'année et de nouvelles idées encouragées pour développer pleinement une économie polyvalente exploitant tout au long de l'année, les exceptionnelles ressources naturelles et humaines de Houat au bénéfice des îliens.

L'avenir de l'île est en question.
Puisse sa mémoire y contribuer...



Houat en fête

RÉFÉRENCES

Cet ouvrage a été réalisé à partir d'entretiens avec des Houatais, de naissance ou de cœur, dont l'anonymat a été respecté, malgré l'importance de leur contribution.

- Ardouin-Dumazet Victor-Eugène : *Voyage en France : Les Îles de l'Atlantique : quatrième série : d'Hoedic à Ouessant*, Berger Levrault, Paris, 1895.
- Bachelot de la Pylaie Jean-Marie : *Voyage d'un naturaliste dans les îles d'Houat et d'Hédic*, 1825-26, Melvan, 2004.
- Bernier Gildas : *Toponymie nautique des îles de Houat et Hoedic*, Paris, Imprimerie Nationale, 1958.
- Boisson Danièle : *La Notion d'insularité dans trois îles Bretonnes (Houat, Hoedic, Belle Île)*. Université Paris XII.
- Major Detaillé : « *Deux îsles de Houat et Hoedic* » (Dictionnaire d'Ogée 1778-80), Vatar, Nantes.
- Dumortier Brigitte : *Belle Île, Houat et Hoedic : Le poids de l'insularité dans trois îles de Bretagne méridionale*. Paris, École Normale Supérieure de Jeunes Filles, 1976.
- Dyevre Henri : « *Toponymie des îles de Houat et Hoedic et leurs abords* », Revue Internationale d'Onomastique n 1, Paris Éditions d'Artrey, mars 1950.
- Chrestomathie Bretonne (Armoricaïne), Gallois Cornique, Paris, Bouillon, 1892 (pp 375-377).
- Daudet Alphonse : *Une visite à l'île de Houat*, Journal Officiel du 14/8/1876.
- Abbé Delalande J. M : *Hoedic et Houat : Histoire, Moeurs, Productions naturelles de ces deux îles du Morbihan*, 1850, Réédition Reis Universis, Paris, 1993.
- Desroseaux Madeleine : *Houat et Hoedic*, Revue des Deux Mondes, I.IX.1935.
- Abbé Escard François : « *Paroisses et communes autonomes, Hoedic et Houat* », Revue internationale scientifique, littéraire et artistique VI, 1897.
- Amédée de Francheville, *Dictionnaire d'Ogée*, 1843, Molliex, Rennes.
- INSEE : Statistiques socio-économiques sur l'île d'Houat.
- Jorion Paul : *Les Pêcheurs d'Houat, Anthropologie Économique*, Hermann, 1983, Paris.
- Lagree Michel : « *L'Évolution religieuse des pêcheurs bretons* » (milieu XIXème siècle, milieu XXème siècle). Actes du colloque Foi Chrétienne et Milieu Maritime, XVème, XXème siècle, Editions Publisud, Paris, 1989.
- Abbé Lavenot : *Les Îles*, Vannes, Galle, 1886-89.
- Abbé Lecam : *Au Pays des Îles « en avant des côtes de Bretagne » : Houat et Hoedic : Histoire, Charte - Récits de Voyage*, Vannes, Imprimerie Galle, 1932.
- Le Draoulec-Le Quere Denise : *Situation Démographique, sociale et économique des îles du Morbihan : Belle Île, Houat et Hoedic*, Diplôme d'Études Supérieures, Rennes 1954.
- Le Grand Roger : *Le Ressac*, Cercle de Brocéliande, Rennes, 1947.
- Le Grand Roger : *Les dernières années du Royaume de Houat*, Legrand, Vannes, 1931.

- Le Joubioux : « *Moeurs et Coutumes des Îles d'Arz, Houat et Hoedic* », Revue de Bretagne et Vendée, Tome I, 1857, N°1.
- Le Roux Joëlle : *L'Église Paroissiale Saint Gildas de Houat*, 1977, Paris. *La revanche du lys*, Keltia Graphic, 2004.
- Le Roux Pierre : *Atlas Linguistique de la Basse Bretagne*, 3 vol. Paris, Champion, Rennes, Hammay, 1924.
- Eugène Montfort, « *Un coeur vierge* », Flammarion Paris 1920.
- Neveu Marcel : *Les Îles d'Houat et d'Hoedic*, Histoire, Administration, Arthur Rousseau, Paris, 1903.
- Michel Pensec : « *Houat hier et aujourd'hui* », 1974, Imprimerie Presse du Morbihan, Lorient.
- Péron Françoise : *Des Îles et des Hommes : L'Insularité aujourd'hui*, Éditions de la Cité, Éditions Ouest France, 1993, Rennes. « Spécificité des sociétés insulaires contemporaines (l'exemple des petites îles de l'Atlantique et de la Manche) ». Actes du Colloque International Territoires et Sociétés Insulaires Brest, Nov 1989, Collection Recherches et Environnement n°36.
- Quéffélec Henri : *Bretagne des Iles*, Hachette, Paris 1959.
- Rodel A. : *Ma Première Excursion à L'Île de Houat*. 1884, Lorient, AL Catherine.
- Sandret André : *La Médecine à Houat et Hoedic*, Thèse de Médecine, Nantes, 1976.
- Segond Louis : *traduction de La Sainte Bible*, La Maison de la Bible, Paris, 1964.
- Scouarnec René, « *Histoires de Houat* », Verdi Editions, 2008.
- Thomas Henri, « *Le migrateur* », Gallimard, 1983.
- Revues : *L'Echo des Iles*, *Melvan*, *Trouz Er Mor*.
- Le groupe facebook « *Houat hier et aujourd'hui* ».
- « *La mémoire et l'oubli* », film d'Alain Roux, 2015.

Crédits photographiques

Artaud, Blat, Bonnamour, Chrétien, Crolard, David, Deschamps, Dubois, Eymard, Fournol, Gaby, Gortais, Hurbain, Jos, Keller, Lannelongue, Lebreton, Le Gurun, Le Roux, Looren, Maes, Niau, Normand-Delaval, Nuel, Pannetier (photo de Clémenceau), Radar, Samedi Soir.

Les photos de Houat en 1900 ont été prises par Georges Mouchon.

La photo de couverture a été prise par Emmanuel Keller

La maquette a été réalisée par Clara Dupré.

Les plus sincères remerciements sont adressés à toutes les personnes qui ont contribué à l'iconographie photographique de cet ouvrage. Les plus vives excuses sont exprimées à toutes celles dont il n'a pas été possible d'obtenir l'autorisation de publier les photos qu'elles ont prises ou sur lesquelles elles figurent.

Tous droits réservés.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction :

- Le Mythe de l'île	23
- L'île idéale	25
Des Contacts Sporadiques et souvent Désastreux avec le Continent.....	31
- De la Préhistoire à la Bataille des Vénètes.....	32
- Du Moyen Âge à la Révolution.....	40
- Saint Gildas.....	40
- Les Invasions	42
- Les Forts Vauban	44
- Une Vie « idyllique »	47
- La Bataille des Cardinaux.....	48
- La Révolution et le Débarquement de Quiberon.....	49
- Le Dix-neuvième Siècle	51
- Le Consulat et l'Empire	51
- Les Fortifications.....	54
- La Lutte entre l'Église et l'État.....	57
- Les deux Guerres Mondiales	58
- 1914-18.....	59
- 1939-45.....	60
 Houat avant Watt	 65
- La Communauté Houataise	66
- Le Bourg	66
- Les Habitudes Vestimentaires	77
- Le Langage	84
- Solidarité et Travail Collectif	96
- La Sociabilité	99
- La Famille	102
- Le Mariage	102
- La Natalité	107
- Le Logement.....	109
- Le Travail domestique	113
- Les Habitudes alimentaires	113
- La Religion	118
- Évolution du rôle de l'Église.....	119
- La Morale	123

- Sanctuaires et Services religieux	123
- Le Cimetière et les Rites funéraires	133
- Fêtes, Processions et Pèlerinages	135
- Éducation et Santé.....	147
- École religieuse et École publique.....	147
- La Médecine.....	149
De l'Autarcie à l'Ouverture	155
- Organisation du travail et Propriété du sol	156
- La Répartition sexuelle des Tâches.....	157
- Le Système de Propriété	158
- Le Prélèvement sur les Ressources naturelles de l'île.....	159
- La Cueillette.....	159
- La Chasse.....	161
- Agriculture et Élevage	163
- La Polyculture Vivrière.....	163
- Le Blé et les Moulins.....	165
- Les Chevaux.....	168
- Les Bovins	171
- Pêche et Insertion dans l'Économie de Marché	178
- Les Risques de la Mer	179
- Les Conditions de Travail	180
- Les Ports de Houat.....	190
- Port Collet.....	192
- Le Port d'Er Bec et la Tempête de 1951	193
- Le Port Saint Gildas	200
- Les Communications avec le Continent	205
- Les Courriers.....	206
- Embarquements et Débarquements	210
- Les Prémices des Services	215
- Le Commerce	215
- Le Tourisme	218
Progrès technique et choc culturel	225
- Une Modernisation brutale	226
- L'Île qui vivait de la mer.....	248
En un quart de siècle	254
Références	266